

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[112] –
Connexions
sanglantes**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



CONNEXIONS SANGLANTES

par Don Pendleton

VAUGIRARD  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

CONNEXIONS SANGLANTES

CHAPITRE PREMIER

— On y va !

L'homme assis près du conducteur, blond, en veste de cuir noir, consulta la montre du tableau de bord et jeta un regard vers le sommet du grand immeuble de marbre et de verre situé à l'angle de la 12^e Rue et de West Avenue. Tout là-haut, les lampes de la terrasse s'étaient éteintes depuis une bonne heure. La « cible » n'était pas ressortie et ses flingueurs non plus. Les tourtereaux étaient sûrement très occupés. C'était le moment.

— Toi, tu nous attends, enjoignit-il au chauffeur.

Suivi des deux passagers de la banquette arrière, il quitta la Chevrolet, dépliant sa silhouette élancée sur le trottoir humide de crachin... Mains dans les poches et silencieux, ils avaient l'air de noctambules attardés. Arrivé à l'angle de la 12^e Rue, le blond s'arrêta, sembla humer l'air frais un instant, considérant la circulation et fouillant la nuit d'un regard aigu, avant de hocher imperceptiblement la tête à l'adresse des deux hommes qui le suivaient.

— *Go !* dit-il simplement.

Il avait parlé très bas, ne parvenant pas tout à fait à masquer une pointe d'accent indéfinissable, inhabituel dans cette ville presque complètement hispanisée.

Sans un mot, les deux autres lui emboîtèrent le pas. Un instant plus tard, le trio s'arrêtait devant la porte du grand immeuble de marbre et de verre. Dissimulé par les deux autres, le blond introduisit une clé à long canon hérissé de multiples pointes d'acier très fines dans la serrure. Il y eut un déclic et un des battants de la porte glissa silencieusement. Ils pénétrèrent dans un immense hall où, se guidant aux veilleuses et ignorant l'ascenseur, ils franchirent une porte marquée *emergency*, trouvèrent un escalier de service qu'ils se mirent à escalader. Derrière leur chef, les deux autres avaient ouvert leur imper et des armes aux silhouettes courtes et sombres apparurent dans leurs poings : des Ingram M.10 au bref canon doté d'un gros bulbe noir et à la crosse allongée d'un chargeur de 36 cartouches. Des armes de professionnels. Calibre 9 mm Parabellum, cadence de tir de 1000

coups/minute.

Chaussés de semelles de caoutchouc, les trois hommes grimpaient les étages dans un silence total. Arrivé au dixième étage, le trio s'arrêta sur le palier.

À partir de là, on entrait en zone privée. L'escalier principal s'arrêtait à ce niveau, et faire monter l'ascenseur au sommet de l'immeuble nécessitait l'usage d'une carte magnétique codée. L'escalier de secours, lui, s'achevait sur un palier apparemment ordinaire, fermé par un simple battant coupe-feu mais aussitôt suivi, sous un bloc de sécurité distillant sa lueur blafarde, d'une autre porte en acier laqué, dotée d'une serrure à pompe. Pinçant une mini-Maglite entre ses dents, l'homme en veste de cuir n'eut qu'à peine à lever les bras pour atteindre le boîtier. Avec des gestes sûrs, ses mains s'activaient déjà. Un instant plus tard, débarrassé de son capot de protection, le boîtier révélait son contenu. Une batterie de secours, une ampoule de 12 volts, un transfo électrique. Le blond fouilla l'intérieur du bloc du pinceau de sa lampe, émit un bref claquement de langue en découvrant ce qu'il cherchait : le système d'alarme de la porte. Un procédé à rupture de circuit. À l'aide d'un crayon testeur, l'homme localisa le point de jonction sur la plaquette des circuits, effectua un pontage de fortune et, après avoir replacé le capot du boîtier, il engagea sa clé dans la serrure et la tourna délicatement. Un déclic se fit entendre et les deux autres se figèrent, armes braquées vers la porte. Mais le battant s'ouvrit en silence et, comme personne ne se manifestait, les trois hommes débouchèrent sur un couloir, gravirent un autre escalier qui les conduisit devant un nouveau battant coupe-feu ouvrant sur un palier dallé de marbre gris clair. Au milieu, face à la cabine d'ascenseur, une double porte laquée de noir. Silencieux comme des ombres, les deux hommes en imper allèrent se placer de chaque côté des battants, tandis que le blond se penchait sur la serrure.

À partir de maintenant, tout pouvait arriver.

Le pêne joua dans la serrure avec un petit déclic huilé, le battant pivota sur ses gonds, éclairant d'une lumière diffuse les deux hommes en imper qui venaient de se ruer dans l'ouverture. Ils se trouvaient dans une sorte de salle d'attente meublée seulement d'un petit bureau sur lequel était posée une lampe. Une porte à double battant ouverte donnait sur une seconde pièce dans laquelle trois hommes regardaient la télé.

— Hé ! cria l'un d'eux en bondissant de son fauteuil. Qu'est-ce que...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. La première rafale lui fit exploser la tête. Dans un geyser pourpre, sa cervelle partit en lambeaux, accompagnée de tout un côté du crâne qui alla atterrir sur l'écran de télé. Les deux autres flingueurs avaient réussi à extraire

leurs armes de leurs étuis. Mais, dans la foulée, le tireur avait dévié sa trajectoire, cueillant une deuxième victime en pleine poitrine. Cœur éclaté, le type lâcha son flingue, ouvrit une bouche démesurée et, le regard exorbité, plia sur ses jambes, vomissant un flot de sang. Son copain, qui avait commencé à redresser le canon de son Beretta 92 vers les arrivants, n'eut pas davantage le temps de s'en servir. Le deuxième tireur avait enfoncé la détente de son Ingram et, d'une courte rafale, il le décapita proprement. Presque complètement détachée du tronc, juste retenue par un gros ligament, la tête bascula sur le côté. Libéré des carotides sectionnées, le sang fusa en flots saccadés. Mais dans son poing crispé, le Beretta 92 eut un frémissement dangereux, tandis que sur la détente, son index blanchissait sous l'effet d'une crispation réflexe. D'un bond, le blond fut sur le flingueur. Attrapant le Beretta à pleine main, il le repoussa violemment par la culasse, tandis que son pouce s'abaissait pour faire basculer la sûreté. L'arme neutralisée fut arrachée de la main du moribond et, parfaitement entraînés, les deux tueurs vérifièrent calmement que plus personne ne bougeait. Sur un signe de leur chef, ils traversèrent un grand living désert, ils glissèrent dans un corridor, guidés par les accords lascifs d'une sono poussée trop fort.

Le reste ne serait plus qu'une formalité.

*

* *

— *Amore* ! Tu ne m'écoutes pas !

Barbarella avait raison. Gino Caluntera n'avait pratiquement rien écouté de ce qu'elle avait dit ou chanté depuis son arrivée une heure plus tôt. Avant de venir ici, il avait quitté son bureau à 17 heures, comme d'habitude, il était allé au briefing que son père exigeait chaque soir et, comme d'habitude, il avait essuyé les récriminations du vieux. Notamment son apologie du mariage et de la vie de famille. Le vieil Ambrosio détestait Barbarella. Parce qu'elle était trop belle et, surtout, parce qu'elle n'était qu'une danseuse topless. Autant dire, une pute. Alors, comme c'était le vieux qui détenait le fric des jeux et que, dans ce domaine au moins, il tenait encore la dragée haute aux latinos qui avaient envahi Miami, Gino Caluntera se contentait de ces rencarts clandestins. Provisoirement. Quand le vieux serait canné, il épouserait Barbarella et reprendrait les affaires en main. Avec tout le fric de l'héritage, il reconstituerait une armée de *soldati* dignes de ce nom, et reprendrait le contrôle de la ville. Il en avait l'étoffe, il le savait et il finirait par en convaincre la *Commissione* new-yorkaise.

En attendant, il montait des affaires parallèles, tissant patiemment sa toile d'araignée et prenant aussi du bon temps avec Barbarella. Une sacrée femelle !

Quand il la voyait ainsi, intégralement nue, ne dansant rien que pour lui et susurrant avec l'air d'administrer une fellation au micro, il en devenait fou. Pour elle, il avait fait installer une vraie scène. Ronde. Une dalle de verre, éclairée par en dessous, en plein milieu du living de son penthouse. Avec de vrais projecteurs et une sono dingue. Exactement comme dans ces putains de boîtes où elle se produisait. Sauf que les sièges étaient remplacés par un immense lit en forme de croissant. Un lit spécialement fabriqué pour la circonstance, et qu'on avait dû consolider en dessous par un châssis en acier. Un décor dément, pour un spectacle fou, dont Gino était l'unique spectateur avec Toto, de son vrai nom, Sanjay Ranutotu. Ramené de Bombay quelques années plus tôt, par un Gino Caluntera en voyage « d'affaires », ramassé dans un bouge à la suite d'une bagarre homérique et devenu Toto par la volonté de son nouveau maître. Un monstre, Toto. Le garde du corps en titre de Gino. Une brute à la gueule rafistolée, que le vieil Ambrosio détestait, ce qui ajoutait au plaisir de son fils. Une montagne de muscles de presque deux mètres de haut et de 240 livres au moins. Tout dans la bidoche, rien dans la tronche. Mais pour faire ce boulot, il fallait juste savoir obéir, tirer et cogner à bon escient. Toto savait faire tout ça. Et en plus comme, outre sa gueule de cauchemar, il lui manquait tout l'appareil génital, il n'était pas dangereux sur ce plan-là. Le parfait baby-sitter pour un trouillard soupçonneux comme Gino, puisque ainsi, il pouvait toujours le garder près de lui. Même quand Barbarella dansait.

Même quand ils baisaient.

Gino adorait ça. C'était sa façon à lui de prouver sa supériorité au gorille. Alors, chaque fois, comme ce soir, l'immense Gino assistait au spectacle. Avec sa gueule mal recousue, ses incisives en métal et son regard de primate, il constituait un spectacle à lui seul. Une situation qui faisait parfois hurler de rire Gino Caluntera, mais qui n'amusait pas du tout Barbarella. Elle avait une trouille bleue de Toto. Parfois, dans ses cauchemars, elle l'imaginait redevenu sexuellement opérationnel et la violant devant Gino. L'horreur absolue.

Gino savait tout cela et ça l'excitait encore plus. Ça le vengeait aussi. Des centaines de fois, il avait supplié Barbarella d'arrêter le topless et de ne plus danser que pour lui. Mais cette salope ne voulait rien savoir. Elle n'arrêterait de se foutre à poil devant les autres que quand il l'épouserait enfin.

Chantage cornélien : s'il l'épousait sans le consentement du vieux, il pouvait dire adieu à l'héritage. Alors, il tenait bon et rageait en silence autant qu'il pouvait. La semaine précédente cependant, il avait fait buter par Toto un mec un peu trop entreprenant. Un de ces clients de bar qui croient que c'est arrivé et qui font du gringue aux danseuses.

C'était le troisième... ou le quatrième. Il ne savait plus.

— *Amore !* se plaignit encore Barbarella. On dirait que je chante dans le vide !

Son gros corps blême d'obèse vautre entièrement nu sur le drap noir du lit, Gino Caluntera eut un geste irrité.

— Danse !

Toto laissa échapper un couinement débile qui pouvait passer pour un rire.

— Toi, lui lança Gino, mauvais, ta gueule. Et toi, répéta-t-il à l'adresse de la jeune femme, bouge-toi le cul.

Boudeuse, Barbarella se remit à onduler sur la dalle de verre, se lovant sous les projecteurs, offrant tous les secrets de son intimité à la vue de son amant. Parfois, elle avait envie de plaquer ce gros porc vicelard, mais elle savait qu'il la tuerait si elle osait le faire. Alors, pour se consoler, elle songeait à tout ce paquet de fric qu'il aurait à la mort du vieux et ça lui redonnait du courage. Quand cette masse de gélatine l'épouserait, elle serait une des femmes les plus riches et les plus respectées de Miami. Ça valait le coup de danser et de fermer les yeux pour mieux se concentrer sur la musique, pour ne plus voir le gros corps adipeux répandu sur le lit et, surtout, pour ne plus subir le regard bovin de Toto. Mais à cet instant, il y eut comme un courant d'air dans la pièce et Gino poussa un cri. Barbarella rouvrit les yeux, fut éblouie par les projecteurs, ne vit pas tout de suite ce qui se passait. À travers la musique, elle perçut d'étranges « flops » faisant à peine plus de bruit que des bouchons de champagne qui sautent, entendit d'autres cris et alors seulement, ses rétines enregistrèrent la scène.

Trois silhouettes s'encadraient dans l'ouverture de la chambre, braquant sur eux de toutes petites mitraillettes. Des engins prolongés de drôles de bulbes noirs, qui crachaient des langues de feu. Comme au ralenti, elle vit le gros corps adipeux de Gino Caluntera tressauter et se mettre à pisser le sang de partout. Des petits cratères sombres naissaient dans sa viande à la manière de gros furoncles éclatés. Elle vit aussi sa grimace, son regard dilaté d'horreur, un regard déjà voilé et fixe. Puis elle reçut une succession de chocs en pleine poitrine, retomba sur les fesses, se sentit soudain toute flasque, regardant avec stupeur les jets de sang qui fusaient de sa chair. Elle voulut crier, eut très mal, toussa, cracha du sang et, comme à travers un rideau de soie blême, elle vit soudain quelque chose d'incroyable : l'immense lit en forme de croissant venait de se dresser à la verticale, éjectant Gino loin de là et formant paravent au colossal Toto. Barbarella entendit trois détonations sourdes très rapprochées suivies d'autres cris et l'ouragan de feu enfla encore, emplissant sa tête de sons douloureux. Soudain, quelqu'un hurla :

— Attention ! Il va se tirer !

La voix avait un drôle d'accent. Barbarella se dit qu'elle avait déjà entendu cet accent-là au cours d'une tournée à l'étranger. En Turquie ou ailleurs. Un accent... mais elle ne se souvenait plus et elle ne se dit plus rien. Car elle avait très peur.

Peur de ce gouffre noir qui l'aspirait.

CHAPITRE II

— Qu'est-ce que...

Le chauffeur de la Daimler n'avait pas eu la force d'achever sa question. Bouche ouverte sur des mots inexprimés, il ouvrait des yeux incrédules en direction de son rétroviseur. Là, à une vingtaine de mètres derrière la berline, venait d'apparaître dans le crépuscule le muflle sombre et menaçant d'un gros van apparemment classique, mais sur le toit duquel une tourelle se dressait, d'où jaillissaient des trucs qui ressemblaient foutrement à des fusées. Une apparition de cauchemar.

— *Shit !* jura le voisin du chauffeur. Qui c'est, ce con !

D'instinct sa grosse pogne était allée cueillir l'Uzi sous son siège et il fit aussitôt sauter la sécurité. Cela donna un petit bruit métallique qui résonna dans l'habitacle et qui coïncida avec les exclamations provenant du siège arrière. À l'extérieur, il y eut un léger vrombissement et, réagissant le premier, l'homme à l'Uzi attrapa la poignée de sa portière.

Il n'eut pas le temps d'en faire plus. Au même instant, il y eut comme un souffle infernal derrière eux et une courte langue de feu jaillit de la tourelle du mobil-home. Dans la secondé qui suivit, la Daimler et ses occupants furent transformés en chaleur et en lumière. Une explosion qui fit trembler l'air et qui, vingt-cinq mètres derrière, fit légèrement tanguer le van.

— Bon voyage en enfer, pourris !

Dans le module opérationnel du nouveau char de guerre(1), l'Exécuteur ne songeait déjà plus aux minables porte-flingues qu'il venait d'envoyer au diable. Une tâche autrement plus importante l'attendait à présent.

Construite au sommet d'un piton de roches rouges et située à l'écart de toute agglomération, l'hacienda du *señor* Ricon était une véritable forteresse. Avec des murs aveugles surmontés de tessons de bouteilles et un double portail en acier plein. Une forteresse où se trouvaient les trois grands boss de la mafia mexicaine, plus une ordure nommée Donnavan.

Peter Donnavan... flic de son état.

Plus exactement, flic fédéral. Un homme que Hal Brognola connaissait bien. Un flic jusqu'alors bien noté, mais qui avait craqué devant les avances de plus en plus précises de la mafia. On lui avait offert beaucoup de fric pour qu'il livre tous les petits secrets du FBI à son « traitant » de El Paso, ville du Nouveau-Mexique où il exerçait. Un flic véreux, ça se trouve, même au sein de l'Agence. Mais, par ses actions, celui-là était quand même à l'origine d'une fusillade qui avait fait deux morts parmi les forces de police.

Il devait payer, et les mafieux avec lui.

C'était la raison de ce blitz éclair au Mexique, demandé à Bolan par Hal Brognola à titre de « service personnel ». Le linge sale se lave en famille.

La roquette propulsée par la tourelle de toit du char de guerre avait fait du beau travail. Sur l'écran de visée de l'engin, l'Exécuteur avait vu la Daimler se transformer en une énorme boule de feu, et des débris de toutes sortes avaient fusé vers le ciel en un bouquet de gerbes incandescentes. Au même instant, dans les collines pelées entourant l'hacienda, des silhouettes avaient jailli de deux autres voitures et des porte-flingues s'étaient mis à courir en tous sens.

Les doigts de l'Exécuteur manœuvraient déjà le petit levier de la console de commandes des mitrailleuses frontales Hotchkiss de .50. Sur l'écran de contrôle, le croisillon lumineux se mit à suivre la course de trois flingueurs qui fondaient vers le château. Lorsque la croix passa sur le premier, l'auriculaire de Bolan effleura un curseur et un staccato étouffé s'éleva au-dessus de sa tête. À une cadence effrénée, les bandes se déroulaient, crachant leurs chapelets de mort. Là-bas, le type boula comme un lapin, exécuta une galipette avant de s'éclater la face sur un rocher situé en contrebas. Son voisin direct fut à son tour pris dans la tempête et il effectua un véritable saut périlleux avant de se fracasser le crâne à son tour. Se détournant d'eux, l'Exécuteur avait déjà déplacé le levier de visée. Le croisillon lumineux se positionna sur le troisième tireur et ce dernier fut aussitôt fauché pour le compte. La « mire » des Hotchkiss encadrait déjà un groupe de quatre autres pourris. Dans sa panique, l'un deux envoyait en l'air de longues rafales d'arme automatique. Bolan le fixa sur son écran, le « grossit » au zoom, cibra sa tête et lâcha une demi-douzaine d'ogives. Des messagères de mort qui jaillirent des deux canons pour cisailer l'air tiède. Une seconde plus tard, le crâne de l'intéressé volait en éclats. Élargissant alors son angle de visée, l'Exécuteur prit tout le groupe en enfilade et se mit à arroser.

Revenant aux curseurs de visée du lance-missiles de tourelle, il cadra la première voiture, positionna le point rouge lumineux de l'écran de contrôle sur son centre et posa son doigt sur le curseur

clignotant du tir. Au-dessus de la nouvelle version du char de guerre, il y eut une espèce de gros soupir et le véhicule frémit légèrement. Une comète de feu jaillit dans le ciel indigo, filant à la vitesse de la mort. À 300 mètres, le missile rencontra sa cible et la fit exploser dans un fracas épouvantable. Sur l'écran de contrôle, l'Exécuteur vit un corps pantelant s'élever dans les airs et tourner un instant au-dessus des autres voitures, avant de s'écraser sur l'une d'elles. Poursuivant son œuvre de mort, l'Exécuteur avait déjà ciblé une autre voiture et une nouvelle roquette filait dans la nuit pour transformer le véhicule en un terrible feu d'artifice. Pendant ce temps, deux flingueurs avaient jailli de la dernière voiture et tentaient de fuir en tirant partout. Un groupe de gardes jusqu'alors embusqués se découvrit soudain de derrière les rochers, arrosant également n'importe où. Deux des leurs furent fauchés par des balles perdues et une ombre de sourire glacé erra sur les lèvres de l'Exécuteur.

La panique était toujours mauvaise conseillère.

Actionnant de nouveau les Hotchkiss, il coucha les fuyards à grandes et larges rafales, tandis que de son autre main, il actionnait le curseur de commande de la tourelle de toit. Dans un jaillissement aveuglant, une autre roquette accomplit son œuvre de destruction. Pendant ce temps, dans les collines, les rares survivants essayaient de s'enfuir. D'une seule rafale en ligne, la mitrailleuse de droite les coucha dans la poussière, les faisant rejoindre leurs copains chez Satan.

Devant l'Exécuteur, à moins de cinquante mètres, les massives portes d'acier étaient toujours closes. Derrière, on devait se poser des tonnes de questions. Surveillant le portail sur son écran vidéo, il composa un numéro sur la claviers du radiotéléphone de bord avant d'appeler :

— Aigle à Charognard... Aigle à Charognard...

— Charognard à la réception, répondit une voix métallique.

C'était Jack Grimaldi, trop content de reprendre du service au côté de l'Exécuteur.

— Du nouveau, Charognard ?

— Négatif. Piaf toujours au nid.

— O.K. Poursuis la surveillance. *Over.*

L'Exécuteur coupa le contact. Il pouvait poursuivre son blitz punitif. En espérant que la phase finale se déroule selon ses vœux. Une phase finale délicate, mais nécessaire pour que le FBI continue à contrôler la *Commissione*.

Se penchant sur les claviers de la console technique du module opérationnel du char de guerre, il bascula les commandes de feu sur le computer de la cabine de pilotage, alla s'installer au volant et mit le véhicule en mouvement. Chaloupant à peine sur le terrain accidenté, celui-ci commença à progresser en direction de l'hacienda. Mais alors

qu'il n'en était plus qu'à une centaine de mètres, un groupe de pistoleros apparut au sommet du mur d'enceinte. La forteresse comportait bel et bien un chemin de ronde. Bolan zooma la visée des Hotchkiss et l'ordinateur se chargea aussitôt de compenser les mouvements du van. Il n'eut plus alors qu'une simple pression du pouce à donner sur le curseur de tir et les deux mitrailleuses frontales recommencèrent à cracher le feu. Au sommet du mur, il y eut de mini-explosions, des tessons de bouteilles volèrent dans l'espace et une première tête éclata sous les terribles impacts. Puis l'ordinateur corrigea les trajectoires et les pourris tombèrent comme des pipes à la foire, tandis qu'une autre ligne de flingueurs apparaissait un peu plus loin sur le mur. Des armes automatiques se mirent à cracher leurs chapelets dévastateurs. Sur le qua-driplex mis au point dans les labos expérimentaux de la NASA, les balles s'écrasaient avec des bruits secs, ne faisant qu'écailler le matériau pendant que le char de guerre grimpait la piste menant à la forteresse. Bolan accéléra, envoyant de courtes rafales d'Hotchkiss, faisant disparaître les silhouettes des pourris au sommet du mur d'enceinte. Dans le même temps, il avait réactivé la visée vidéo de la tourelle lance-missiles et, instantanément pris en relais par l'ordinateur de bord, le croisillon luminescent se positionna en plein centre de l'imposant portail. Il n'avait fallu que huit secondes au système automatique de réapprovisionnement de la tourelle, pour qu'un nouveau missile se trouve placé en configuration de tir. Le pouce de l'Exécuteur se posa sur le curseur et, dans un léger chuintement, la roquette s'éjecta de son pas, fusant vers sa cible dans un petit jaillissement d'étoiles blêmes. Un tir tendu qui percuta l'acier du portail à la vitesse du son. Il y eut une courte explosion et, tandis que des geysers de feu criblaient le crépuscule, les lourds panneaux disparurent dans un jaillissement magistral. Sur le mur, les dernières silhouettes disparurent, tandis qu'un pan de maçonnerie s'écroulait, emporté par les énormes gonds du panneau de gauche. Dans la foulée, l'Exécuteur envoya une volée de .50 dans l'ouverture béante, tandis que son pied enfonçait la pédale d'accélérateur du van.

Le char de guerre tressauta légèrement sur les gravats du porche, écrasant au passage deux tireurs se trouvant sur sa trajectoire. De la droite, des tirs rageurs accueillirent son entrée dans l'immense cour. Des balles s'écrasèrent sur les glaces latérales et, voyant qu'il s'escrimait pour rien, un géant qui venait de surgir en brandissant une M.60 US se mit à arroser les roues du mobil-home. En vain.

Avec ses pneus blindés au kevlar renforcé et au caoutchouc synthétique alvéolé, spécialement conçu pour la surveillance des frontières, le van pouvait traverser les pires épreuves. Il passa le porche, écrasant contre le mur une Ford qui tentait de s'interposer et un chapelet de grenades défensives jaillit des catapultes prévues à cet

effet. Mises à feu par un système automatique à l'éjection, elles se mirent à exploser alentour, hachant sur place tout ce qui s'y trouvait. Simultanément, la tourelle de toit pivotait sur son axe et une autre roquette fusa dans la nuit tombée, traçant sa ligne de feu vers le bâtiment principal de l'hacienda, à l'instant où une demi-douzaine de silhouettes jaillissaient d'une large porte, tirant à l'arme automatique. Des frelons excités se mirent à poinçonner le blindage du char de guerre, mais les expéditeurs ne purent même pas constater leur échec : déchiquetés par les .50 des Hotchkiss, ils furent instantanément transformés en écumoires sanglantes. À l'instant où Bolan allait manœuvrer vers le bâtiment principal, un type surgit de nulle part jaillit dans la lumière des phares, portant un long tube sur son épaule.

— *Shit !*

Le juron de l'Exécuteur coïncida presque exactement avec le mouvement subit du type. Dressé sur ses jambes écartées, ce dernier venait de tourner le long tube droit sur le char de guerre et, à cet instant, la forme caractéristique du bulbe se dessina dans la lumière blême : une roquette de RPG 7 !

À la seconde où son propre pouce se posait sur le curseur de mise à feu du lance-missiles de tourelle, il y eut une langue de feu derrière le long tube du type aux jambes écartées. Dans la demi-seconde suivante, il y eut deux sinistres chuintements et la cour s'embrasa. Flamboyante et rageuse, la mort fondait sur le char de guerre et sur l'Exécuteur.

CHAPITRE III

Dans un réflexe de survie, l'Exécuteur avait appuyé comme un fou sur l'accélérateur. Les mains crispées sur le volant, il fixait son regard sur le trait de feu qui plongeait vers lui. Au même instant, la roquette du char de guerre atteignit son but et le pourri au RPG 7 se volatilisa. Puis il y eut un choc violent sur le flanc gauche du mobil-home et Bolan jura.

Le char de guerre était touché, mais pas hors d'état. Dans la foulée, il envoya deux longues rafales d'Hotchkiss, suivies d'une autre roquette qui alla percuter le bâtiment principal. Explosant dans une orgie de feu, tout un pan de mur du bloc disparut, dispersant ses gravats au vent du cataclysme. Par sécurité, l'Exécuteur fit encore avancer le van, allant presque l'engager dans l'ouverture béante. Un angle de tir idéal, d'où il put apercevoir des silhouettes s'agiter dans la fumée, et d'autres dévaler un escalier monumental aux trois quarts détruit. Il relança le staccato des Hotchkiss et des lance-grenades frontaux et un nouvel enfer se déchaîna.

Pour ceux qui avaient survécu jusque-là, la partie était jouée. Les terribles éclats de défensives avaient semé la mort. Pour faire bon poids, l'Exécuteur envoya encore six grenades, attendit que la poussière soit un peu dissipée, puis, appliquant un masque à filtre sur le bas de son visage, il repassa à l'arrière du van pour ouvrir le grand caisson étanche contenant son armement individuel.

À la ceinture de la sinistre combinaison noire, il accrocha le holster de hanche du Beretta 92 F au chargeur de quinze cartouches, puis six grenades défensives. Dans sa ranger droite, il glissa son poignard de combat Survival à lame d'acier mat, puis il endossa le holster d'épaule contenant le terrible AutoMag 44. Une arme capable d'abattre un rhinocéros.

Il enfourna ensuite un pain de « pâte à tarte » dans une poche, des détonateurs dans une autre. Enfin, calant le micro-Uzi sous son bras gauche et empoignant le minuscule PM Ingram M10, il déverrouilla l'ouverture latérale du char de guerre. Sans un regard pour les dégâts du véhicule, il sauta dans les gravats qui couvraient le sol, verrouillant

le panneau latéral dans son dos avant de plonger dans les profondeurs du bâtiment par un escalier en colimaçon dans lequel une épaisse poussière stagnait encore.

Il avait longuement étudié le plan de l'hacienda et sa topographie demeurait imprimée dans sa mémoire. La cave où se tenait la réunion était au-dessous de lui, juste à la verticale. À mesure qu'il descendait, la poussière s'épaississait pour former une espèce de rideau grisâtre qui gênait la vue. Il eut pourtant la vision fugitive de deux ombres au débouché de l'escalier et son index effleura la détente du petit Ingram. À la cadence de 1000 coups/minute, les ogives de 9 mm Parabellum allèrent éclater la viande ennemie. Un type cria, lâcha son arme en portant les mains à son ventre. L'Exécuteur lui fit sauter la tête d'une nouvelle et courte rafale. Puis, enjambant les cadavres, il lança un regard derrière le mur d'angle, aperçut un groupe retranché devant une double porte en bois massif. De nouveaux tirs saluèrent son arrivée, mais il s'était déjà reculé à l'abri. Sans hésiter, il dégoupilla deux grenades, compta quelques secondes avant de les envoyer au milieu du groupe. Il y eut des hurlements, quelqu'un jura en espagnol, et trois explosions sèches suivirent. L'Exécuteur attendit un instant, repassa la tête, devina les cadavres couchés devant la porte, plongea vers celle-ci.

Fixant un peu de « pâte à tarte » sur les gonds, il y ficha deux détonateurs et retourna à l'abri pour actionner son petit déclencheur de poche à micro-ondes, un gadget d'Herman Schwarz. L'explosion qui suivit fut si forte que les murs pourtant épais en tremblèrent vraiment. Ôtant les mains de ses oreilles, Bolan plongea dans le nouveau nuage de poussière. Paniqués, deux types apparurent, tirant au hasard. Mais cette fois, l'Exécuteur se contenta de les culbuter d'une rafale très courte et très précise. À partir de maintenant, il fallait appliquer fidèlement la procédure. Une silhouette armée apparut, surmontée d'une face figée d'angoisse.

— Eh ! Tu es qui, toi ?

Le type s'était exprimé dans un anglais râpeux et vulgaire. Un *soldato*. L'Exécuteur l'effaça d'une balle du 92 F.

— Eh ! Lâche moi ! Qu'est-ce qui se passe ! cria une autre voix, plus lointaine.

Une voix que Bolan connaissait pour l'avoir déjà entendue sur enregistrements. Celle de Donnavan. Un éclair mortel passa dans ses prunelles d'acier, mais ce n'était pas encore le moment d'agir. D'ailleurs, de nouveaux tirs se déchaînaient déjà. Un chapelet de balles ricocha près de l'Exécuteur qui se garda de riposter. Dans les profondeurs de la salle invisible, il y eut d'autres cris, suivis de plusieurs coups de feu et de bruits de cavalcades. C'était visiblement la panique. Enfin, après un moment de confusion totale, il perçut les

mots qu'il attendait :

— Ma parole, c'est le jugement dernier !

Une voix claire, dans un anglais parfait. Le plan fonctionnait.

C'était le moment d'en finir. Vidant alors les deux chargeurs scotchés tête-bêche de l'Ingram sur des silhouettes imprécises et gesticulantes, échappant aux tirs ennemis par de brefs déplacements, l'Exécuteur vit des corps s'écrouler, entendit de hurlements de peur et des cris d'agonie. Il y eut encore deux coups de feu isolés, puis un long silence, avant que, toute proche et chuchotant à peine, la même voix claire à l'anglais parfait n'émerge à nouveau du rideau de poussière :

— Ça va, Dakota. Tout est O.K.

Une ombre s'était matérialisée au milieu d'un groupe de cadavres sanguinolents et un visage apparut dans l'unique tube fluo encore accroché à la voûte. Un visage couvert de poussière, mais sous laquelle on devinait une masse de cheveux blonds.

Ceux de Frank Vitali.

Frank Vitali, la nouvelle taupe fédérale infiltrée au sein de la *Commissione* new-yorkaise. Une taupe qui avait su gagner la confiance de Ange Castellano, dit « l'Archange », le *capo* qui, à l'instar de feu Marinello, caressait le rêve de devenir l'empereur de *Cosa Nostra*.

— Tu es O.K. ? questionna Bolan.

Dans le visage gris, des paupières battirent.

— Affirmatif, acquiesça-t-il en jetant un regard inquiet autour de lui. Ne t'éternise pas, Verano peut se réveiller.

Eugenio Verano, un des *consiglieri* d'Ange Castellano. Étalé là, au milieu des corps, avec plein de sang sur lui. Selon le plan, dès le début de la fusillade, Vitali devait s'arranger, à la fois pour l'estourbir et pour le protéger. Histoire de crédibiliser son propre rôle ultérieurement. Après un coup comme ça, et ayant officiellement sauvé la vie d'un conseiller du boss, la taupe fédérale n'aurait sans doute aucun mal à entrer dans les petits papiers de Castellano. Ainsi, le blitz de l'Exécuteur aurait réussi sur deux tableaux. Éliminer en même temps toute une brochette d'*amici* US et mexicains et fabriquer une réputation à Vitali.

Désignant Verano, l'Exécuteur s'enquit :

— Tu ne l'as pas tué ?

Signe négatif du fédéral qui désigna son propre .45 Smith & Wesson version *shown*.

— Je l'ai assommé avec ça. Il ne s'est aperçu de rien. Il jurera que je lui ai sauvé la mise.

L'Exécuteur acquiesça, insista en fouillant les cadavres d'un regard scrutateur :

— Et l'autre salaud ?

— Là, grinça Vitali en désignant le corps écroulé de Peter Donnavan,

sous la table de conférence.

— Mort ?

— Complètement, railla sombrement le demi-frère d'Eva Swanson.

À sa façon de le dire, l'Exécuteur comprit que Frank s'était lui-même chargé de la sale besogne. D'où l'exclamation du traître un moment plus tôt. Son estime pour Vitali s'en trouva encore renforcée. Mais déjà, le fédéral soufflait :

— Casse-toi, *Striker*. L'autre con va se réveiller.

Bolan allait tourner les talons, quand Vitali le rappela :

— Eh ! Attends !

D'un bond, le fédéral était retourné se pencher sur le *consigliere* de Castellano. Lui soulevant une paupière, il vérifia que l'autre était toujours dans les vapes et, attrapant Bolan par la manche, il le poussa vers la sortie en soufflant très vite :

— Ce matin, j'ai appris un truc bizarre. Je peux pas t'en dire plus pour l'instant. File à Miami. C'est là que ça va se passer.

— Miami ?

Hochement de tête du fédéral.

— Sois sympa, *Striker*. Va à Miami et attends de mes nouvelles. Quelque chose me dit que j'ai tiré un putain de fil conducteur.

Bolan aurait bien voulu en savoir plus, mais un gémissement s'éleva du tas de cadavres et cette fois, Frank Vitali s'inquiéta vraiment :

— Casse-toi !

Il avait la voix blanche de ceux qui jouent très gros. Et c'était vrai, qu'il jouait gros, le fédéral. Comme ses prédécesseurs Léo Turrin, Phil Necker ou encore Nick Rafalo, il passait son temps à jouer sa vie à qui-perd-gagne.

Quittant la cave, l'Exécuteur se retrouva dans la cour de l'hacienda. Là non plus, il n'y avait plus âme qui vive. Il prit enfin le temps d'inventorier les dégâts du van, fût surpris de constater qu'il n'avait pas trop souffert. Seul, un choc important avait enfoncé le bas de caisse, juste sous le module opérationnel, là où passaient certains circuits électroniques dans les gaines blindées du double plancher. En se penchant, il vit des traces de feu sous le châssis et quelques trous dans le blindage, avec une déformation de ce dernier. Sa manœuvre désespérée lui avait permis d'éviter le choc frontal du missile. Ce dernier avait glissé sous le van, juste entre les roues, avant d'exploser quelques mètres plus loin. La baraka. Apparemment, le char de guerre s'en remettrait.

Soulagé, l'Exécuteur grimpa à bord, et démarra aussitôt. Alors qu'il franchissait le porche dévasté, un frémissement inhabituel se mit à secouer la structure au niveau du module opérationnel. Décidant de ne pas y prêter attention, Bolan établit le contact radio pour lancer à l'attention de Grimaldi :

— Aigle à Charognard... Aigle à Charognard...

— Charognard écoute, annonça la voix légèrement parasitée du pilote d'hélicos. Tout est O.K., Aigle ?

— Affirmatif, soupira Bolan devant son micro. Même qu'on va prendre des vacances.

— Des... vacances ?

— Absolument. Cap sur Miami.

Puis il coupa le contact. Et, alors que le char de guerre dévalait la piste et s'éloignait de l'hacienda dévastée, l'Exécuteur eut une pensée pour l'homme de l'ombre qu'il laissait derrière lui. Très sincèrement, il préférerait son rôle à celui de Vitali. Au moins, sa tâche à lui était simple : tuer, tuer, tuer.

Il allait donner satisfaction à Frank. Il allait filer à Miami. Et là-bas, il le savait bien, pour donner un coup de main à la taupe du FBI, il faudrait encore tuer.

C'était tout le résumé de sa vie.

CHAPITRE IV

— Arrête-moi id.

La voix douce de Don Fabio « Medico » Nardoni ne correspondait guère à son physique. Avec son grand nez tordu, sa face anguleuse, ses petits yeux noirs comme illuminés de l'intérieur et surmontés par une barre de sourcils raides, le successeur de feu Ernesto Montagora au sommet *délia Commissione Siciliana*, la fameuse *Cupola*, avait bien la tête de l'emploi. Mauvais comme la gale et mouillé jusqu'aux cheveux dans la galaxie mafieuse, il avait été rayé de l'Ordre des médecins des années plus tôt, à la suite d'une histoire de mœurs concernant certaines de ses patientes.

— Qu'est-ce que je fais, patron ?

Nino, l'orang-outan au crâne pelé qui lui servait de chauffeur, venait de stopper la Lancia Thema à l'entrée d'un raidillon caillouteux qui s'élançait à l'assaut d'un mamelon piqueté d'oliviers.

— Tu ne bouges pas et tu m'attends, répondit le chef de la *Cupola*.

— Mais, patron, ça peut être dangereux !

Une vraie nourrice, Nino. Toujours une main près du flingue et une cervelle au volume d'un pois-chiche.

— J'ai dit que tu restes là.

Sa voix n'avait pas changé, mais Nino savait qu'il était inutile d'insister. Il était entré au service de « Medico » bien avant sa nomination à la *Cupola* et il connaissait ses petits travers sanglants. Des années auparavant, il l'avait vu couper la langue d'une « donneuse » avec un scalpel. Renfrogné, il regarda son boss quitter la Lancia pour gravir le sentier d'un pas hésitant de citadin. Il ignorait ce que Don Fabio venait fabriquer dans ce coin désert et il détestait ça. Mais le boss avait toujours été bizarre. De toute façon, il venait de disparaître derrière le sommet du mamelon. Après tout, c'étaient ses oignons.

De son côté, Don Fabio « Medico » Nardoni était énervé. Ce rendez-vous digne d'un mauvais polar l'agaçait au plus haut point mais, au téléphone, son intuition lui avait suggéré d'accepter.

Il était là, en pleine cambrousse montagnaise, à une demi-douzaine

de bornes de Marineo et à plus de trente de Païenne, en plein fief ennemi. Non. Seulement en zone hostile. Car depuis la mort de ce salaud de Solo et l'anéantissement de son armée par Bolan le Fumier, la carte des pouvoirs du secteur avait bien changé.

En tout cas, il n'était plus question de reculer. Il venait de franchir le sommet de la colline et il vit immédiatement les deux voitures.

Un 4 x 4 Nissan bleu et, plus loin, une Mercedes wagon rutilante. Dans le soleil couchant, sa masse gris anthracite aux vitres teintées et aveugles luisait comme la livrée d'un fauve prêt à bondir. Sur son toit, une courte antenne de forme caractéristique indiquait l'existence d'un radiotéléphone et, sur la malle arrière, une autre dénonçait celle d'une TV embarquée. En quelques enjambées, il ne fut plus qu'à quelques mètres de la Nissan. À son approche, quatre balèzes en avaient jailli. Deux d'entre eux exhibaient des fusils à pompe, tandis qu'un troisième tenait négligemment une mini-Uzi le long de sa jambe, canon dirigé vers le bas. Le quatrième, moins costaud, mais dont la grande carcasse osseuse trahissait l'énergie teigneuse, fit trois pas en avant, claudiquant sur une patte folle et çfichant un rictus en biais qui lui donnait l'air de se foutre du monde.

— Faut m'excuser, Don Fabio, fit le boiteux d'une voix grave en s'arrêtant devant Nardoni. Je dois vous fouiller.

— Hein !

D'instinct, le *capo di tutti, capi délia Cupola* avait marqué un mouvement de recul. Le fouiller ! Lui ! Dans ses petits yeux noirs illuminés de l'intérieur, un éclair de rage fulgura, tandis que sa voix trop douce s'élevait, pleine de menaces :

— Tu dois faire erreur, petit. Moi, personne ne me fouille.

Dans la face anguleuse du boiteux, le rictus s'accentua, découvrant une puissante dentition d'une blancheur éclatante.

— Faut m'excuser, Don Fabio, répéta-t-il de sa voix de chanteur d'opéra. Ce sont les ordres. Il faut *le* comprendre. Dans sa situation...

Les ordres !

Lançant un regard chargé de haine en direction de la longue limousine grise qui attendait plus loin, Don Fabio fut un instant tenté de rebrousser chemin. Mais le petit malaise qui ne le quittait plus depuis le coup de téléphone le rappela à la prudence. Cette fouille n'était évidemment qu'une mesure vexatoire, destinée à le placer en état d'infériorité. Le petit salaud devait avoir une belle carte dans sa manche. « Medico » Nardoni voulait savoir. Après, il déciderait du prix qu'il ferait payer cet affront. Glacé de rage, il finit par laisser les grandes mains osseuses du boiteux courir sur lui.

— Ça va, Don Fabio, lâcha enfin ce dernier en se redressant. Excusez encore.

Ce rictus sur la face du boiteux rendait « Medico » littéralement

malade. Mais on ne grimpe pas aussi haut dans la hiérarchie mafieuse sans une bonne dose de self-control et le successeur de Don Ernesto Montagora ravala sa rage.

— *Il vous attend, Don Fabio.*

Précédant le *capo* de la *Cupola*, le boiteux le guida jusqu'à la Mercedes, se pencha pour en ouvrir la portière arrière en invitant, cérémonieux :

— S'il vous plaît, Don Fabio.

Don « Medico » Nardoni se pencha à son tour et son regard rencontra un autre regard, noir, sans reflets, glacé, comme mort. Le regard de Vito-Donato Scarlene.

Le fils de feu Don Solo.

— Entrez. Toi aussi, « Zoppo(2) ». Et referme cette portière.

L'héritier des Scarlene avait la voix légèrement cassée de son père. Désagréable, presque aussi glacée que le noir terne de ses yeux de jais. Dans sa face maigre et blême, ce regard mort était impressionnant. Comme la minceur, la dureté de cette bouche livide, sous le long nez busqué des Scarlene. Face à lui et au véritable canapé de velours souris qui lui servait de banquette, deux autres sièges du même velours, situés de part et d'autre d'un bar en ronce de noyer comportant chaîne Hi-Fi et TV 16/9^e. Désignant un des sièges à Nardoni, l'adolescent invita :

— Prenez place, Don Fabio.

Semblant ignorer le boiteux qui s'asseyait dans l'autre fauteuil, il pressa un bouton électrique qui fit remonter la glace blindée séparant l'arrière du massif chauffeur en casquette. Puis, désignant les bouteilles exposées sur les précieuses étagères du bar, il proposa :

— Champagne, cognac, whisky, grappa ?

Don Fabio loucha du côté du mini-bar, fut un instant tenté par une coupe de Moët, opta finalement pour un fond de Hennessy, que lui servit aussitôt « Zoppo ». Mal à l'aise, il n'arrivait pas à reprendre l'ascendant qu'il aurait normalement dû avoir sur cet adolescent qu'il avait quasiment vu naître. Et puis la présence du boiteux lui était insupportable. Crispé, mais la voix toujours aussi lénifiante, il risqua en désignant ce dernier d'un regard éloquent :

— Je n'ai guère l'habitude de voir les porte-flingues assister à ce type de rencontre.

Sur la face anguleuse du boiteux, le rictus ne varia pas d'un pli. L'air indifférent, il essayait avec précaution une goutte de Hennessy tombée sur le plateau de loupe.

— « Zoppo » n'est pas un porte-flingue, renvoya le jeune Vito-Donato Scarlene de sa voix cassée. Il est un des rares survivants du massacre déclenché ici par Mack Bolan à l'occasion du mariage de mon père(3)... Vous vous souvenez, don Fabio, vous ne pouvez pas

avoir oublié.

Dans les familles on appelle cette soirée « Les noces noires de Païenne », à cause des goûts morbides de Don Solo. Moi, je l'appelle les noces rouges, à cause de tout ce sang versé. Un massacre qui n'aurait jamais eu lieu, si les pantins qui siègent à la *Cupola* s'étaient montrés de vrais *uomini d'onore*.

Don Fabio « Medico » Nardoni sursauta sous l'injure et il faillit renverser son Hennessy. Se reprenant aussitôt, il planta son regard illuminé dans celui de Vito-Donato, pour renvoyer de sa voix restée douce :

— Ce... qualificatif concerne-t-il également votre père, Vito ?

Rien à faire, il n'avait pu tutoyer l'héritier des Scarlene. Un phénomène incompréhensible. Comme si une volonté extérieure plus forte que la sienne l'en avait empêché. Maintenant, ce petit salaud allait pavoiser.

— Mon père était à l'article de la mort. Malgré cela, il fut le seul à oser s'impliquer personnellement dans une guerre ouverte contre Bolan, en lançant son opération « Tonnerre Sicilien ».

— Un beau gâchis ! fit doucement valoir l'actuel *capo di tutti capi* délia *Cupola*.

Du fric dépensé pour rien et des tas de morts, dont une femme et deux enfants. Des assassinats gratuits, qui avaient donné le résultat inverse de celui escompté ; une rage encore plus dévastatrice de la part du grand Fumier. Un blitz dont on ne finirait pas de parler de sitôt, au cours duquel ce salaud de Solo Scarlene avait lui-même trouvé la mort. Finalement une bonne chose. Mais la question n'était pas là. Revenant à des soucis plus immédiats, Don Fabio Nardoni se lança :

— Je suppose que la raison de cette réunion n'a rien à voir avec tout ça ?

— Non, bien sûr.

Vito-Donato Scarlene laissa planer un long silence. Trop long. N'y tenant plus, Nardoni insista :

— Alors, que voulez-vous ?

Dans les feux du couchant encore atténués par les glaces fumées de la voiture, le regard sans vie du fils Scarlene se posa sur celui du *capo*, tandis que la voix cassée énonçait le plus naturellement du monde :

— Vous faire chanter.

Cette fois, le silence fut si long et l'immobilité des personnages si complète, qu'on aurait pu les croire en cire. Et Don Nardoni, qui n'avait pas revu le fils de Don Solo depuis l'enterrement de son père, prit le temps de le regarder avec plus d'attention. Il n'avait plus devant lui le garçon agressif d'antan. Plus l'adolescent faux et calculateur, au regard en dessous. La mort de Don Solo semblait

l'avoir libéré et prématurément vieilli. Plus de deux ans avaient passé... Il se secoua. Il fallait absolument rompre ce silence insoutenable.

— C'est une plaisanterie.

Bien que toujours aussi douce, la voix de Nardoni semblait plus tendue. Parfaitement maître de lui, Vito-Donato Scarlene rétorqua :

— Non.

Un trismus étira les lèvres du *capo* qui interrogea :

— Vous voulez dire, faire chanter la *Cupola* !

— Non. Seulement vous.

Une fine pellicule de transpiration était apparue à la lisière des raides sourcils noirs de Nardoni.

Cette attaque frontale le déstabilisait et, malgré sa longue expérience du bluff, il ne parvenait pas à se ressaisir. Aussi c'est d'un ton moins assuré qu'il ne l'aurait souhaité qu'il lâcha dans un petit rire qui sonnait faux :

— Tu déconnes, petit.

— Non.

Le regard sans vie s'accrochait toujours au sien, imperturbable.

— Tu as oublié qui je suis, Vito ?

Nardoni avait enfin réussi à se reprendre. Ce simple tutoiement en faisait foi.

— Je n'ai rien oublié, Don Fabio, renvoya l'Héritier. Je sais qui vous êtes, comme je sais aussi beaucoup de choses. Notamment ce numéro de code.

Disant cela, il avait sorti un bristol de sa poche pectorale de blazer et, le tendant à Nardoni, il s'enquit :

— Ceci vous dit-il quelque chose ?

Le *capo* baissa les yeux sur la carte, les releva aussitôt. Au fond des prunelles noires si étrangement brillantes d'habitude, il y avait maintenant comme un léger voile. Plaquant une expression étonnée sur son visage, il questionna :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un code bancaire. Celui d'un compte commun que votre ami Ernesto Montagora et vous avez ouvert, il y a deux ans, à la banque *Audi* de Genève. Un compte secret sur lequel vous avez placé toutes les sommes que vous aviez patiemment détournées des comptes de la *Cupola*.

— T'es dingue !

Nardoni avait presque bondi de son siège. Le vernis craquait. D'un geste fulgurant, « Zoppo » avait sorti le long couteau à cran d'arrêt qui ne le quittait jamais. En jaillissant à quelques centimètres de l'oreille de Nardoni, la lame avait fait entendre son sinistre déclic et le *capo* se statufia.

— Vous auriez tort de vous énerver, Don Fabio, déclara Vito-Donato Scarlene. Vraiment tort. Mieux que personne, vous connaissez le pouvoir tranchant d'une lame.

Il faisait allusion au fameux scalpel de « Medico » Nardoni. Dans son regard éteint, rien n'avait changé. Il enchaîna sur le même ton :

— Je sais qu'au jour de la mort de Don Ernesto ce compte commun faisait état de la somme de neuf millions trois-cent soixante-quinze mille deux cents dollars. Le total de ce que lui et vous aviez réussi à détourner des marchés traités pour le compte de la *Cupola*. Des sommes que vous comptiez sans doute réinvestir un jour dans vos affaires privées. Seulement, Don Ernesto est mort et, pour vous emparer du magot, il vous faudrait, outre votre propre code d'accès au compte, également le sien. Faute de quoi, ce trésor vous restera à jamais inaccessible. Exact ?

Le front humide de transpiration, Nardoni respirait par petits coups précautionneux, comme soucieux de s'économiser. Ce petit salaud avait raison. Mais comment avait-il pu se procurer le code de Montagora, alors que lui n'avait évidemment jamais pu le connaître ? Se laissant retomber au fond de son siège, il lâcha dans un bref soupir :

— Si tout ça était vrai, il faudrait encore en apporter la preuve.

— C'est vrai. Et c'est facile à prouver.

Un tic secoua la paupière gauche du *capo* qui insista sur un ton coincé :

— Comment ?

— Le plus simplement du monde. Don Ernesto avait fait une confession écrite. Une lettre mise au secret dans le coffre d'un homme de loi. Un *notario* chargé par testament de détruire cette lettre en cas de mort naturelle incontestable, mais de la remettre à mon père ou à son héritier si la mort survenait par accident, meurtre ou assassinat. Une lettre d'aveux dans laquelle, bien entendu, il vous dénonce comme co-auteur de ces détournements. Comme vous le savez, mon père est mort avant Don Ernesto, mais ce dernier n'ayant rien changé à ses dispositions, cette lettre m'a été remise à sa propre mort. Une mort violente, je vous le rappelle⁽⁴⁾. Dès lors, je me suis attaché à trouver la meilleure utilisation que je pourrais en faire. Finalement, ceci est un moindre mal pour vous. Imaginez ce qui se passerait si un tel document montait jusqu'au sommet.

Un poinçon de glace traversa les entrailles de Nardoni.

— Du bluff, balaya-t-il d'un revers de main. Rien que du bluff, tout ça !

Tel un prestidigitateur, le jeune Scarlene fit apparaître une feuille de papier pliée qu'il tendit au *capo*.

— Voyez vous-même, Don Fabio.

Nardoni hésita, finit par s'emparer du papier qu'il déplia. Quelques instants plus tard, il relevait la tête. Cette fois, l'étrange éclat de ses petits yeux noirs avait complètement disparu.

— Évidemment, commenta l'Héritier, ceci n'est qu'une photocopie. L'original est en heu sûr.

— C'est un faux, grinça Fabio « Medico ». Un tissu de mensonges. D'abord, pourquoi Montagora aurait-il justement choisi Solo Scarlene ?

— Mais parce qu'il savait combien mon père vous détestait. Tout simplement. Et qu'il ne laisserait pas passer une telle occasion de vous nuire.

Il était vrai que les deux hommes s'étaient toujours haïs. Une haine qui avait commencé à leurs débuts dans la mafia, lorsqu'ils avaient dû se battre pour la conquête des territoires de Palerme. Une bagarre où les peaux de bananes avaient été utilisées par tonnes. Ça laissait des séquelles. D'ailleurs, tout était vrai. Ce compte commun existait bien à la banque *Audi* de Genève et l'écriture de la confession était bien celle de ce vieil enfoiré de Montagora. Un Montagora qui s'était méfié de Nardoni et qui s'était fait tuer par l'Exécuteur ! Il y avait de ces ironies du sort... Restait maintenant à gérer le problème. Le plus vite et le mieux possible. Si ce petit pourri le balançait à la *Cupola*, c'était cuit pour lui. Sortant un mouchoir de sa poche, il s'épongea le front et, sous le regard oblique du boiteux toujours méfiant, il lâcha dans un soupir :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Sa reprise du vouvoiement ressemblait à une reddition.

— Je veux Miami. Je veux dire : Miami en Floride, bien sûr.

— Hein !

Cette fois, Nardoni n'avait pas eu à singer l'incrédulité. La requête de l'Héritier l'avait complètement pris à contre-pied.

— Vous m'avez bien entendu, Don Fabio. En tant que *capo di tutti capi délia Cupola*, je vous demande de faire voter ma prise de pouvoir sur Miami.

Malgré les circonstances, « Medico » Nardoni ne put contenir un petit rire sec.

— Miami ! s'exclama-t-il. Mais Miami n'existe plus, pour nous ! Là-bas, il n'y a plus que des latinos.

Vito-Donato Scarlene hocha lentement la tête.

— Je le sais, Don Fabio. Je sais bien que nos Siciliens ont été chassés de Miami, je sais bien que les affaires sont tenues par ces primates de Cubains, de Portoricains et autres Jamaïcains. Je sais que notre présence à Miami ne repose plus que sur Don Caluntera, le seul vrai *uomo d'honore* encore en exercice dans le secteur, mais je sais aussi qu'il est vieux et que son rôle se limite à de la figuration.

C'est pourquoi j'ai décidé de reconquérir la ville. Mais je suis un jeune homme réaliste. On ne va pas me prendre si facilement au sérieux. C'est pourquoi j'ai besoin d'une sorte de régent. C'est donc vous qui remplirez cette fonction, jusqu'à ce que je puisse me passer de votre aide. C'est vous aussi qui obtiendrez pour moi l'aval de la *Cupola*.

En situation normale, Fabio « Medico » Nardoni aurait éclaté de rire. Mais devant ce regard noir sans vie et ce visage d'adolescent déjà vieux, comme momifié, il ne put qu'ouvrir de grands yeux effarés. Le gamin avait déjanté. Seulement, il possédait une arme effrayante. Une bombe à retardement qui pouvait sauter à tout instant. Complètement dépassé, il tenta d'ergoter :

— Mais... mais je ne suis pas seul. La *Cupola*...

— Je sais combien de membres comprend la *Cupola*, coupa le jeune Scarlene. Je sais aussi que vous en êtes le chef actuel. Alors, en tant que *capo di tutti capi*, je vous demande de m'obtenir satisfaction. Je veux Miami. Vous avez deux semâmes pour réussir. Faute de quoi, cette lettre sera divulguée et vous perdrez tout, y compris la vie, je suppose.

Nardoni n'en revenait pas d'autant d'inconscience. Même la *Commissione* US avait renoncé à chasser les gangs latinos de Floride. Ce petit fumier rêvait tout éveillé. Découragé et la rage au ventre, il grommela :

— C'est de la folie. Pour virer les latinos de Miami, il faudrait à la fois toute une armée de *marines*, un tremblement de terre, un déluge et un raz de marée.

— Pour le moment, renvoya doucement l'Héritier, je veux seulement l'accord de la *Cupola*.

Dans ses yeux sans expression, un voile rêveur avait un instant flotté.

CHAPITRE V

— C'est qui, ce boudin ?

— Ce n'est pas un boudin, répondit Mack Bolan. C'est Eva Swanson, une amie.

— Alors... j'ai rien dit, s'esclaffa Betty Monroe.

Avec ses Nike fluo, sa jupe mini en jean, son T-shirt Coca-Cola moulant, ses cheveux cuivrés coiffés à la diable, ses taches de son autour du nez et ses yeux d'émeraude, l'adolescente faisait fondre tous les hommes qu'elle rencontrait. Bolan n'avait jamais pu couper complètement les relations entre eux. Des liens particuliers les unissaient depuis ce blitz dramatique de Noël qui avait vu s'opérer le plus odieux des massacres imaginé par la mafia. Celui d'une mère et de ses deux enfants(5). De ce cauchemar ne subsistaient que d'affreux souvenirs... et Betty Monroe. Un personnage, Betty. Enfuie de chez ses parents à douze ans pour s'embarquer dans une vie de galère, elle avait fini dans les pattes des maquereaux de bas étage, d'où l'Exécuteur l'avait arrachée au cours d'un blitz particulièrement ravageur.

La voiture d'Eva Swanson et le van de l'Exécuteur s'étaient retrouvés sur ce parking du Serpentarium de Dixie Highway, à environ six miles de Miami. Juste le temps pour la jeune femme de remettre à Bolan un *criminal listing* de la police de Miami qu'il lui avait demandé. Pour le flic qu'elle était, cela n'avait présenté aucune difficulté et il pourrait ainsi ajouter ces infos dans le *listing-computer* du Tacom. Appelée sur d'autres théâtres d'opérations du côté de La Nouvelle-Orléans, la jeune femme s'était aussitôt éclipsée, sans se douter du regard assassin que lui avait jeté Betty Monroe par caméra-vidéo interposée.

— Une amie, hein ! renvoya aigrement l'adolescente en allumant une Camel pour souffler un épais nuage de fumée vers les cadrans des ordinateurs de bord. D'abord, ça veut dire quoi, une amie ? Tu couches avec elle ?

— Ça ne te regarde pas. Et je te prie de surveiller ton langage.

Assis devant la console technique du nouveau char de guerre qui avait tant étonné Eva Swanson à sa première visite lors d'un blitz

précédent(6), l'Exécuteur tourna un regard aigu vers la jeune fille.

Betty pinça ses jolies lèvres et en resta là, provisoirement. Mack Bolan venait de composer l'indicatif direct du numéro Deux du *Justice Department*. Mais le poste de Hal Brognola sonnait occupé et il dut prendre son mal en patience, laissant son regard errer sur le décor de sa nouvelle base tactique mobile.

Le *Tactical Combat Module*, comme il l'avait baptisé, était son troisième véhicule d'attaque. Ayant volontairement fait sauter le premier à Manhattan à l'époque où il avait cru pouvoir changer d'objectif en entrant dans la lutte anti-terroriste, il avait dû abandonner le deuxième plus qu'aux trois quarts détruit durant sa guerre sicilienne contre Solo Scarlene.

Le Tacom avait été conçu à partir d'un prototype destiné à l'armée pour la surveillance des frontières. Le Pentagone n'ayant pas donné suite au projet, l'engin s'était trouvé disponible...

Sa transformation avait duré quatre mois, pendant lesquels l'Exécuteur, lancé dans diverses opérations, avait laissé la bride sur le cou d'Herman Schwarz « Gadgets ». Comme le précédent, son nouvel engin de mort avait pris l'aspect d'un innocent mobil-home, mais il possédait maintenant de considérables avantages sur ses prédécesseurs, et Bolan avait pu en faire l'expérience au cours de son combat à Seattle. L'ensemble avoisinait les sept tonnes et était propulsé à 150 km/h maxi, par un gros moteur Toronado de quatre cents chevaux et par six roues motrices, aux différentiels de pont pouvant se bloquer électriquement.

— Yeah !

La voix de Brognola tira Bolan de ses pensées :

— C'est moi.

Faisant signe à Betty Monroe de quitter le module, il ajouta :

— J'ai eu ton appel. Je... attends une minute.

Reposant le combiné sur la console technique, Bolan se leva, attrapa l'adolescente par le bras et la poussa dans la coursive du char de guerre.

— Ça va ! siffla-t-elle entre ses dents. Cool !

Et elle disparut dans la cabine.

— O.K., vieux. Je suis là.

— On y va, pressa le fédéral d'un ton bref. J'ai très peu de temps.

— O.K. Tu m'as fait venir à Miami pourquoi ?

— Une intuition.

— Comment ça ?

— Des informations contradictoires. Un truc pas net du côté des cannibales locaux.

— Les latinos ?

— Les Siciliens.

— Arrête ! Ils n'existent plus.
— Justement.
— Quoi, justement ?
— Ils n'existent vraiment plus. Leur dernier représentant vient de se faire ratisser.

L'Exécuteur tiqua :

— Tu pourrais être un peu plus clair ?
— Négatif. Une réunion dans trois minutes. Des huiles du Pentagone. Mais la documentation te sera fournie en direct.
— Par qui ?
— Notre homme.

Frank Vitali. Le demi-frère d'Eva Swanson et nouvelle taupe de Brognola. Flic du FBI émergeant au Département 127 des « cas spéciaux », il avait été infiltré au sein de la nouvelle *Commissione* US au début de sa restructuration, grâce à un faux passé criminel et de solides références dans la galaxie mafieuse. Sauvé par Bolan au cours de son blitz à Seattle, leurs routes n'avaient certainement pas fini de se croiser.

— Je le trouve où ?
— Au *Jimmy's*.
Un night à entraîneuses de Miami Beach, du côté de la 18^e Rue.
— Va pour le *Jimmy's*. Quand ?
— Ce soir, 23 heures.
— O.K. pour ce soir, soupira Bolan.
— Bon, salut, on se rappelle, acheva hâtivement Brognola avant de raccrocher.

On ne pouvait être plus bref.

Un instant plus tard, alors que Betty Monroe réintérait le module opérationnel, il comprit à son regard trop innocent qu'elle lui préparait une entourloupe.

— Ça tombe bien, minauda-t-elle en s'étirant. Au *Jimmy's*, j'ai plein de copines.

La petite peste écoutait aux portes !

CHAPITRE VI

Betty Monroe avait tenu à piloter elle-même sa Kawa bariolée et ils venaient de stopper devant le *Jimmy's*. Les néons de l'établissement mondaient le trottoir luisant de crachin de leurs zébrures sanguines et un portier galonné jeta à l'adolescente un regard concupiscent. Il faut dire qu'elle avait fait fort, la gamine. Blouson de cuir arrêté à la taille et collant de stretch rose pour le reste. On l'aurait jurée nue. Bolan avait bien essayé de l'empêcher de venir, mais arrêter une Betty Monroe décidée relevait de l'exploit impossible. De plus, la présence d'un tel « phare » ne le desservait pas vraiment. Aucun cannibale ne pouvait imaginer le grand Fumier fréquentant les boîtes de nuit en compagnie d'une pareille Baby Doll. L'Exécuteur avait la réputation – justifiée, jusqu'à ce soir – de travailler dans la discrétion.

— Bon. Qu'est-ce qu'on attend ?

De toute évidence, Betty piaffait d'impatience à l'idée d'entrer dans la boîte la plus glauque de Miami Beach.

— On y va, soupira Bolan après avoir jeté un regard alentour.

— On va s'éclater, non ?

Betty semblait subitement si heureuse qu'il n'eut pas le cœur de la décevoir tout de suite.

— Écoute, dit-il en la retenant dans le sas-vestiaire qui précédait l'entrée de la salle. Toi, tu vas faire la causette avec tes copines et moi, je vais disparaître un moment.

— Disparaître ?

Betty avait froncé ses adorables paupières, pleine de doutes.

— Tu veux pas dire que tu vas aller dans un de ces box...

— Si. Et si tu cherches...

— Tu vas te payer une pute, hein !

Bolan soupira.

— Écoute, Betty. J'ai rencart avec quelqu'un.

— Je vois ! s'exclama l'adolescente. C'est la rouquine. Ton Eva je sais pas quoi.

— Non. Et boucle-la.

Cette fois, la voix de Bolan avait claqué sèchement, attirant

l'attention de la fille du vestiaire. Un trio de touristes anglais arrivait juste derrière eux et il ajouta, plus bas mais le regard glacé :

— Si tu pointes ton nez au rideau de la cabine, Betty, entre nous, ce sera *out*.

Des éclairs fusèrent dans les prunelles d'émeraude et Betty ouvrit la bouche pour répliquer. Mais ce qu'elle vit à cet instant dans les yeux de Bolan la freina. Ce grand diable l'impressionnait vraiment. C'était même pour ça qu'elle la ramenait tout le temps. De l'autodéfense, quoi.

— O.K., abdiqua-t-elle en tordant la bouche de côté. Ce sera comme tu veux, Schwarzie.

Ils pénétrèrent dans la salle, furent accueillis par une créature au bustier de perles quasi inexistant et aux bas résilles très « Cabaret ».

— Toi, intima Bolan à Betty, file.

— C'est que cet établissement est réservé aux adultes..., commença la créature.

En principe, la loi ne badinait pas avec ça.

— Toi, clama l'adolescente pour couvrir la sono déchaînée, tu me laches ! J'ai des copines, id.

De fait, elle venait d'adresser un grand signe joyeux à l'adresse d'une des trois filles à demi nues qui officiaient derrière le bar circulaire.

— Eh ! Sam !

Puis à Bolan :

— Bon, je te laisse, Schwarzie. Fais gaffe aux maladies.

Et elle disparut avant que la créature ne retrouve son autorité. Bolan en profita pour doucher ses dernières illusions :

— J'ai rendez-vous.

Déçue, l'hôtesse se dirigea vers le trio d'Anglais qui venait d'entrer à son tour. Déjà, Bolan s'était fondu dans la pénombre, traversant la salle ovale, au centre de laquelle une scène circulaire recouverte de cuivre souffrait sous les talons aiguilles d'un couple de danseuses topless lancé dans un slow langoureux. Au fond, derrière les alignements de tables rondes surchargées de verres et de bouteilles, une série de box ceinturait le décor. Certains des rideaux de velours rouge étaient baissés et ce fut l'un d'eux, à l'extrême gauche, que Bolan souleva. D'abord, il ne vit rien ou presque, puis d'une masse confuse tassée dans l'angle de la banquetta une silhouette pleine de strass se détacha.

— Voilà mon pote, lança une voix d'homme. On se revoit plus tard.

La voix de Frank Vitali.

La fille se leva, passa devant Bolan sans un mot.

Sans même chercher à voir son visage. De toute façon, il faisait bien trop sombre.

— Assieds-toi, invita la taupe fédérale quand le rideau fut retombé

dans le dos de Bolan. Je vais rallumer.

Une petite lampe de table à l'abat-jour rose éclaira le box d'une lueur guimauve, soulignant les traits réguliers du demi-frère d'Eva Swanson. Arrangeant son col défait d'une main négligente, Frank Vitali sourit, découvrant une rangée de dents immaculées. Avec sa silhouette élancée, ses cheveux blonds et sa gueule d'acteur de série B, le fédéral était ce qu'on appelle un beau mec. D'un signe, il invita Bolan à le rejoindre sur la banquette, désignant la bouteille au col doré qui dépassait d'un seau à glace en métal blanc.

— Champagne californien, grimaça-t-il. Et le plus mauvais. Vraiment rien à voir avec ton Moët.

Bolan s'en doutait. Une serveuse Bunny accourait déjà et, prudent, il opta pour un Hennessy XO-Glace au prix exorbitant. Frank en fit autant et quand la serveuse fut repartie, ils dégustèrent une gorgée avant que Bolan n'attaque :

— Hal m'a dit que tu savais des choses. C'est en rapport avec ce que tu m'as dit l'autre jour au fief de Ricon.

La taupe fédérale esquissa une moue.

— Affirmatif. Ça sent la grosse combine, mais dans l'ensemble, j'en sais à la fois beaucoup et bien peu.

— Tu peux préciser ?

— Peu, parce qu'il n'y a qu'un cannibale et trois *soldati* de morts, plus un blessé ; beaucoup parce qu'un des morts s'appelle Caluntera.

L'Exécuteur tiqua :

— Ambrosio ?

Il connaissait le vieux *capo* depuis des lustres. Plus vraiment opérationnel. Le gros business local était aux mains des latinos et le Sicilien n'avait plus qu'une partie du contrôle des jeux. C'est-à-dire presque rien, en regard de ce qui faisait le gros fric dans le secteur.

— Négatif, fit Vitali. Son fils.

— Gino ?

— Je vois que tu es bien renseigné.

— C'est arrivé comment ?

— Par balles, répondit Frank Vitali avec une pointe d'humour.

Bolan sourit.

— Flics ou règlement de comptes ?

— Le deuxième cas de figure. Mais ça sent bizarre, cette affaire.

— Genre ?

— Genre russe.

— Encore ?

Avec son récent blitz à Seattle, l'Exécuteur en sortait juste, du genre russe. Intrigué, il s'enquit :

— Des métastases ?

Il savait bien que l'on n'éradique jamais le mal. Dans le domaine du

Crime Organisé encore moins qu'ailleurs. Mais, au souvenir de ce qu'il avait évité à l'Amérique au cours de cette guerre, il en avait des sueurs froides.

— Ce n'est pas sûr, expliqua Frank Vitali. Dans les trafics avec Fandenne URSS, on en est au tout début et les mafias sont aussi nombreuses qu'il y a de républiques, là-bas. Ça promet de belles magouilles. Pour en revenir à Caluntera, un soir, Gino s'est fait descendre dans le penthouse qu'il a acheté à sa poule. Une certaine Laura Mitchell, dite « Barbarella ». Un nom de guerre.

— Une pute ?

Vitali secoua la tête.

— Dans le temps, oui, mais plus maintenant. Seulement danseuse topless. Elle ajustement bossé ici.

— Ça ne peut pas être une histoire privée ? Jalousie d'un amoureux éconduit ou vengeance d'un mac...

Moue de Vitali.

— On y a pensé, mais ça ne colle pas. Les tueurs étaient des pros. Pour pénétrer dans le penthouse, il leur a fallu ouvrir des serrures compliquées et neutraliser des systèmes d'alarme.

— Un mac peut s'offrir des pros.

— Exact. Mais pas obligatoirement des torpédos russes.

— On est sûr qu'ils sont russes ?

— Presque.

— Le *soldato* blessé a parlé, c'est ça ?

— La blessée. La Barbarella en question. Véritable miraculée. Les chirurgiens se demandent encore comment ils ont pu la sauver. Et elle a bavardé. Elle a fait allusion à des ombres.

— Des ombres ?

— Façon de parler. Tout s'est passé si vite qu'elle n'a pu distinguer que des ombres. Mais pour elle, ces ombres sont russes. Des tueurs russes.

— Comment peut-elle savoir ça ?

— L'un d'eux aurait laissé échapper quelques mots. Et comme Barbarella a un peu circulé du côté des pays de l'Est, elle a reconnu l'accent. Du moins, c'est ce qu'elle affirme. Elle dit aussi que Toto, le baby-sitter indien de Gino Caluntera qui était également présent, aurait été blessé. Seulement, Toto a disparu sans laisser de traces.

— Vous avez vérifié que ce Toto accompagnait bien Gino ce soir-là ?

— Affirmatif. Notamment auprès d'Ambrosio Caluntera. Mais le vieux prétend que son fils ne menait que des activités légales et que, de ce fait, il n'avait nul besoin d'un garde du corps.

Fin de non-recevoir classique.

— Et à la *Commissione*, on sait quelque chose ?

— Négatif, déplora Vitali d'une moue écoeurée. Black-out total.

Comme toute sa famille, Ange Castellano met ça sur le compte d'une histoire de fesses.

— Qu'est-ce que vous en concluez, à l'agence ?

— On ne conclut pas. On craint.

— Les Russes ?

— On craint une infiltration russe dans la galaxie mafieuse US.

— Qu'est-ce qui vous le fait craindre, à part la confession de cette Barbarella ?

Nouvelle moue du fédéral qui lâcha, songeur :

— Depuis la découverte de l'énorme micmac de Seattle on voit des Russes partout. Et puis, il y a eu ce bateau de clandestins cubains qui aurait abordé les côtes de Floride. Des contrôles de police ont bien eu lieu, mais sans résultat. Pourtant, ceux-là ne semblaient pas très crédibles dans leur rôle d'opposants à Fidel Castro.

Bolan fit la grimace. Dans ce domaine, les contrôles ne servaient pas à grand-chose. La communauté cubaine de Miami était impénétrable. Revenant à l'essentiel, il questionna :

— Qu'est-ce qu'elle vous inspire, cette disparition de Toto le gorille ?

Le fédéral avala une gorgée de Hennessy-Glace avant de répondre en haussant les épaules :

— Deux suppositions. La première serait que, mortellement blessé, il se serait réfugié dans un lieu connu de lui seul pour y crever ; la deuxième, que sa disparition soit due à une trouille bleue.

— Guère crédible, non ?

— Non, admit le fédéral. À moins que...

— ... que Toto soit mouillé dans ce massacre.

— Bingo.

— Et qu'au moment des faits, il se serait aperçu qu'on voulait le flinguer aussi.

— Re-bingo.

— Résultat de cette brillante analyse, vous aimeriez bien retrouver Toto pour essayer d'en apprendre un peu plus.

— Faux. On aimerait bien que *tu* retrouves Toto pour en apprendre un peu plus. Son vrai nom, c'est Sanjay Ranutotu. Une sorte de monstre que Gino aurait trouvé à Bombay et rapporté dans ses bagages.

— Pas mon job, les enquêtes. Tu le sais.

— Je sais. Mais le FBI aura du mal à lui mettre le grappin dessus avec ses méthodes légales et il aura encore plus de mal à le faire parler si on le retrouve. Tandis que toi, tu n'as pas à t'embarrasser de légalité pour le retrouver. Tu peux interroger les éventuels indics à ta main et faire pression selon les circonstances.

C'était joliment dit.

— Et alors ?

— Alors, une fois retrouvé, le Toto, et en admettant qu'il crache au bassinet, tu n'aurais plus...

— Qu'à faire le ménage. En toute illégalité.

Bolan dégusta une gorgée de Hennessy, l'apprécia d'un claquement de langue, grommela pour lui-même :

— Et pour les cannibales locaux ?

— Les italos sont en minorité. Après la mort de Gino Caluntera, il ne reste plus que son père. C'est-à-dire, plus grand-chose. Pour ce qui concerne les latinos, rien de changé. Ramon Pinero règne sur la mafia portoricaine, Samuel Ortega sur la famille jamaïcaine et c'est Pablo Costa, un nouveau dans le secteur, qui coiffe les troupes cubaines.

Bolan savait tout cela. Ses listings lui avaient déjà fourni toutes les informations à ce sujet. Il savait aussi que depuis quelque temps, le calme régnait à Miami. Un statu quo que l'assassinat de Gino Caluntera ne semblait pas avoir rompu. Pour l'Exécuteur, un bon coup de pied dans la fourmilière s'imposait. Devinant ce à quoi il pensait, Vitali insista :

— Avant la fiesta à laquelle tu rêves, tu dois mettre le grappin sur Toto. Ça peut être vachement sérieux, cette affaire.

— Autant chercher un cheveu sur un œuf, ricana Bolan.

Frank Vitali lui jeta un regard de côté.

— Ce serait quasi impossible... si je n'avais pas un joker dans ma manche. Un joker glané dans les petits secrets de la *Commissione* : Toto est un eunuque.

Mack Bolan haussa un sourcil étonné.

— Intéressant. Mais tu me vois aller mettre la main au paquet de tous les mecs à gueule cassée du pays pour le trouver ?

Frank Vitali laissa échapper un petit rire, acheva son Hennessy-Glace, avant d'annoncer, presque joyeux :

— Ça ne sera peut-être pas nécessaire. Du côté de Tampa, il y a une communauté hindoue. Une grande ferme qu'ils appellent le « Temple », à l'intérieur duquel on ne sait pas trop ce qui se passe. Mais comme il n'y a jamais eu de plainte, on leur fiche la paix. Toto a déjà été vu par là, du temps de sa splendeur.

— Je vois, fit Bolan en terminant également son verre. C'est tout ce que tu peux me refiler, comme tuyaux ?

— Absolument tout, *Striker*. Mais si l'intuition de Hal est à la hauteur de sa réputation et si des *russian-killers* se sont introduits chez nous, ce n'est sûrement pas pour nous apprendre à cuisiner le borcht.

De ça, l'Exécuteur était absolument convaincu, mais la partie semblait bien mal engagée. Ses blitz, il les menait contre des ennemis désignés, des cibles précises. Pas contre des ombres. D'un autre côté le challenge l'excitait. Et puis l'idée qu'il puisse y avoir des tueurs russes

en liberté dans son pays lui glaçait le sang.

Alors, il allait se mettre en chasse.

— O.K., dit-il en serrant la main de la taupe fédérale. Si par hasard tu en apprenais davantage, tu sais comment me joindre.

Frank Vitali acquiesça.

— Bonne chance, souhaite-t-il seulement.

Mais déjà, l'Exécuteur avait disparu de l'autre côté du rideau. Lui aussi était une sorte d'ombre. Une ombre implacable et mortelle.

CHAPITRE VII

— Il viendra pas, patron.

Bizarrement feutrée par le revêtement intérieur de la Mercedes Wagon, la voix grave de « Zoppo » avait détourné Vito-Donato Scarlene de ses pensées. Il faisait très sombre mais, renonçant à allumer le plafonnier pour consulter sa montre, il lança à l'adresse de la masse de muscles immobile derrière le volant :

— Quelle heure est-il, Andrea ?

— 11 h 05, patron.

Le visiteur de Vito-Donato Scarlene avait effectivement cinq minutes de retard, mais l'Héritier renvoya :

— Il viendra.

Il y avait trop à gagner. Grâce à ce deal avec le Russe, portant sur le principe d'échange coke-armes, maintes fois tenté et jamais pleinement réussi, il allait à la fois devenir la puissance mafieuse incontournable, et damer le pion à la *Cupola*. Cette *Cupola* qui avait fini par faire semblant de lui donner sa chance, en lui accordant le contrôle d'une ville qui ne lui appartenait plus depuis longtemps.

Ces fossiles ambulants s'étaient ouvertement foutus de lui. À cause de son âge. Et aussi de cette morgue qu'il affichait en permanence. Une morgue qui ressemblait de très près à du mépris. Ils lui avaient refilé le territoire de Miami comme on offre une sucette à un même capricieux. Sachant évidemment qu'ils lui faisaient un cadeau empoisonné. Sans doute avaient-ils déjà oublié ce qu'était la famille Scarlene. Ils allaient voir ce que lui, le dernier de la lignée, allait leur coller dans la tronche. Un jour, il serait très puissant. Plus que ne l'avait été son père, plus qu'aucun d'eux ne l'avait jamais été. Mais pour ça, il fallait commencer par le début. Le plan « Saint-Valentin ».

Un plan qui était déjà lancé. Il l'avait fait d'ici. De Sicile. Sans bouger de son fauteuil. Comme seuls les vrais grands chefs savent orchestrer leurs affaires. Les hommes de main, ce n'était pas fait pour les chiens.

— Le voilà, patron.

De fait, deux phares venaient d'apparaître au déroulé de la colline,

grimpant le raidillon à une allure de sénateur. Dans l'ombre de la Mercedes, Vito-Donato Scarlene eut un sourire aussitôt envolé.

— À toi, « Zoppo », ordonna-t-il.

Le boiteux quitta la Mercedes et l'Héritier entendit son pas irrégulier décroître sur les cailloux du chemin. Un instant plus tard, la portière se rouvrit, le plafonnier se ralluma et une masse enveloppée dans un imperméable apparut dans la lumière dorée.

— Bonsoir, *gaspadin* Khourdiev.

— *Buona sera*, *signore* Scarlene.

Le nouvel arrivant s'était exprimé dans un italien presque parfait. Bien sûr, un Russe n'arrivait que très rarement à se débarrasser tout à fait de son accent, mais celui de Dimitri Khourdiev était si léger qu'il passait quasiment inaperçu. Le Russe allait se laisser tomber sur la banquette, près de Vito-Donato, quand celui-ci l'arrêta en lui désignant le strapontin face à lui.

— Plutôt ici, je vous prie. J'aime regarder mes interlocuteurs en face.

Cela semblait partir d'un bon sentiment mais, surtout, l'usage du strapontin mettait ses invités en état d'infériorité psychologique. Il le savait et en usait avec un soupçon de sadisme.

— J'ai une très bonne Zubrowa, offrit-il sitôt son visiteur tassé dans son coin.

Il montra le bar pour préciser :

— Glacée à point.

L'autre loucha sur le Moët, accepta finalement la vodka, attendit d'être servi par « Zoppo » pour s'excuser :

— Mon avion a eu du retard.

Le jeune Scarlene balaya la remarque d'un geste faussement nonchalant, attaqua aussitôt :

— Je ne vous fais pas mes compliments, *gaspadin* Khourdiev. Vos hommes sont des amateurs.

Quelque temps en arrière et en d'autres circonstances, l'officier du KGB qu'avait été Khourdiev aurait fait payer très cher ce type de remontrance. Surtout venant d'un gamin comme celui-là. Khourdiev n'avait absolument aucune sympathie pour le jeune Scarlene, mais les temps changeaient, la puissance du KGB s'était amoindrie, Don Solo Scarlene avait disparu et il fallait s'adapter. D'autant qu'après une longue carrière en poste en Italie, Dimitri Khourdiev avait pris certaines habitudes, tels que le confort, la bonne chère et le fric.

Surtout le fric.

C'était ce qui l'avait incité à se recycler après la chute de l'empire soviétique. Il connaissait bien le métier de *mafioso*, il l'avait aussi pratiqué du temps du communisme. Notamment, avec l'appui et la complicité du fils Brejnev. C'est à cette époque qu'il avait connu Don

Solo Scarlene et qu'ensemble, ils avaient jeté les bases d'un énorme marché. Un projet que l'Héritier avait décidé de poursuivre, d'où leurs entrevues ultérieures et celle de ce soir.

Un héritier qui était bien comme le père. Aussi froid, aussi méprisant également. Glacé de colère rentrée, l'ex-officier du KGB avala sa Zubrowa cul-sec, avant de déplorer d'un ton sec :

— Je sais pourquoi vous dites ça, Vito-Donato. Nos hommes de Miami sont sur les traces de ce Toto. Sa localisation n'est plus qu'une question de jours, voire seulement d'heures. Et puis, qui sait, ajouta-t-il avec un sourire qui découvrit une large dentition jaunâtre, il est peut-être mort. Nos hommes sont sûrs de l'avoir touché.

— Et s'il a survécu et qu'il a déjà parlé ?

Le Russe haussa ses massives épaules, laissant tomber :

— Il ne sait rien. Ni nos noms, ni nos implications. Il n'a même jamais vraiment vu son « traitant ». Tous les contacts se sont passés comme pour nous, ajouta-t-il avec un demi-sourire narquois. Dans une voiture et la nuit. De toute façon, c'est un abruti.

— Avec la fille, cette Barbarella, cela fait beaucoup de ratages, *gaspadin* Khourdiev. Décidément, les torpédos du KGB vivent sur une légende imméritée.

Le teint brique du Russe pâlit légèrement et sa grande bouche aux plis puissants se réduisit à un simple trait. Dans ses yeux bleus, une lueur rageuse fulgura une seconde, avant qu'il n'assène encore plus sèchement :

— Vous pouvez toujours résilier notre contrat.

C'était net. Et sûrement sincère. Depuis la chute du communisme, les mafias russes n'avaient aucun mal à s'implanter en Occident. D'ailleurs, tous les chefs de la galaxie criminelle de l'Ouest leur faisaient la cour. Y compris la *Cosa Nostra*. La *Cupola* avait en effet déjà organisé plusieurs colloques avec ses homologues russes.

— Il est un peu tard, ironisa froidement Vito-Donato Scarlene. Nous avons déjà quelques cadavres entre nous.

Nouveau haussement d'épaules du Russe qui éluda, magnanime :

— Simple détail.

Il passait ça aux pertes et profits. L'Héritier sourit. Mais bien décidé à marquer un point décisif, le Russe enchaîna :

— D'ailleurs, votre père n'étant plus de ce monde, rien n'indique que vous soyez l'associé idéal.

— Sans doute à cause de mon jeune âge ? ironisa Vito-Donato Scarlene.

Le Russe ouvrit ses larges mains en signe d'évidence :

— Mettez-vous à notre place.

— Je m'y suis mis, *gaspadin* Khourdiev. Et j'ai de quoi vous rassurer. « Zoppo ».

— Patron ?

— Dis-lui de venir.

Le boiteux quitta la Mercedes, revint un instant plus tard, accompagné d'un homme qui se pencha à la portière, posant son regard noir anormalement brillant sur l'ex-kagébiste. Celui-ci tiqua légèrement, puis, hochant lentement la tête, il déclara :

— Ah, bon !

— Je vois que vous connaissez Don Fabio, *gaspadin* Khourdiev. Ce prestigieux aval suffit-il à apaiser vos doutes ?

En fait, Vito-Donato Scarlene savait depuis longtemps que les deux hommes se connaissaient. Don Fabio « Medico » Nardoni avait en effet participé au dernier colloque inter-mafias organisé sous l'égide du vieux Don Ernesto Montagora. Mais à cette époque, son interlocuteur s'appelait Boris Vassov. Le boss des boss de la mafia ouzbek, alors spécialisée dans les livraisons bidon de coton à l'État soviétique. Khourdiev, lui, n'était que son premier lieutenant. Un second qui avait les dents bigrement longues et qui n'avait pas hésité à plonger dans la combine des Scarlene, dès qu'on lui avait tendu la perche.

— Merci, Don Fabio, envoya l'Héritier avec un petit geste insouciant. Je vous contacterai.

— Je vous reconduis à la voiture, Don Fabio, fit respectueusement « Zoppo ».

Frémissant de rage, le nouveau numéro Un de la *Cupola* ne put que se soumettre. Quelques jours plus tôt, balayant ce qui aurait pu lui être resté d'illusions, il avait reçu la copie vidéo de la séquence, tournée à son insu, au cours de son précédent entretien avec l'Héritier. Une saloperie de caméscope planqué dans la voiture avait tout enregistré. Un caméscope qui, c'était sûr, était en ce moment en train d'enregistrer les propos du Russe. Ce petit salaud de Scarlene avait décidément de l'imagination. Beaucoup d'imagination. Nardoni subodorait une méga entourloupe. À tous les coups, Khourdiev était en train de doubler Vassov en montant dans son dos une affaire avec ce morveux. Sans doute une super grosse combine, liée à ce projet de prise de contrôle de Miami.

Une combine qui, avec un peu de chance, serait trop grosse pour ce petit pourri et finirait par l'écraser.

— Convaincu ? questionna Vito-Donato Scarlene sitôt le *capo* parti.

— Hum, fit prudemment le Russe.

Il avala son reste de Zubrowa, maugréa :

— Je suppose qu'aucun autre membre de votre *Cupola* n'est au courant du... parrainage de Don Fabio.

— Pas plus que le camarade Vassov n'est au courant de notre deal, *gaspadin* Khourdiev, admit Vito-Donato Scarlene.

Cette fois, l'ironie de sa remarque frisait l'insolence.

— Bien entendu, renchérit l'Héritier, toute indiscretion de votre part sur ce sujet serait immédiatement démentie et, du même coup, briserait notre entente.

C'était la condition *sine qua non* de leur accord. Une affaire entre eux deux, dans le secret le plus absolu, y compris du côté des autorités réciproques. Vito-Donato Scarlene tenait la *Cupola* en dehors du coup et il était entendu que Khourdiev en fasse autant avec son boss. Conditions édictées de son vivant par Don Solo Scarlene, qui avait préféré éviter le risque d'une alliance déséquilibrée avec le trop puissant super-parrain russe. Passant outre la remarque et acceptant une nouvelle tournée de Zubrowa, Khourdiev demanda :

— Quand démarre-t-on le plan « Saint-Valentin » ?

La question indiquait clairement combien l'aval de Nardoni le rassurait. Ce qui était nécessaire car, en l'occurrence, à défaut de l'armée qui lui aurait été nécessaire pour réduire la capitale de la Floride, Vito-Donato Scarlene ne pouvait compter que sur celle des Russes. Mais quelle armée !

Des guérilleros cubains... encadrés par d'anciens torpedos du KGB. Des spécialistes des fameuses « affaires humides », les opérations « homo » des services secrets soviétiques. Les meilleurs tueurs du monde.

Une troupe qui, une fois Miami nettoyée des latinos, deviendrait le fer de lance de la famille Scarlene. Celle de Don Vito-Donato Scarlene. Une famille plus puissante encore que celle de feu Don Solo, puisqu'elle serait solidement implantée aux States, le pays du fric et de la réussite. Simplement, il faudrait veiller à un détail essentiel. Un détail que réglerait « Zoppo » une fois le nettoyage accompli : l'élimination de Khourdiev.

Séparés de leur tête pensante et à la merci de l'Héritier, les hommes de main du Russe seraient alors pieds et poings liés. Plus tard, quand la propre armée américaine de Vito-Donato serait constituée, on les éliminerait à leur tour un par un sous des prétextes variés, et la boucle serait enfin bouclée.

— Dites, insista Khourdiev, on le déclenche quand, votre plan « Saint-Valentin » ?

Plongeant son regard sans vie dans celui du Russe, le fils Scarlene questionna :

— Avez-vous la marchandise ?

L'ancien kagébiste hocha la tête, énonça d'un ton neutre :

— Deux mille cinq cents Kalachnikov AK.47, versions crosse et sans crosse, ainsi que leurs munitions, et deux missiles sol-air SA-3 Goa. Comme convenu, les deux SA-2 Guideline seront livrés après la deuxième cargaison de cocaïne.

Vito-Donato Scarlene acquiesça. Déjà, il songeait à la troisième

livraison de coke. Une dope issue de marchés hyper-secrets, que son père avait passés avec les barons des cartels colombiens et péruviens, quelque temps avant de mourir. Une marchandise qui lui permettrait, à terme, de supplanter ce chien d'Ange Castellano, l'« Archange » de *Cosa Nostra* installé à la *Commissions* new-yorkaise. Un jour, Don Vito-Donato Scarlene régnerait sur toutes les familles américaines. Il serait le Don le plus important et le plus respecté de toute l'histoire de la mafia. Bientôt, dès qu'il serait en âge de l'être.

En attendant, et bien malgré lui, Don Fabio « Medico » Nardoni assurerait la régence. Après, il suffirait à l'Héritier de l'éliminer. Comme il le ferait de tous les inutiles. Ébauchant un vague sourire glacé et s'arrachant provisoirement à ses fantasmes, Vito-Donato Scarlene déclara de sa voix cassée :

— Alors, vous pouvez lancer « Saint-Valentin ».

Satisfait, Dimitri Khourdiev vida son verre, hocha brièvement la tête comme il en avait l'habitude et, tandis que « Zoppo » lui ouvrait la portière, le jeune Vito-Donato lança, doucereux :

— N'oubliez pas le fameux Toto.

— Je ne l'oublie pas, assura le Russe. Je vais même m'occuper de lui personnellement. Je serai à Miami demain soir.

Avec un petit sourire carnassier, il assura, sinistre :

— Il est déjà mort.

Il était sincère, le ruscof. Le cas Toto empoisonnait vraiment sa vie. Il était *son* affaire. Un détail qu'il fallait régler au plus vite. Non par crainte de ce jeune con de Scarlene qui se prenait pour Capone, ni même du *capo* de la *Cupola* qui semblait le couvrir, on se demandait bien pourquoi, mais parce que ce ratage avait vivement indisposé un autre personnage bien plus dangereux à ses yeux. Un homme qui attendait impatiemment, à la fois le résultat de ses tractations, et aussi la réparation de « l'erreur » Toto. Un homme qui ne pardonnait pas les échecs et qui les payait comptant... à coups de flingue.

Son patron, Boris Vassov.

Le vrai maître de toute l'affaire. Celui qui l'avait conçue et qui la mènerait jusqu'au bout. Sans sortir de l'ombre, et quoi qu'il en coûte.

Vassov, qui baiserait ce petit Sicilien minable.

CHAPITRE VIII

— T'as bossé, ce soir ?

Maria en avait assez de rester le cul dans sa bagnole. Elle en était sortie un moment, histoire de se dégourdir les jambes et venait de passer à la hauteur de la Pontiac de Samanta. Sa large face de Péruvienne aux origines indiennes levée vers la Mexicaine, Samanta n'avait même pas l'air d'attendre de réponse.

— Pas des masses, répondit pourtant la pute à l'autre pute.

— Tu devrais rentrer dans ta tire. Tu sais que Beau-Luis déteste qu'on arpente.

— Je sais.

Maria savait effectivement. Si les flics la ramassaient à pied, c'était les grosses emmerdes et Beau-Luis serait en rage.

— S'il te voit, il va t'en passer une, fit encore Samanta en allumant une cigarette.

C'était sûr, que Maria allait recevoir une toise. Quand elle travaillait mal, ou quand elle désobéissait, Beau-Luis ne la ratait jamais. Elle était le souffre-douleur du mac jamaïcain et toutes les putes le savaient. Mais c'était comme ça et, fataliste, la petite Mexicaine en avait pris son parti. Un jour, Beau-Luis changerait de bouc-émissaire et passerait ses nerfs sur une autre.

En attendant, elle aurait bien voulu se faire un client. Histoire de ne pas rentrer bredouille et de minimiser les dégâts. La dernière fois que Beau-Luis l'avait tabassée, elle avait failli y perdre un œil. Un caractériel, le Jamaïcain. Peu lui importait qu'elle soit marquée. Au contraire, il soutenait que certains clients aimaient ça. Et le pire, c'est que c'était vrai.

Il y avait des malades partout.

Surtout autour de cet immense stade de *Miami Orange Bowl*, où Beau-Luis et deux ou trois autres macs jamaïcains avaient établi leur secteur. Une demi-douzaine de filles travaillaient là pour Beau-Luis, et la bière aidant, les soirs de grands matchs, la recette était souvent bonne. Mais ce soir, il n'y avait pas eu de match et comme la plupart de ses consœurs, la jeune Maria déprimait.

Elle s'éloigna, balançant les hanches dans un mouvement purement automatique. Certains soirs, on avait envie de se flinguer.

— Combien ?

— Hein ?

Perdue dans ses pensées, la jeune pute n'avait rien entendu venir. Subitement, dans la lueur roussâtre de la nuit ambiante, Maria distingua la face osseuse où luisaient deux petits yeux mauvais.

Beau-Luis.

Le mac l'observait, cigare aux lèvres et arborant un petit sourire que la jeune pute connaissait trop bien. Beau-Luis l'avait mauvaise.

— Viens un peu par là, Maria.

Et il avait sa voix douce qui sentait le suif.

— Écoute, Beau-Luis, je...

— Viens par là.

Cette fois, la voix était plus dure. Toujours douce, mais bien trop suave. Maria savait ce que ça signifiait. Un instant, elle eut envie de discuter, de se rebeller, puis d'un coup, tous les ressorts se brisèrent en elle.

— Ça va ! soupira-t-elle, résignée. On y va !

Mais à peine eurent-ils franchi l'angle du premier pilier nord du stade, qu'elle eut l'impression de recevoir une locomotive en plein ventre. D'un mouvement fulgurant, Beau-Luis avait lancé son genou droit vers le haut, percutant l'abdomen de la pute avec une violence inouïe. Souffle coupé net et une terrible douleur lui vrillant les entrailles, Maria émit une plainte sourde en se pliant sur elle-même. Simultanément, une gifle formidable lui arriva sur l'oreille gauche, l'envoyant dinguer contre le pilier. Elle allait s'écrouler, quand une poigne de fer l'arracha littéralement du sol. Plaquée dos au béton, la tête bourdonnante et le ventre en ébullition, la jeune Mexicaine hoquetait des mots sans suite, essayant vainement d'échapper aux doigts de son mac.

— Tu te la coulais douce, hein, salope !

Cette fois, la voix de Beau-Luis n'était plus douce du tout. Frémissant de rage, il la secouait comme un prunier, lui râpant les reins et lui cognant l'arrière du crâne au béton de la pile.

— Tu croyais me baiser, hein, sale pute !

Beau-Luis n'avait décidément pas la reconnaissance du ventre. Et il était très injuste. Bon an mal an, Maria lui rapportait quand même de quoi largement nourrir à la fois son book et son tailleur. Car Beau-Luis était un flambeur invétéré. Et très élégant. Ses costumes en alpaga coûtaient de véritables fortunes. Toujours clairs, toujours admirablement coupés.

— Je te préviens, connasse ! gronda-t-il tout contre Maria en lui pinçant méchamment un sein. Je te préviens...

Il s'était tu si brusquement que Maria crut que la rage l'étouffait trop pour continuer. Puis il y eut ce soubresaut du mac contre elle, ces choses bizarrement chaudes qui l'avaient éclaboussée et, surtout, l'étrange et bref soupir du mac. Incrédule, Maria leva des yeux pleins de larmes sur Beau-Luis, ne vit d'abord pas grand-chose, puis sa vue s'éclaircit un peu et elle distingua comme une étrange fontaine sous l'oreille du Jamaïcain. Une fontaine si sombre qu'on aurait dit qu'il en coulait...

Du sang !

— Hé ! s'exclama la Mexicaine en se rejetant de côté. Qu'est-ce que...

Elle n'acheva pas. Comme une masse, Beau-Luis venait de s'écrouler contre ses jambes, achevant de s'affaler sur le côté en poussant un râle sourd. Il eut encore un spasme, se détendit soudain, un bras posé sur ses escarpins, l'autre à la verticale au-dessus de sa propre tête. Hallucinée, Maria voyait maintenant presque distinctement le cou en partie arraché du proxénète. Du sang s'en échappait encore, tandis que sur sa poitrine, la veste du beau costume devenait une vraie serpillière. Alors, la bouche trop maquillée de Maria s'ouvrit et le hurlement monta dans sa gorge, douloureux, glacé. Un cri qui ne passa jamais ses lèvres.

Elle eut l'impression de recevoir un coup de poing en plein front, entendit un craquement, puis des sons bizarres dans sa tête, et comme une infernale chaleur qui envahissait tout son corps. Puis elle eut soudain très froid, fut éblouie par un formidable flash et d'un coup, elle se sentit plonger dans un gouffre. Sa dernière étincelle de pensée fut pour Samanta. Samanta qui l'avait prévenue : elle passait un très sale quart d'heure.

Mais Samanta ne songeait plus à Maria. Du coin de l'œil, elle avait vu la bagnole s'arrêter quelques mètres devant la sienne. Une Ford bleu électrique, avec plusieurs hommes à l'intérieur. Un type en était sorti et venait vers elle sans se presser, d'un pas lent et chaloupé. Un petit râblé, avec des cheveux en frange sur les yeux et une veste à carreaux. Un latino. Samanta aurait préféré un bon gros irlando-texan. Ces cons-là rajoutaient souvent un petit pourboire quand elle savait leur demander. Avec ses frères de sang, pas question de rallonge. Ces mecs avaient les poches cousues. Mais ses copains restés dans la Ford étaient peut-être des clients potentiels. Ça arrivait souvent, ce genre de truc.

— Salut, beauté.

Le râblé venait de se pencher à la portière et lui souriait d'un air niais, découvrant une demi-rangée de dents en or. Entre la frange et l'épaisse barre de ses sourcils noirs, de tout petits yeux noirs luisaient joyeusement.

— Salut, mon chou, répondit Samanta en songeant qu'elle allait enfin faire un peu de chiffre. On fait un tour ?

— Sûr, beauté. Sûr.

Déjà, le type avait plongé la main sous sa veste pour sortir son portefeuille. Samanta allait se pencher pour ouvrir la portière du côté passager, quand la main du râblé réapparut, prolongée d'un drôle de truc noir. Une chose noire et glacée qui vint percuter le front de Samanta.

— Eh ! s'exclama-t-elle. Tes dingue ou...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Pas le temps non plus d'avoir vraiment peur. Il y eut un étrange son étouffé, suivi d'un formidable choc sous son crâne. Sa tête fut violemment rejetée en arrière et tandis qu'un froid polaire l'investissait tout entière, elle eut l'impression de recevoir une douche bizarrement tiède. Mais il s'agissait de son sang et de sa cervelle éclatée et elle mourut avant même de comprendre ce qui lui était arrivé. Tranquillement, le râblé rengaina le Smith & Wesson 5906 à réducteur de son et, de son pas chaloupé, il regagna la Ford bleue électrique.

— Roule, lança-t-il au chauffeur en se laissant tomber sur le siège.

Puis déployant l'antenne d'un talkie-walkie, il en enfonça la touche *talk* avant de lâcher d'un ton indifférent :

— Fox *three* à Fox *one*, trois objectifs atteints.

— Bien compris, Fox *three*, répondit une voix métallique dans l'appareil. Finis le boulot et passe au suivant.

— Bien reçu, Fox *one*. *Over*.

Le râblé coupa le contact, pour lancer à l'adresse des deux passagers de l'arrière :

— Prêts, vous autres ?

Deux grognements lui répondirent, mais le râblé savait à quoi s'en tenir. Grâce à ses jumelles à infra-rouges, il avait suivi les tirs des deux hommes sur le mac et la pute. Auparavant, ils avaient séché quatre autres putes. Trois sagement assises dans leurs tires, une autre en train de se rajuster après un client. En tout, six coups au but imparables, malgré la faible visibilité et l'exiguïté de l'habitable. « Normal, se dit Pedro Batista, Ruiz et Reuter sont les meilleurs *snipers* de mon équipe. » Comme lui, ils avaient appartenu aux M.T.T. Les fameuses Milices de Troupes Territoriales, largement développées à Cuba, en 1983 et 84 et dont certaines unités avaient été spécialement créées pour les actions de commando. Des unités instruites et encadrées par des spécialistes du KGB et du GRU, et dont Pedro Batista et ses hommes avaient été détachés pour être infiltrés aux USA comme agents « dormants ». Des talents qui, dès l'éclatement de l'empire soviétique, furent très vite récupérés par la mafia russe. Contacté par son ancien chef de missions, Pablo Costa, Pedro avait aussitôt accepté

d'engager ses forces dans ce nouveau job. Y compris Reuter. L'ancien mercenaire allemand n'avait plus que lui au monde. Un être primaire, mais d'une fidélité à toute épreuve. Il savait qu'il travaillait pour les Russes, mais il n'avait aucun état d'âme. D'ailleurs, il n'avait pas d'âme. Avec des hommes comme ses deux lieutenants et encadré par Costa, Pedro Batista allait réussir là où le KGB, le GRU et le communisme avaient jusqu'alors échoué : il allait baiser les Yankees.

Tout en continuant à tuer, puisque c'était son destin. Depuis son entrée dans les M.T.T. de Castro, il n'avait pratiquement fait que ça, au point de devenir le meilleur. Le plus froid, le plus expéditif, le plus rapide aussi. Il s'était même parfois piqué au jeu du « duel » avec ses victimes désignées, faisant semblant de leur accorder une chance, pour mieux se prouver ses talents de tireur. Son seul petit vice ? Il adorait ça. Comme dans les westerns, quand à la fin, le héros du Mal et celui du Bien se retrouvaient face à face dans la rue principale. Un moment très exaltant.

Toujours volontaire pour les coups risqués, il avait fait passer de vie à trépas des dizaines d'opposants au régime marxiste. Pourtant, Batista se moquait de la politique en général et du marxisme en particulier. Il n'avait absolument aucune autre idée politique que celles du meurtre et du Me.

Cette nuit, il allait être gâté.

— On y va, lança-t-il au chauffeur.

Derrière, et tandis que la Ford redémarrait, il y eut deux cliquetis huilés. Ruiz et Reuter connaissaient leur boulot. Déjà, la Ford virait vers l'aile ouest du stade et Pedro repéra les cibles. Au moins dix putes. Il avait également localisé les macs. Ils s'étaient groupés à trois dans la Plymouth crème de l'un d'eux. Des sérieux. Toujours à pied d'œuvre, à surveiller leur cheptel. Dommage pour eux.

— À vous, lança Pedro Batista.

La voiture avait ralenti et, posément, comme au stand, les deux *snipers* de l'arrière ouvrirent le feu. À cette distance, et malgré les réducteurs de son des deux Heckler and Koch, les cibles n'avaient aucune chance. La perte de précision due aux gros bulbes noirs était encore acceptable. Dans ses jumelles, Pedro vit les têtes des putes éclater à l'intérieur des voitures et une petite crampe délicieuse lui mordit le bas-ventre. Vraiment, il adorait voir des gonzesses se faire buter. Surtout les putes. Il en jouissait littéralement. Mais ce n'était pas suffisant. Il fallait qu'il tue encore lui aussi. Non seulement pour son plaisir, mais également pour conserver l'ascendant sur ses hommes.

— Stop, ordonna-t-il.

La Ford s'arrêta devant une baraque Coca-Cola fermée, et Batista se pencha pour attraper le petit micro-Uzi planqué sous son siège. Un

P.M. à peine plus volumineux qu'un gros automatique, au court canon prolongé d'un réducteur de son. Il coinça l'arme sous sa veste à carreaux et descendit en indiquant au chauffeur :

— Tu me reprends au passage.

Puis, de son pas chaloupé, il se dirigea tranquillement vers la Plymouth crème garée un peu plus loin. Arrivé à sa hauteur, il se pencha à la glace ouverte du passager avant, un sourire joyeux découvrant sa demi-rangée de dents en or.

— Salut, les gars.

Il avait parlé en espagnol et les trois macs brusquement tirés de leur conversation levèrent des regards surpris.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança le grand maigre aux petits yeux mauvais qui était au volant.

Sans perdre son sourire, Pedro Batista avait discrètement extrait le petit P.M. de sous sa veste. Et ce fut d'un ton aimable qu'il répondit :

— Vous buter, connards.

Dans la demi-seconde suivante, le gros bulbe noir du réducteur de son crachait un chapelet de sinistres « flops ». Un tir en balayage qui ne laissa aucune chance aux trois proxos. Hachés sur place par les 9 mm brûlantes, ils tressautèrent brièvement, avant de se tasser sur eux-mêmes dans des jaillissements de sang, de lambeaux de chair et d'os mélangés. Au passage, une des vitres de portière et la lunette arrière de la Plymouth avaient volé en éclats. Mais Pedro Batista s'en moquait. Ré-enfournant le micro-Uzi sous sa veste à carreaux et lançant un regard parfaitement serein autour de lui, il regagna la Ford qui venait docilement à sa rencontre.

— On décroche, lança-t-il au chauffeur en remisant le micro-Uzi sous son siège. Direction *Le Danube*.

Tout s'enchaînait très bien. Pablo Costa allait être content.

Surtout si l'équipe du grand Raul fonctionnait aussi bien.

CHAPITRE IX

— Tu cherches quoi ?

— Un eunuque.

Dans l'émeraude des yeux de Betty, un voile d'incrédulité s'était installé. Du coup, se détournant de sa réussite étalée sur une des consoles du char de guerre, elle s'étonna :

— Un quoi ?

— Un eunuque, répéta Bolan en achevant la réparation de fortune d'un branchement du *listing-computer* du module opérationnel.

Il était inquiet. Des circuits électroniques du module semblaient avoir souffert du blitz au fief de Ricon. Ses divers *check-list* avaient parfois donné des amorces de procédures d'attaque pour le moins fantaisistes. De quoi rater un tir de missile et de se l'envoyer dans le portrait. Perspective pas vraiment rassurante. Le pire étant qu'il ne comprenait pas d'où venait le problème. Seul, le génial Herman Schwarz pourrait le tirer d'affaire si cela persistait. À des lieux de ces préoccupations, Betty interrogeait de nouveau :

— Tu veux dire, un mec qui n'a plus de joyeuses ?

— Affirmatif.

Betty esquissa une petite grimace, pour faire observer, acide :

— Le soir de la Saint-Valentin, t'es bizarre, non ?

C'était vrai, on était à la Saint-Valentin.

— J'ai besoin de son témoignage.

— Tu verses dans l'enquête de routine ? ironisa l'adolescente.

Visiblement, elle préférait nettement l'action. L'Exécuteur aussi. Mais Brognola et Vitali avaient raison, s'il pouvait retrouver Toto avant les autres, il apprendrait peut-être de quoi entamer son blitz avec plus d'efficacité.

— Et tu penses le chercher où ?

— Du côté de Tampa.

— Pourquoi justement là-bas ?

— Ça ne te regarde pas.

Depuis son blitz contre la famille Scarlene, qui avait vu la perte de son deuxième char de guerre, Bolan avait beaucoup de mal à faire

admettre à Betty qu'elle devait se tenir à l'écart de ses affaires. Il voulait qu'elle reprenne ses études, mais pour ça il aurait fallu qu'elle les ait vraiment commencées... Il l'avait envoyée en Suisse, espérant que l'influence de Viviane Beck lui serait bénéfique et que, sur le tas, elle se prendrait d'affection pour les enfants de la Fondation Miséricorde. Ensuite, peut-être, elle viendrait d'elle-même à souhaiter apprendre un boulot du genre infirmière ou puéricultrice. Betty avait joué le jeu, et Bolan ne désespérait pas de la sortir de ses mauvaises habitudes. Alors, lorsqu'elle lui avait fait transmettre par Viviane qu'elle avait le mal du pays... Elle était là depuis deux heures qu'il comprenait déjà son erreur... mais c'était trop tard.

— Allez, Schwarzie ! Pourquoi justement là-bas ?

— Je te l'ai dit, c'est mon affaire. Et puis, arrête de m'appeler Schwarzie ou je te renvoie à Genève !

— T'as tort.

— Je n'aime pas ce surnom.

— Je parle pas de ça, Mack. Je parle de ton affaire. C'est dommage que je puisse pas m'en mêler.

L'Exécuteur tiqua, méfiant.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que le temple hindou, je le connais.

Bolan la regarda de travers.

— Quel temple ?

Il ne lui avait jamais parlé de ça. L'air hypocrite en diable, l'adolescente faisait mine de s'intéresser à sa réussite. D'un ton détaché, elle expliqua :

— Ben, d'abord, tu dis que tu cherches un eunuque, ensuite, tu parles de Tampa. Alors moi, j'additionne les deux trucs et je me dis : Tiens, il pense que son eunuque est planqué au temple hindou de Tampa.

Son tournevis en main, l'Exécuteur la regarda, admiratif.

— Tu le connais, ce temple ?

— Bien sûr. Tous les allumés de la région le connaissent. On dit qu'il s'y passe des trucs déments et qu'on y pompe comme des malades.

Sous entendu, qu'on y fumait le hasch. Ou l'opium.

— C'est tout ce que tu sais ?

— Non.

Sur ce, Betty reprit sa réussite, semblant soudain se désintéresser de la question. Bolan connaissait cette méthode. La petite peste profitait de la situation. Il gronda.

— Tu parles, ou tu retournes en Suisse aujourd'hui.

— Si tu me vires, je parlerai jamais.

Il y avait des moments où Mack Bolan aurait préféré s'attaquer à un bataillon de *soldati* mafieux, plutôt qu'à cette gamine d'à peine dix-

sept ans. Allumant une cigarette, il retourna au remontage de son ordinateur.

— Si je te dis que moi, je connais un type qui le fréquente, ton temple hindou...

Bolan lui lança un regard aigu.

— C'est sérieux ?

— Évidemment, que c'est sérieux ! renvoya Betty.

À cet instant, la tonalité d'appel de la ligne satellitaire du char de guerre retentit dans le module opérationnel. L'Exécuteur passa la ligne sur le scramble, coiffa le casque d'écoute et décrocha.

— *Striker !*

La voix de Frank Vitali.

— Affirmatif.

— J'ai un truc qui peut t'intéresser, vieux.

L'Exécuteur ressentit un agréable picotement dans la nuque. Il questionna :

— Genre ?

— Genre deux bonnes nouvelles.

— La première ?

— Tout un lot de putes et de macs de la famille jamaïcaine Ortega vient de se faire occire. Ça s'est passé vers *l'Orange Bowl Stadium*. Une vraie boucherie. Visiblement destinée à frapper les esprits.

Méthode classique d'intimidation dans les guerres de gangs.

— On a des soupçons ?

— Trop tôt. D'ailleurs, les flics ont l'air de s'en foutre. Ça sent la bataille de territoire à plein pif. Suite apparemment logique de l'assassinat de Gino Caluntera.

— Vu, acquiesça Bolan. Ça fera un peu le ménage. Et la deuxième bonne nouvelle ?

— Puisque tu aimes le ménage bien fait, voilà une occasion de t'en donner à cœur joie.

— J'écoute.

— Je viens d'apprendre qu'un petit caïd de la famille Pinero, un certain Tim Rolla, donne en ce moment une fête un peu spéciale en l'honneur de la Saint-Valentin. Il a réuni tous ses potes et la plupart de ses hommes. Champagne, cotillons et gonzzesses.

Tout en écoutant, Bolan avait pianoté sur le clavier de son ordinateur de bord et du texte s'était mis à défiler sur l'écran, déroulant ses informations. Ramon Pinero était le big-boss local de la mafia portoricaine et Tim Rolla était un de ses lieutenants. Patron d'une boîte d'import-export, qui servait surtout au trafic de la coke en provenance d'Amérique du Sud.

— Ça se passe où ?

— Dans un hangar de ses entrepôts de North Miami. La *US Caribbean*

Export, ça s'appelle. Tu peux pas les louper, c'est juste au croisement de la US 1 et de...

— Te fatigue pas, coupa Bolan. J'ai ça dans mes archives.

La plupart des sociétés touchant de près ou de loin à la mafia étaient « fichées » dans ses *listings-computer*. Une manne d'infos patiemment collectées tout au long de son inlassable guerre, et sans cesse mise à jour, notamment grâce aux renseignements fournis par Hal Brognola.

— La sauterie ne fait que commencer, précisa Vitali. T'as tout ton temps, ces pince-fesses, ça dure en général toute la nuit.

— Bien compris, opina l'Exécuteur. *Thanks*.

Il raccrocha, songeur. La seule chose qui l'ennuyait dans cette info, c'était la présence des filles. Il détestait risquer la moindre vie d'innocents au cours de ses blitz.

Connectant de nouveau sa ligne satellitaire, il tapa le code d'enregistrement du numéro de Herman Schwarz « Gadgets » et l'eut presque aussitôt.

— Salut, *Striker* !

— Salut, génie ! J'ai un problème avec ta dernière création.

En quelques mots, il résuma ses ennuis avec l'ordinateur de bord et Herman Schwarz l'arrêta au milieu d'une phrase :

— Touche plus à rien, *Striker*. T'aurais des problèmes. Faut que je voie ça de près. Tu me dis où je peux te retrouver et...

— C'est grave ?

— Ça risque seulement de l'être si tu blitzes dans ces conditions.

— Je peux quand même utiliser l'arsenal en mode Manoel, non ?

— Oui. Mais c'est l'électronique qui gère l'intendance de l'arsenal. Si elle est détraquée, ça risque de foirer grave.

C'était gai ! À peine l'Exécuteur avait-il un nouveau char de guerre qu'il était déjà HS. Mais après le blitz de chez Ricon, il se voyait mal aller remonter les bretelles de ses fournisseurs.

— O.K, soupira-t-il, résigné. On se retrouve demain à 17 heures au parking de Texaco, à l'entrée de North Biscayne Boulevard.

— Ça baigne, assura Gadgets avant de raccrocher.

Finalement, le char de guerre ne serait pas indispensable cette nuit. D'autre part, les derniers propos de Betty lui titillant les neurones, il relança :

— Tu parlais d'un type qui fréquenterait ce temple hindou.

La jeune Betty lui coula un regard vaguement ironique pour corriger, l'air de penser à autre chose :

— Je sais pas s'il le fréquente toujours, le temple. Ce que je sais, c'est que Raphi, c'est une sorte de chamane. Un allumé du cervelet, qui focalise sur l'écologie et plein de trucs bizarres, et qui se croit hindou depuis des générations.

— Il n'est pas hindou ?

Nouveau haussement d'épaules de Betty qui ricana :

— En réalité, Raphi s'appelle Johnny Flaherty, il est né au Texas et ses grands-parents étaient plus irlandais que John Wayne. Je l'ai connu dans le temps, quand je croyais encore aux miracles et que je voulais devenir danseuse de revue. J'étais de passage à Miami avec un pote. Lui, il galérait dans le coin. Un mec sympa. Juste un peu trop porté sur le shilom. Depuis, il s'est lancé dans un truc dément, à base de coccinelles, de guêpes et de vers de toutes sortes.

Bolan grimaça.

— De vers !

Betty eut un geste insouciant.

— Ouais, des vers, quoi. De terre, et puis d'autres, genre asticots. Pour la pêche ou je sais plus encore très bien. La dernière fois que j'ai vu Raphi, il était bourré et tirait le diable par la queue.

Besoin de fric pour son labo. Il n'a pas arrêté de me bassiner avec ses lombrics. Genre élevage intensif, destiné à la commercialisation. Engrais naturel, aération des sols, etc. T'as jamais entendu parler de ça ?

— Si, soupira Bolan.

Puis oubliant les lombrics, il questionna :

— Tu peux essayer de le retrouver, ce Raphi ?

— Bien sûr, que je peux essayer, sourit Betty.

Bolan avait vraiment très envie de mettre la main sur ce Toto. En attendant, il avait à faire. Quittant son siège pour gagner l'arrière du van où se trouvait le caisson contenant son arsenal individuel, il commençait à enfiler la sinistre combinaison noire, quand la voix de Betty lui parvint :

— Tu sors ?

Vérifiant les chargeurs du nouveau MP 5 version compacte qui entrainait à présent dans son équipement de mort, il lâcha d'un ton léger :

— Juste un petit tour.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de dire quoi que ce soit, il enchaîna :

— Tout seul.

Pour ce qui l'attendait, c'était vraiment préférable.

CHAPITRE X

Toto Sanjay avait soif.

Le sommeil bizarre s'était estompé, la mer s'était retirée et le vent brûlant était tombé. Immense et vide, la plage dégagée s'étirait aussi loin que portait le regard et cette lumière laiteuse qui l'éclairait jusqu'à l'horizon faisait presque peur.

Pourtant, Sanjay n'était pas un trouillard.

Et il savait en général résister à la souffrance. Mais là, sur cette plage trop vide et trop claire, il avait du mal à supporter sa soif et à endiguer le flot de sa douleur. Il avait mal partout, notamment à la poitrine, mais surtout dans cette putain de guibolle qui refusait de le porter. Une douleur lourde et lancinante, qui lui remontait jusque dans la gorge et qui l'étouffait. Alors, il pensait à la mort et il avait peur.

Pas peur de mourir, seulement peur de ne pas arriver au temple.

Du fond de cette torpeur qui l'avait gagné depuis maintenant des siècles, il s'était fixé ce but. Arriver au temple. Pour mourir au milieu des siens. Il ne voulait pas être ramassé par n'importe qui. Surtout pas par les flics. Il ne voulait pas qu'on voie son corps mutilé, pas qu'on sache qu'il était un eunuque.

Sauf au temple, chez ses frères de race. Et là, sur cette immense plage de Goa, il rassemblait ses forces pour accomplir la dernière partie du parcours qui le mènerait là-bas. Seulement, il fallait se décider à ouvrir les yeux. Tout ce qu'il voyait en ce moment se passait dans sa tête. Une espèce de don de double vue dont il ne s'étonnait même pas. Un autre que lui « marchait » à ses côtés. C'était suffisant pour la contemplation et la réflexion, mais pas pour se transporter au temple.

Ouvrir les yeux.

Un exploit que Sanjay réussit à la troisième tentative. Et il le regretta aussitôt. Car devant lui, il n'y avait ni plage, ni horizon illuminé de lumière laiteuse. Il n'y avait qu'un cauchemar. Le chaos métallique. Le cimetière de voitures.

Sans doute un des plus grands de Miami. Un immense dépôt

d'épaves où, après une épouvantable errance à travers la ville, il était venu échouer à la suite du massacre du penthouse. Il était arrivé là en pleine nuit, les poumons en feu et la guibolle à la traîne, perdant son sang comme une fontaine. D'abord, il s'était cru fichu, mais à mesure que passait le temps, il avait pu noter que ses blessures n'étaient pas mortelles. À condition d'être soigné au plus vite, afin d'éviter l'infection. Une balle était restée dans sa cuisse et celle qui l'avait touché à la poitrine était ressortie en lui fracassant une côte. C'était à hurler, mais aucun organe vital ne semblait lésé. Seulement, outre cette obscurité qu'il haïssait depuis son enfance, cette soif lancinante, et aussi un peu la faim, il y avait cette putain d'infection. Une infection que Toto Sanjay sentait monter en lui comme une vague sournoise, qui lui triturait la viande comme un fer brûlant. Sanjay avait beau être une brute primaire, il savait ce que cela signifiait. Dans quelques heures, il serait trop tard. La septicémie le tuerait aussi sûrement qu'une rafale en plein cœur.

Il fallait faire vite.

Aller trouver le vieux Caluntera eût été du suicide. Le boss l'avait toujours détesté et, compte tenu de la situation, ses sentiments n'avaient pas dû s'arranger. Ne restait que le temple hindou de Tampa où il savait qu'on l'accueillerait et qu'on le soignerait. Et même qu'on le cacherait. Il avait entendu dire qu'on y avait creusé des souterrains secrets. Il pourrait s'y cacher en cas de coup dur. Ses coreligionnaires le sauveraient. En ce moment, ils devaient préparer la fête de Gudi Parawa. Le premier jour de l'an réglé sur l'ère de Salivahan. Une belle fête, avec des chars pleins de fleurs, de bannières de soie et d'or, au cours de laquelle amabilités et langage châtié étaient de rigueur. Mais le temple de Tampa était loin. Très loin. Beaucoup trop, tant qu'il serait dans cet état. Il avait trop attendu. Sitôt la fusillade et à l'issue de cette fuite épique qui l'avait fait sauter de la terrasse du penthouse sur celle de l'étage en dessous, il aurait dû gagner Tampa. Mais avec les autres aux trousses, il n'avait pu regagner la voiture de Gino et il avait dû se résoudre à cette cavale infernale. Dès lors, il s'était laissé guider par l'urgence immédiate. Trouver un refuge pour la nuit. Pour s'organiser, pour inventorier les dégâts. Maintenant, après trois jours dans ce hangar crasseux, bourré de cafards et de vieux pneus, il était coincé. Trop faible. Trois jours qu'il n'avait pas bouffé et qu'il n'avait bu qu'un fond de bière, dans la bouteille du gardien pendant une ronde. Dans son état, il ne pourrait rallier Tampa sans risquer un malaise sur la route. Et s'il se faisait cueillir par les flics, c'était cuit pour lui.

Moralité, il lui fallait un médecin.

Et il n'en connaissait qu'un. John Barlow. Celui de la famille Caluntera. Ou plutôt, celui qui ne s'occupait que des affaires délicates

de la famille. Notamment les blessures par balles et les décès « suspects ». Un vieux vicelard qui gagnait son fric avec les putes et les macs de Little Havana. Mais pour aller là-bas, il fallait une bagnole. Or celles d'ici étaient plutôt abîmées. Restait celle du gardien. Un ivrogne retranché dans une cabane près de l'entrée du dépôt, avec pour seul compagnon un transistor qui marchait tout le temps.

Heureusement, Toto avait encore son flingue.

Un Beretta 92 F tout neuf. Avec ça, il pouvait tout obtenir. Bière, bouffe et soins. Alors, serrant les dents, il parvint à s'arracher au tas de vieux pneus du hangar et à se mettre debout. Les vêtements souillés de sang, la respiration sifflante, il chavira, se retint *in extremis*, résista à la nausée en maugréant des choses sans suite. Voulant ignorer cette phobie de la nuit qui le hantait sans cesse, la main glissée sous sa veste, paume sur la crosse du Beretta, il se coula dans la nuit du cimetière d'épaves en gémissant intérieurement.

Putain de nuit de Saint-Valentin !

Un leitmotiv qui hantait son esprit et qui fut sa dernière pensée, avant de se sentir happé par un nouveau vertige. Il jeta les bras en avant, eut le sentiment de devenir tout mou et de tomber indéfiniment. Il eut le temps de se dire qu'il avait eu tort d'attendre si longtemps, sombra enfin dans un gouffre noir et insondable.

— Tenez-la bien, cette salope ! Tenez-la, bordel !

La voix de Tim Rolla était éraillée comme un vieux disque. Trop de tabac et trop d'alcool. Surtout cette nuit. Des heures que ses invités et lui picolaient comme des trous et s'amusaient avec les filles. Et pas n'importe quelle filles. Cinq jeunes nanas recrutées par ses macs. De la chair fraîche pas encore envoyée au charbon. Rolla se les était gardées pour cette soirée mémorable.

Une putain de belle fête des amoureux ! Avec le vin de Californie, le Moët, le Johnnie Walker et le Cognac Hennessy XO qui coulaient à flots. Une véritable orgie. Et ces cinq gamines fraîchement débarquées du Mexique, qui s'effarouchaient encore pour des riens. Du moins, au début de la soirée. Depuis, chacune avait reçu sa méga-dose de coke et avec l'alcool en plus, elles étaient en plein délire. Il faut dire qu'elles n'avaient pas l'habitude. La plus jeune, celle que convoitait justement Rolla, n'avait pas dépassé seize printemps.

— C'est cette salope que je veux ! hurla le Portoricain en ouvrant maladroitement son pantalon. Tenez-la comme je vous ai dit, bande de cons !

Il avait dû hurler pour couvrir le son du gros jukebox Wurlitzer 1800 à dix mille dollars qui faisait office de sono. Sourds aux râles qu'ils n'entendaient même pas de la petite Mexicaine déjà passablement ivre, ses hommes de main l'avaient renversée sur un

empilement de caisses, lui enfournant le goulot d'une bouteille de whisky dans la bouche jusqu'à ce qu'elle en vomisse. Ensuite, ils lui avaient arraché ses dessous, présentant une croupe nerveuse à la lumière blême des rampes fluo pendues aux poutrelles d'acier de la charpente. Les yeux hors de la tête, Rolla s'était précipité. Mais, empêtré dans son ébriété, il s'était déjà écroulé deux fois sur les quelques mètres qui les séparaient.

— Tenez-la bien, hein, les gars ! brailla-t-il encore en se prenant les pieds dans son pantalon baissé. Tenez-la. J'arrive !

Pendant ce temps, les invités qui ne roulaient pas encore sous les tréteaux de la longue table improvisée au milieu du hangar s'en donnaient à cœur joie. Les bouteilles défilaient et, tout aussi ivres et shootées que leur petite copine, les quatre autres filles avaient déjà reçu les assauts avinés de plusieurs hommes. Au début, Pilar s'était amusée de ce déchaînement d'excitation. Elle connaissait les hommes depuis quelque temps déjà et elle savait le pouvoir que son physique de Lolita déclenchait en eux. Et si elle avait choisi de passer en fraude aux States, c'était en pleine connaissance de cause. Elle serait obligée de faire la pute. Pas toute sa vie. Juste le temps de mettre du fric à gauche pour pouvoir aller s'installer à Hollywood. Car ce qu'elle voulait, Pilar, c'était faire du cinéma. Elle croyait aux miracles et était sûre de réussir. D'autres étaient parties de plus bas qu'elle et avaient réussi. Mais il y avait ce shoot. Cette dose de coke qu'on l'avait obligée à inhaler de force. La drogue, elle savait ce que c'était. Dans son quartier des faubourgs de Mexico, elle en avait vu, des gosses, se foutre en l'air avec ces saloperies. Et ça, elle s'était juré de ne jamais y toucher.

Et voilà que ces salauds l'avaient shootée.

— Non !

Brusquement, elle n'était plus d'accord avec rien. Plus d'accord avec l'aventure américaine, plus d'accord avec cette « fête » de la Saint-Valentin et surtout, plus d'accord du tout avec le grand Paolito.

Paolito, son ancien petit ami, devenu son futur mac.

Paolito qui lui avait littéralement collé la coke dans les narines, Paolito qui lui avait arraché ses dessous et qui l'offrait à son boss, ce gnome suif-feux encore plus ivre que lui. Alors, Pilar ne voulait plus rien. Là, maintenant, elle souhaitait juste en finir avec tout ça et rentrer très vite à Mexico. Elle s'était trompée. Elle détestait l'Amérique et tout ce qui s'y trouvait.

— Là ! Là ! Je viens, ma salope. J'arrive !

Tim Rolla s'était redressé et, soutenu par deux de ses gars, il arrivait enfin près de l'empilement des caisses. À travers le voile éthylique qui altérait sa vue, il devinait les jeunes fesses rondes qui s'agitaient devant ses yeux et il en devenait fou d'envie. Quelque part en lui, il

sentait bien qu'elle n'était plus d'accord et qu'elle cherchait à échapper aux mains qui la tenaient, et cela augmentait encore son délire.

— Vite ! gronda-t-il à l'adresse de ses gars. Vite ! Foutez-moi sur cette pute !

Dans l'immense entrepôt, les invités encore conscients riaient comme des baleines, se vautrant dans la vinasse et les reliefs du repas. De près ou de loin, tous faisaient partie de la « galaxie » Pinero, et Tim Rolla étant un des membres les plus éminents de la famille, tous se sentaient très importants d'avoir été invités.

Une surprise les attendait encore, destinée à commémorer et pasticher à la fois la Fameuse Saint-Valentin de triste mémoire qui, dans le passé, avait marqué de manière sanglante la mafia américaine. Bien sûr, Tim Rolla avait quand même pris soin d'en avertir ses proches, histoire d'éviter les bavures. Surtout Roberto « Dingo » Diaz. Le chef de ses *sicarios* était un vrai malade du flingage. Le genre à tirer d'abord et à discuter ensuite. Un tout petit mec, noir comme un pruneau, qui ressemblait étonnamment au chien Dingo de Walt Disney. Surtout du côté des oreilles. Pour le moment, Roberto se contentait de siroter un peu de Moët dans son coin. Un dur, « Dingo ». Jamais trop d'alcool, jamais trop de rien. Seulement beaucoup de cadavres tout au long de sa vie de tueur. Il les avait tous consignés dans un carnet secret avec, pour chacun, un petit résumé du « contrat ». Si les flics tombaient dessus, il était bon pour 350 ans de pénitencier. Heureusement, le nom de Rolla n'était jamais cité. « Dingo », la farce de Tim Rolla, il ne l'avait pas trop appréciée. Il estimait que c'était un brin moqueur à l'égard de ses hommes. Mais le boss était le boss...

Et, Rolla en était sûr, c'était une idée vraiment très originale.

D'ailleurs qu'importe que tous soient d'accord et l'apprécient. Le principal était simplement que Tim Rolla en ait eu l'idée. Comme il avait aussi eu l'idée de toute cette fête complètement dingue. Et ça marchait du feu de Dieu ! Maintenant, une autre des jeunes aspirantes au trottoir, une superbe brune aux allures de *pasionaria*, avait troussé sa longue jupe à volants, offrant aux convives la vue d'un string rouge qui ne cachait vraiment pas grand-chose. Brandissant une guitare désaccordée, elle chantait d'une voix rauque une complainte des montagnes de son pays, pleurant à chaudes larmes sur un texte qui parlait d'amour et de traditions. Les hurlements de rires des convives ne semblaient nullement détourner sa nostalgie. La coke faisait son effet. Pendant ce temps, folle de rage et de peur et le ventre toujours plaqué au bois rugueux des caisses, Pilar hoquetait des protestations que personne n'entendait.

— Tenez-la bien, les gars, haletait à présent Tim Rolla en essayant

de s'engager entre les jambes de Pilar. Tenez-la !

Il en devenait violent et Pilar eut vraiment peur.

— Non ! cria-t-elle en se tordant sous les mains qui la blessaient. Non !

Indifférent, Tim Rolla avait réussi à s'extraire de son pantalon et il allait plonger sur la Mexicaine, quand l'abus d'alcool eut raison de ses forces et il s'effondra contre les caisses. Il voulut se redresser, eut un haut-le-cœur, se mit à vomir. Une huée de rires excités sanctionna son échec et des voix ivres s'élevèrent de toutes parts. Seule, la longue brune aux allures de *pasionaria* continuait à pleurer sur sa guitare.

— Ça y est ! meugla Tim Rolla croyant toucher enfin au but. Ça y est ! Je l'ai, cette pute !

À cet instant, un fracas épouvantable secoua tout l'entrepôt. Certains des invités n'entendirent rien, d'autres crurent à un nouvel épisode de la fête. Seuls, quelques flingueurs eurent le temps de porter instinctivement une main vers les crosses de leurs armes, mais ils furent balayés par un ouragan.

Un ouragan de feu et d'acier, qui fit éclater les têtes, qui fit gicler du sang partout. Du fond de son gouffre éthylique. Tim Rolla crut qu'il s'agissait de pétards et que sa farce commençait. Puis du sang lui arriva dessus et des éclats de bois fusèrent partout, arrachés aux caisses et volant tous azimuts. Des verres explosèrent, des bouteilles se fracassèrent et un type quasi déshabillé s'affala à ses pieds, écrasant sous sa masse de graisse dégoulinante de sang le corps d'une des filles. Simultanément, Tim Rolla entendit la brune aux à la guitare pousser des cris stridents et il leva un regard incertain sur elle. Hagarde et frémissante, la « *pasionaria* » se regardait sans comprendre ce qui sortait de sa guitare.

Du sang.

De longs jets de sang rouge vif, qui giclaient comme d'une fontaine du bois éclaté. Du sang sortait aussi de sa bouche et elle continuait à hurler, ployant lentement ses longues jambes prises de tremblements violents. Tétanisé, Tim Rolla faillit encore vomir. Détournant les yeux de la fille qui achevait de s'écrouler, il vit entrer plusieurs silhouettes dans son champ de vision et tandis que les rafales se succédaient, tandis que dans son cauchemar il assistait au massacre de ses convives et de ses hommes, une autre silhouette se présenta devant lui, pointant le canon d'un P.M. Uzi sur son abdomen.

— *Buenos noches*, Tim.

Une haute silhouette vêtue de noir qui ressemblait à la mort.

Mais Tim Rolla n'eut pas le temps d'analyser davantage. Semblant jaillie du néant, une voix hurla dans le silence :

— Bande d'ordures !

Alors, comme un incendie brusquement ravivé, un déchirement

d'armes automatiques éclata, et un nouvel enfer se déchaîna.

CHAPITRE XI

— Sales ordures ! Montrez-vous !

Tassé au sol, Tim Rolla avait reconnu la voix de « Dingo ». Pas étonnant. Avec ses réflexes fulgurants, son *caporegime* avait réussi à se mettre à l'abri dès les premiers coups de feu. Grâce à sa petite taille, il avait dû se glisser dans un espace entre les caisses et il avait attendu le bon moment pour créer la surprise.

Et quelle surprise !

Au-dessus de Tim Rolla, le grand type en noir avait poussé un juron et le caïd portoricain avait vu du sang jaillir de son épaule. D'une roulade, le grand con avait pourtant réussi à se mettre à couvert et à lâcher plusieurs courtes rafales de son Uzi. Tandis que les flingueurs venus avec lui se remettaient à canarder partout, Tim Rolla le vit disparaître entre les amoncellements de caisses. Miraculeusement épargné, le juke-box continuait à débiter ses 45 tours à la file, accompagné par le staccato des armes automatiques qui crachaient la mort. Et les autres imbéciles qui ne faisaient toujours rien. Sa petite farce tournait au cauchemar.

— Hé ! hurla-t-il. Hé, vous autres ! Qu'est-ce que...

Une rafale passa tout près de son oreille, lui clouant instantanément le bec. Tim Rolla n'avait jamais été un dur. Tout juste un petit dealer qui avait su développer ses affaires, avec la bénédiction de Pinero. En réalité, il n'avait jamais vraiment manié un flingue, ni tué personne, sauf par le poison. Parce que des mômes paumés, il en avait tué des dizaines, voire des centaines... depuis qu'il trafiquait aussi le crack.

Pris de panique, Tim Rolla voulut se redresser pour se mettre à l'abri. Dans le mouvement, il parvint à poser la main sur le M.P. 5 d'un de ses gars et à l'arracher du sol pour le brandir devant lui. Mais à la seconde où son index enfonçait la détente, il ressentit un grand choc en pleine poitrine. Il ouvrit une bouche démesurée, voulut crier encore, eut un goût bizarre dans la bouche et se sentit soudain très faible. Sa respiration se mit à faire un bruit de soufflet de forge et sa vue se brouilla. Il bascula, le dos contre une caisse, battit des paupières pour s'éclaircir la vue, fut surpris de voir une sorte de

rideau à franges noires et rouges devant ses yeux. Il se glissa de côté, regarda encore et ses prunelles se dilatèrent d'horreur. Le rideau était en fait un écran de cheveux. De longs cheveux bruns, de la masse desquels s'écoulait un liquide rouge : les cheveux et le sang de Pilar.

Au bord du coma, le caïd de la *US Caribbean Export* ne comprenait rien à tout ça. Ou pas grand-chose. Très loin au fond de son esprit, il se souvenait de vagues allusions faites par certains des derniers invités de sa soirée, qui racontaient que des macs et des putes de la famille jamaïcaine se seraient fait massacrer du côté d'*Orange Bowl Stadium*. Mais il n'y avait pas vraiment prêté attention. À Miami, les incidents de ce type étaient relativement fréquents. De toute façon, maintenant, il s'en foutait. Il était très fatigué et ne voulait plus réfléchir à rien. Il avait envie de fermer les yeux et de dormir. Surtout que le silence était revenu et qu'il n'avait plus vraiment mal nulle part.

— *Buenos noches, compadre.*

C'était la voix du grand type en noir. La voix rauque d'un chanteur de flamenco en fin de récital. Tim Rolla l'avait reconnue avant même d'ouvrir les yeux. Dans la face longue et creusée de plis profonds du type, les yeux étirés vers les tempes trahissaient le sang indien. En revanche, les grosses moustaches relevées sur les extrémités lui donnaient l'aspect d'une caricature de Mexicain. Tim Rolla détestait cette face qui l'observait avec l'air de vouloir le bouffer. Pourtant, le type était blessé. Du sang souillait sa veste noire à hauteur de l'épaule, il était tout pâle et de la sueur coulait de son front.

— Tu t'appelles bien Rolla, hein ? Tim Rolla ?

La voix était encore ferme. Une voix qui résonnait sinistrement dans le silence de l'entrepôt.

— *Si.*

— Et moi, fit le grand type en noir, tu veux pas le connaître, mon nom ?

À travers son malaise, les brumes de l'alcool et la peur visqueuse qui l'investissait peu à peu, Tim Rolla se demandait pourquoi ce type voulait lui dire son nom. Tout ça n'avait pas de sens et il était trop malade pour réfléchir. Mais il y avait tous ces morts autour de lui, ce sang qui souillait tout... quelque chose lui disait qu'il mourrait immédiatement après que ce type lui aurait dit son nom. D'ailleurs, les regards des autres flingueurs en noir en disaient long sur la question. Pour eux, il n'existait déjà plus.

— Alors, tu veux le connaître mon nom ?

Le type en noir avait lâché un petit rire sec, aussitôt imité par ses copains, mais aussitôt ravalé aussi, sur une grimace de douleur. Son épaule avait l'air d'être pétée et il tenait son Uzi de la main gauche.

— *Si,* répondit Rolla dans un souffle.

Il était vraiment épuisé.

— Mon nom, c'est Raul. Raul Gardel. Je veux que tu t'en souviennes dans la mort. Gardel, t'as compris ? Comme le chanteur de tangos argentins.

Il en semblait très fier. Et comme Rolla avait l'air de s'en foutre, il le réveilla d'un petit coup de canon d'Uzi dans les côtes en répétant, mauvais :

— Hé, mon nom, c'est Gardel, ducon !

— C'est un nom qui te va bien, Ducon.

Cette fois, ce n'était pas la voix de Raul. C'était une voix grave, basse, terriblement dangereuse. Une voix comme venue d'outre-tombe.

En l'entendant, Raul avait vivement tourné la tête, imité par la demi-douzaine de sbires qui l'accompagnaient. Ils n'eurent le temps d'apercevoir qu'une ombre. Juste une haute silhouette noire qui avait aussitôt disparu dans les amoncellements de caisses de l'entrepôt.

— Hé ! cria un des gars de Raul en braquant son P.M. dans le vide. Hé ! Qui tu es, toi ?

Il y eut un froissement, suivi d'un très bref éclair dans la lumière blême, puis un tintement en cascade, juste aux pieds de Raul.

Une pièce de monnaie avait roulé sur le sol.

Incrédule, le tueur en noir la ramassa, l'examina, fronça les sourcils, sentit quelque chose de bizarre lui fouiller les entrailles. Dans les commandos M.T.T, on connaissait parfaitement ce genre d'objet, comme on connaissait tout ce qui touchait à la machine de guerre de l'Amérique. Et au même titre que les chars d'assaut, le M.16 ou l'avion furtif, ceci faisait partie de l'arsenal américain : une médaille Marksman, la médaille du tireur d'élite US !

Malgré lui, malgré l'entraînement intensif et l'instruction reçus aux M.T.T, Raul Gardel sentit une coulée de sueur froide sinuer sur sa nuque. Il connaissait aussi la légende de celui qui s'en prévalait auprès de tous les *amici* du monde : l'Exécuteur !

Le grand Fumier. Cette espèce de dingue qui, depuis des années, menait sa croisade implacable contre tout ce qui touchait à l'*Organized Crime*. Mais le cerveau du Cubain refusait encore d'admettre l'évidence.

— Hé, le Grand Fumier, c'est toi ? cria-t-il en se redressant de toute sa hauteur.

— Je m'appelle Bolan, pourri.

Raul sentit une crampe lui vriller l'estomac. La voix avait résonné dans l'entrepôt, s'enfonçant dans les cerveaux comme une lame rougie à blanc, cisaillant leurs nerfs et cassant leurs mouvements.

— C'est du bluff ! cria-t-il de sa voix rauque. Montre-toi !

Il y eut un silence, puis la voix sépulcrale s'éleva brièvement :

— Me voici, pourri.

Et, dans la seconde, l'enfer se déchaîna. Un ouragan de feu et de plomb ravagea tout sur son passage.

Un ouragan de mort.

CHAPITRE XII

Raul Gardel avait plongé à terre. Brusquement, lui aussi avait envie de vomir. Sa blessure à l'épaule lui faisait un mal de chien. Au-dessus de lui, les fluos éclataient l'un après l'autre, pleuvant leurs éclats scintillants et plongeant peu à peu le grand local dans une lumière crépusculaire. Du coin de l'œil, il vit un de ses hommes tressauter comme sous l'effet d'une décharge électrique, avant de pisser le sang de partout, inondant le cadavre de la fille à la guitare. Soudain, une silhouette malingre jaillit près de lui, arborant de longues oreilles de cocker, brandissant un gros Colt 45 et grinçant entre ses dents serrées :

— Espèce de grand con ! Tu vas crever.

Le Cubain n'entendit pas la suite. L'explosion de la 11,43 lui donna l'impression que sa tête éclatait et qu'il mourait. Mais à l'ultime fraction de seconde, il avait roulé de côté, se cognant le crâne au coin d'une caisse, cherchant à rattraper l'Uzi qu'il avait laissée échapper dans sa précipitation. Plus souple que lui, l'autre s'était glissé entre les tréteaux de la table de banquet improvisée pour venir lui couper la route. Le temps d'un éclair, et tandis qu'autour d'eux la fusillade redoublait, il aperçut l'acier bleu du Colt de nouveau pointé sur lui. Heureusement, sa main intacte avait retrouvé l'Uzi. Mais, à l'instant où son index se posait sur la détente de l'arme, le .45 tonna une deuxième fois.

Raul eut si mal qu'il cria. Mais il avait été formé à la dure école des M.T.T cubains. Il était habitué au combat et à la souffrance. Une partie de ses réflexes retrouvés, il avait une deuxième fois roulé de côté, échappant de peu à la mort en pleine tête. Au lieu de cela, la redoutable 11,43 lui avait frappé l'épaule déjà blessée.

S'ajoutant à la première blessure, cela faisait une véritable boucherie. Il poussa ce qui ressemblait à un jappement, se redressa et, fou de rage et de douleur, il rafala à la volée. Hélas, décidément d'une souplesse démente, le petit tueur avait plongé de l'autre côté. Raul tira encore, perçut un petit bruit ridicule. L'Uzi était vide. Instinctivement, il permuta les chargeurs scotchés tête-bêche, se souvint en entendant

un autre petit « clic » qu'il les avait déjà retournés lors de l'assaut du dépôt. Hurlant de douleur, il envoya son arme cisailier l'air dans un mouvement de fléau et eut la satisfaction d'entendre un autre cri. Devant lui, le petit flingueur était à genoux. Il avait porté les mains à sa face de pruneau et du sang s'échappait entre ses doigts crispés. Tout son corps tremblait comme sous le coup d'une crise de nerfs. Alors, malgré la douleur, Raul porta sa main droite vers le bas de son pantalon, souleva ce dernier, découvrant une demi-botte mexicaine de forme bizarre. Sur le côté, il y avait une alvéole, une sorte de petit holster cousu dans la masse, duquel dépassait une minuscule crosse.

La crosse « round butt » d'un petit Bodyguard Smith & Wesson 38 Spécial Airweight au canon de deux pouces. Une arme faite pour la poche, dont le chien était dissimulé dans la carcasse protectrice allégée, et dont le barillet contenait cinq cartouches. Une arme de défense, parfaite pour les cas extrêmes.

Malgré son visage ensanglanté, le tueur aux oreilles de cocker avait de nouveau abaissé le canon du .45 vers la tête de Raul. Celui-ci avait déjà arraché le Bodyguard de son étui et relevé le chien. Il pointa le court canon à l'instinctive, enfonça la détente. Le petit revolver claqua sèchement. Trois fois. La première ogive partit vers le plafond, la deuxième et la troisième trouvèrent un meilleur chemin. Mais « Dingo » avait, lui aussi, de bons réflexes. Pivotant brusquement sur lui-même, il avait esquivé pour lâcher coup sur coup deux pruneaux de 11,43. En vain. Ou presque. Une des deux balles ne fit qu'arracher un peu de ciment au sol gras, la deuxième frappa la hanche de Raul, détournant quand même le tir de ce dernier. Résultat : à plus de 300 mètres/seconde de vitesse initiale, mais déroutée à l'ultime fraction de seconde, la deuxième .38 du Bodyguard qui était destinée au cœur du petit tueur lui perfora la jambe, tandis que la troisième lui arrivait dans le cou, sectionnant le médus de la main qu'il venait de déplacer. Dans un borborygme de souffrance, « Dingo » fut catapulté en arrière, mais, à l'ultime seconde, il avait encore enfoncé la détente du .45, et Raul eut l'impression de recevoir un camion dans l'abdomen. Emporté par son élan, il avait lui aussi ré-appuyé sur la détente de son arme, et il eut la sombre joie de voir le tueur tressauter sous l'impact. La seconde d'après, il s'écroulait à la renverse.

L'ouragan de feu soufflait toujours la mort dans l'entrepôt. Pour Raul, il semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis la première détonation, mais vingt secondes seulement avaient suffi à l'Exécuteur pour faire éclater trois crânes, parmi les pourris vêtus de noir. L'entrepôt semblait abriter plus de *sicarios* qu'il ne l'avait estimé. Fugitives et fuyantes, des silhouettes jaillissaient de derrière les caisses et des rafales partaient d'un peu partout. Très courtes. Très professionnelles. Les hommes en noir semblaient agir en militaires.

Méthode commandos. Ils œuvraient en silence, ne se découvraient que le temps de lâcher leurs messages mortels. Pourtant, l'Exécuteur avait au moins deux avantages sur eux. L'effet de surprise et la topographie des lieux.

Des amoncellements de caisses de toutes les hauteurs, séparés par de profonds « couloirs » de passage, qui permettaient une vraie guerre, à la fois de tranchées et de maquis. Une des piles de caisses arrivant même à hauteur des poutrelles de la charpente du toit, il était facile de dominer le théâtre des opérations pour aussitôt se replier à couvert. Dans de telles conditions, l'Exécuteur aurait pu carrément décimer les troupes ennemies à la grenade. Mais il avait besoin d'un survivant au moins parmi les hommes en noir. Un survivant qu'il avait eu le temps de repérer.

Le latino aux moustaches de Mexicain. Le chef.

Alors, méthodiquement, il continuait à lâcher ses rafales. Des balayages aussi brefs que ceux des *sicarios* d'en face. Une demi-douzaine de coups chacun. Un travail de précision que le micro-Uzi effectuait à merveille.

— Bolan ! Où tu es, fumier ! cria une voix en espagnol.

L'Exécuteur eut une esquisse de sourire glacé. Le flingueur en noir cherchait visiblement une cible qu'il ne trouvait pas. Un grand balèze aux cheveux gominés et à la fine moustache sombre. Avec son complet impeccable et ses airs de bellâtre, il était presque comique. Il n'avait pourtant pas l'air d'avoir envie de rire. Vrai robot-flingueur, il n'arrêtait pas d'engager de nouveaux chargeurs dans son P.M. Beretta 12 S. Des chargeurs de 32 cartouches de 9 mm, réunis tête-bêche, qui crachaient leurs ogives mortelles tous azimuts. Encore un peu, il transformerait ses copains en steaks tartares. Même que, ayant entendu le vent d'une rafale d'un peu trop près, l'un d'eux s'énerva :

— Hé, José ! Fais gaffe !

L'ennemi bénéficiait des mêmes avantages topo-graphiques et savait les utiliser. À la longue, la situation de l'Exécuteur deviendrait difficile. D'autant que deux petits malins s'étaient hasardés à le prendre dans un tir en tenaille.

— Il est à nous ! lança calmement l'un d'eux en arrosant sec.

Ce n'était pas encore fait. D'un saut acrobatique, Bolan avait disparu entre deux rangées de caisses. En retombant sur ses pieds, il aperçut fugitivement une ombre, lâcha une courte rafale, entendit une plainte sourde, vit l'homme basculer. Ses pieds chaussés de noir eurent quelques frémissements, s'immobilisèrent enfin. Dans la foulée, l'Exécuteur sauta vers l'angle du « couloir », arriva trop tard pour ajuster un autre type qui venait d'enjamber le cadavre avant de disparaître.

— Il est là ! cria le pourri de loin. Il a eu Benny !

Visiblement, le type perdait son calme. Ses chapelets de pruneaux ricochaient au sol ou s'enfonçaient dans le bois des caisses complètement au hasard. Une de ses rafales alla faire éclater quelques fluos accrochés à une poutrelle, provoquant une gerbe d'étincelles. S'il continuait, il ferait bientôt complètement noir. D'un bond, l'Exécuteur fut au sommet du rang de caisses et son regard intercepta le flingueur. L'autre ne l'avait pas encore vu et il aurait pu l'ajuster sans problème, mais il préférait laisser l'ennemi se désorganiser. Tant que cet imbécile rafalait, laissant croire qu'il le clouait sur place, lui-même pouvait changer de position et ré-attaquer par surprise. Le plus vite possible, car il ne fallait pas traîner dans le secteur. Une telle fusillade n'allait pas passer longtemps inaperçue et, jusqu'à preuve du contraire, les flics de Floride possédaient des voitures et des armes performantes.

Mais alors que l'Exécuteur allait enfin pouvoir balayer un trio de tueurs en noir qui venait d'apparaître dans le secteur, un des leurs surgit soudain sur sa droite armé d'un F.M. Un gros F.M. à crosse métallique repliée, et deux chargeurs scotchés de 50 cartouches chacun. Un Galil israélien de calibre .223, avec lequel il se mit à arroser comme un fou en criant à la cantonade :

— Je vais le buter ! Je vais buter le Fumier !

En règle générale, l'Exécuteur n'était guère ému par ce genre de menace. Mais les chapelets de 5, 56 mm faisaient vibrer l'air autour de ses oreilles et s'il ne fut pas touché à cet instant, ce fut uniquement grâce à ses réflexes de vieux guerrier. Lâchant un staccato de 9 mm en direction du vantard, il avait effectué un véritable saut périlleux arrière qui l'avait propulsé sur l'entablement de caisses inférieur, évitant ainsi à l'ultime instant les premières ogives brûlantes du Galil. Mais sitôt à l'abri, il enregistra que l'autre continuait à arroser comme un malade. Alors, comptant mentalement le temps nécessaire à l'épuisement d'un chargeur de 50 coups, il attendit le « blanc » annonciateur de la fin du chargeur, puis, à la vitesse de l'éclair, il monta le canon de l'IM au niveau de la caisse supérieure, localisa le type qui s'évertuait à permuter son chargeur et appuya aussitôt sur la détente. Il entendit un cri sourd, puis le bruit de deux chutes. Celle du Galil, suivie de celle du tireur. L'Exécuteur vit le type recroquevillé sur les caisses, la tête appuyée sur le côté de l'une d'elles, le buste complètement éclaté par la rafale d'IM, avec du sang partout. Au même instant, le trio d'hommes en noir avait fait volte-face et les flingues s'étaient remis à canarder. L'Exécuteur aussi.

Avec les gestes automatiques de l'habitude du combat, il avait changé son chargeur et l'Uzi s'était remis à cracher le feu. La première rafale faucha les deux premiers flingueurs, tandis que le troisième sautait à l'abri en lâchant ses derniers pruneaux. Une balle siffla sinistrement à l'oreille de Bolan qui venait de baisser la tête. Il se

redressa, juste à la seconde où le dernier tueur du trio, qui croyait détenir l'avantage de la surprise, réapparaissait pour arroser de nouveau. La rafale de l'Exécuteur le cueillit en plein front, lui décalottant littéralement tout le haut du crâne. Des geysers de sang se mirent à gicler, tandis que des esquilles d'os, des lambeaux de chair et de cervelle allaient souiller les caisses autour de lui.

Et le silence revint, seulement troublé par quelques râles, et une espèce de raclement ténu et irrégulier. Bolan se glissa dans l'ombre, arriva en surplomb de l'endroit où Tim Rolla, l'homme aux bottes mexicaines et celui qui avait des oreilles de cocker, s'étaient entrecanardés. À cet endroit, les fluos étaient tous morts et on n'y voyait presque plus rien. Bolan discerna les corps des deux malheureuses petites putes qui n'avaient pas échappé aux tueurs en noir et, entre les deux, au milieu des cadavres de ses *pistoleros*, celui de Tim Rolla. Plus loin, presque sous la table à tréteaux, le petit tueur râlait doucement en se tenant la poitrine à deux mains et, non loin de là, le chef des hommes en noir, malgré ses blessures, rampait encore pour essayer de fuir. L'Exécuteur sauta de son perchoir, arriva sur le type au moment où il se retournait. Le temps d'un éclair, il vit briller quelque chose dans son poing, shoota, envoya le petit Bodyguard valser au hasard et gronda en agrippant le col du blessé :

— T'aurais tort d'insister, mec.

Une lueur de haine passa dans les petits yeux fendus en amande du latino, mais alors que sa bouche sanguinolente s'ouvrait pour dire quelque chose, son regard dévia imperceptiblement pour se fixer en hauteur, juste derrière Bolan. Au même instant, il y eut des craquements et des bruits divers, suivis de sons métalliques très caractéristiques : des bruits de culasses.

Mû par son instinct de guerrier, l'Exécuteur avait déjà sauté de côté. Et tandis qu'il roulait au sol, tandis que le canon de l'Uzi se levait vers l'ennemi, son regard incrédule enregistra la scène. Une scène tout droit sortie d'un film noir.

CHAPITRE XIII

Le bruit, le feu, le plomb, la mort. C'était comme ça depuis si longtemps dans la vie de Mack Bolan... Depuis qu'il avait connu ses premiers enfers au Vietnam, depuis que la mafia s'en était pris à sa famille, depuis... Il lui semblait que s'était depuis toujours !

Durant l'infime parcelle d'éternité qu'il lui avait fallu pour se jeter hors des tirs, l'Exécuteur avait eu le temps de comprendre et d'évaluer la situation. Dans une sorte de cauchemar, il avait vu des hommes en costumes et chapeaux sombres jaillir des caisses en bois. Huit hommes datant d'un autre âge. Du temps de Capone. Des serpentins et des confetti accrochés un peu partout, comme pour une fête. Comme des cadeaux-surprises. Des cadeaux-surprises armés de Thompson M 1928, version civile, à chargeurs « camembert » de 50 cartouches de 11,43 mm. On se serait cru dans un remake d'Eliot Ness.

— Montre-toi un peu, Fumier ! hurla un type invisible en lâchant une rafale de Thompson. On va t'enculer !

Une ombre de sourire sauvage erra une seconde sur sa face dure et, dans un claquement sec, il engagea deux autres chargeurs scotchés dans le micro-Uzi. Puis empoignant le Beretta 93 R, il en fit sauter la sécurité, positionna le sélecteur sur rafale, se coula dans l'ombre d'une « tranchée » qui contournait le théâtre des opérations. Ensuite, immobile et le souffle calme, il écouta. Presque une demi-minute. Puis se redressant brusquement dans le silence revenu, il déclara de sa voix sépulcrale :

— Je suis là.

L'homme le plus près de lui offrait son dos à Bolan. Il sursauta, se retourna d'un bloc, braquant instinctivement le canon de sa Thompson vers l'Exécuteur. Celui-ci n'avait pas attendu. D'une simple pression de son index gauche sur la détente du Beretta, il envoya trois 9 mm Parabellum dans la tête du gus. Le chapeau mou vola tel un pigeon d'argile, tournoyant en l'air comme une toupie folle. Pendant ce temps, privé d'une bonne partie de son crâne, le cannibale en costume d'époque ouvrait une bouche démesurée d'où jaillit un flot de sang. Toutes molles, ses grosses pognes avaient lâché le « camembert » qui

sonna sur les caisses avec un bruit mat. Son propriétaire le suivit et disparut entre les caisses, tandis qu'alertés, les autres tournaient tous leurs armes vers Bolan.

Celui-ci avait déjà re-disparu dans les profondeurs des amoncellements et, silencieux comme une ombre, parcourait une nouvelle « tranchée ». Au-dessus de lui, les tirs un instant déchaînés se turent de nouveau et une autre voix hurla :

— T'es qu'un sans-couilles, Bolan ! Une gonzesse qui se planque au lieu de se battre en homme.

Ce couplet-là, l'Exécuteur l'avait déjà entendu. Il connaissait la rengaine. Trop fier, trop impulsif, un bleu se serait fait avoir. Mais lui avait fait trop de guerres et vu trop de morts pour tomber dans un piège aussi grossier. Tapi dans son coin d'ombre, il écouta de nouveau, analysa, géra les informations reçues à la fois par son ouïe et son instinct. Il sut ainsi qu'un des flingueurs était tout près de lui, et qu'il avançait encore dans sa direction. Mais s'il tirait maintenant, les autres seraient sur lui en deux bonds et il risquait de morfler. Alors, prenant sa décision d'un coup, il tira le Bull Survival de sa Ranger et, l'attrapant par sa lame tranchante comme un rasoir, il attendit encore. Enfin, sentant le pourri tout près, juste deux caisses au-dessus de sa tête, il gratta le bois de celle qui le cachait.

Tombant dans le piège, le flingueur passa le canon de son arme, puis risqua un regard en contrebas. Et comme il ne voyait rien, il tendit le cou, prêt à faire feu. Alors, tel un fléau, le bras de l'Exécuteur se détendit, la terrible lame fouetta brièvement l'air et, avec un petit bruit affreux, elle alla s'enfoncer dans l'œil gauche du naïf. Tétanisé, le type ouvrit une bouche démesurée, émit une espèce de couinement et, instinctivement, sa main libre se porta vers le manche du poignard qui dépassait de son orbite. Mais les vingt centimètres d'acier du Bull Survival avaient littéralement scarifié son cerveau et ce geste n'était déjà plus que celui d'un mort. Foudroyé sur place, et le chapeau toujours vissé sur le crâne, le tueur qui s'était mis à genoux bascula en avant, pour s'effondrer aux pieds de l'Exécuteur. Presque en silence. Celui-d le tira hors de vue, récupéra le Bull, sortit le « camembert » de la Thompson, en écrasa l'embouchure d'un coup de talon. Inutile de tendre les verges pour se faire battre. Puis, changeant de secteur tout aussi discrètement, il se lança sagement à l'assaut d'une autre colline de caisses et se reçut, tel un chat, au sommet de celle-ci.

— Hé !

Le type devant lequel il s'était soudain matérialisé n'eut pas le temps d'en dire plus. Le reste s'étrangla dans sa gorge, ou plutôt, se confondit avec un gargouillement lugubre. Celui que sa trachée sectionnée laissa passer dans un jaillissement de sang. Son arme n'était pas encore tombée, que l'Exécuteur avait de nouveau bondi. Un autre

teur, fringué 1930, et qui ne l'avait pas entendu venir, tourna sa tête chapeautée de noir, faisant voler un nuage de confetti autour de lui. Dans ses petits yeux mauvais, un éclair fulgura et il voulut tourner le canon de son antiquité. Trop tard. Dans le quart de seconde suivant, il eut l'impression de recevoir un char d'assaut en pleine tête. Un tank qui aurait roulé à la vitesse de la lumière... ou de la mort. Dans un gigantesque éclatement douloureux, son crâne explosa et, juste à l'instant de sa mort, le pourri crut assister à un dantesque feu d'artifice. Ce fut sa dernière impression de vivant.

À cinq mètres de là, un *sicario* s'était imprudemment découvert. Cœur et poumons éclatés, il mourut d'un coup, basculant en arrière et disparaissant lui aussi entre les caisses. Puis comme soudain pris de folie meurtrière, ses copains survivants se remirent à canarder partout et tous en même temps. Furieuses, les guêpes de plomb vrombissaient rageusement, avant de perforer le bois des caisses. L'une d'elles vint s'enfoncer à deux centimètres des pieds de Bolan, arrachant des éclats de sapin qui voletèrent dans l'air surchargé de cordite brûlée. L'Exécuteur tira de nouveau, il y eut un cri et celui qui avait écopé lâcha son arme en hurlant de douleur. Son menton avait disparu, emportant toutes ses dents inférieures et une oreille. Suspendu à un petit muscle, un large lambeau de joue oscillait encore, gouttant son sang sur l'épaule du complet sombre, souillant un écheveau de serpentins qui y était demeuré accroché. Le flingueur tomba sur les genoux, semblant implorer le ciel invisible, avant de basculer en avant pour se tordre au sol, poussant de petits gémissements insupportables. Glacé par le spectacle, son voisin direct voulut fuir, encaissa une giclée de plomb en plein ventre, poussa un grognement sourd, chercha à se redresser, ressentit une épouvantable douleur dans les entrailles, ouvrit la bouche pour crier, tomba à la renverse, balayé par une courte rafale en pleine tête.

— Butez-le ! cria quelqu'un. Hachez-moi ce fumier sur place !

Toujours hurlant, l'homme apparut soudain, à moins de cinq mètres de Bolan. De saisissement, il ouvrit de grands yeux surpris, mais leva le canon de sa Thompson. Trop tard ; l'Exécuteur avait enfoncé la détente de l'Uzi et le chapelet dévastateur lui cisaila entièrement le cou. Semblable à celle d'un épouvantail accidenté, sa tête bascula sur le côté, accompagnée de deux traits liquides et rouges qui fusèrent presque à l'horizontale. Son larynx sectionné fit entendre un souffle de locomotive moribonde et, en s'écroulant, de son index crispé, il enfonça la détente du Thompson.

Du spectacle comique prévu par Tim Rolla et qui avait tourné au cauchemar, ne restaient plus que trois flingueurs.

L'Exécuteur les avait déjà localisés. Planqués en position d'observation à une quinzaine de mètres, de l'autre côté de la partie

centrale de l'entrepôt. Celle qu'on avait dégagée pour la petite fête.

Se fondant dans l'ombre, il redisparut dans les profondeurs des empilements, effectua un large crochet, sauta silencieusement de caisse en caisse, jaillit sur l'entablement supérieur d'une nouvelle colline artificielle où, genoux fléchis et armes en mains, il se retrouva face au trio.

Il ne leur laissa aucune chance. L'Uzi et le 93 R crachèrent en-même temps, déchirant le silence de leurs jappements brefs, libérant leurs petits monstres chemisés de cuivre. Chapelets colériques qui hachèrent sur place les trois derniers soldats. Un seul eut le temps de presser la détente de son flingue. Quelques balles se perdirent dans la tôle du toit du hangar. L'Exécuteur ayant acquis la certitude qu'il avait la maîtrise du terrain, il alla se pencher sur les moribonds. Tim Rolla avait avalé son bulletin de naissance, l'homme aux bottes mexicaines respirait difficilement et le tueur aux oreilles de cocker haletait doucement en se tenant le ventre à deux mains. Bolan se pencha sur le petit tueur qui lui semblait le plus près de mourir. Lui soulevant la tête, il interrogea :

— Ton nom ?

L'autre battit des cils, paraissant chercher qui lui parlait. Bolan insista :

— Tu t'appelles comment ?

— Ro...berto Diaz.

— O.K. Diaz. Tu travailles pour Rolla et Rolla bosse pour Ramon Pinero. Correct ?

— *Si*.

— Tu es son *caporegime*, à Rolla ?

Il avait utilisé le qualificatif italien, mais l'autre savait ce que cela signifiait.

— *Si*, acquiesça-t-il encore.

— Tu le connais toi. Pinero ?

— Non... juste aperçu deux... ou trois fois.

Bolan s'en moquait. Les coordonnées, ainsi que bien d'autres choses sur le chef de la mafia portoricaine de Miami, figuraient sur son *listing-computer*. Même ses manies et habitudes y étaient consignées. Notamment celle de fréquenter le *Satanas* tous les dimanches soir. Un cabaret life-show très hard et un peu dégueu de Miami Beach. Mais Pinero n'avait rien à faire de ce type de spectacle. Son truc, à lui, c'était le poker. Une salle clandestine dans les coulisses du *Satanas*, où il rejoignait ses concurrents, également propriétaires de nights, pour jouer. Parfois entre eux, mais plus volontiers encore, quand un pigeon venait dans le secteur pour s'encanailler. Ils le plumaient alors jusqu'à l'os et le jetaient ensuite comme une vieille chaussette. Quand il n'y avait pas de pigeon et qu'ils en avaient marre de taper le carton entre

eux rien que pour du fric, ils faisaient leur « marché ».

Ils jouaient... des filles.

C'est en effet ainsi que les « actrices » et les « danseuses » du circuit passaient d'un propriétaire à l'autre. Sans qu'elles puissent donner leur avis. Chacune avait sa cote !

Le marché aux esclaves réinventé grâce au poker !

Ça se passait tous les dimanches soir et on était... dimanche soir.

Revenant à ses préoccupations immédiates et faisant allusion au chef des hommes en noir et à sa troupe, Bolan questionna :

— Qui c'est, ceux-là ?

— Je sais pas ! gémit Diaz. Je veux le Doc !

— Et les déguisés, style Scarface ? insista l'Exécuteur.

— La surprise.

— Hein ?

— C'est Rolla, expliqua péniblement le moribond. Il avait organisé une surprise pour ses invités. Des gars, genre bande à Capone, planqués dans des caisses.

Bolan hocha la tête. Une sacrée bonne idée... qui avait bien failli lui coûter la vie. Sautant du coq à l'âne, il interrogea, abrupt :

— Qu'est-ce que tu sais des Russes ?

— Hein ?

— Des Russes qui grenouilleraient dans le secteur, précisa Bolan. Des mafieux de Moscou.

Diaz secoua lentement la tête, tandis qu'un voile d'incrédulité flottait dans ses petits yeux fiévreux.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ! Je... je connais pas de Russes !

Chou blanc. L'Exécuteur allait insister, quand le petit tueur lui attrapa la manche en suppliant :

— Faut m'emmener chez Doc, Bolan ! Faut m'emmener chez Doc.

— Doc ?

— Doc J.B. ! Là ! là ! dit-il en tapotant sa veste à la hauteur de son cœur. Là... dans le carnet... son adresse !

— Qui c'est, ce Doc J.B. ?

— Le toubib... des coups tordus. Tous les *amici* de Miami le connaissent. Il va me soigner.

— On verra, biaisa l'Exécuteur. Qu'est-ce que c'est que cette guerre, entre vous et les autres familles ?

— Je... sais pas, Bolan. Je sais pas. Nous, on l'a pas voulue, cette putain de guerre. Nous, on...

Il se tut, pris de malaise. Quand il ouvrit de nouveau les yeux, ce fut pour supplier encore :

— Le doc, Bolan ! Le doc !

Puis il tomba dans le coma. Dans son état, aucun médecin ne

pourrait plus le sauver. Passant d'un moribond à l'autre, l'Exécuteur alla s'intéresser aux « bottes mexicaines ». Lui soulevant également la tête, il interrogea :

— Ton nom ?

Un gargouillement sortit de la bouche pleine de sang du type.

— ... vais crever.

Signifiant ainsi que la conversation ne l'intéressait pas. Bolan insista :

— J'ignore si tu vas crever, mec. Mais si tu causes, j'alerte les hommes en blanc et t'auras peut-être une chance.

Troublé, le chef des tueurs battit de ses paupières bridées et, comme l'espoir fait vivre, il articula faiblement :

— T'as eu tout le monde ?

— Tout le monde. Même les chauffeurs que tu avais laissés au volant des bagnoles. Je les ai butés. Avec ça, renseigna l'Exécuteur en montrant le Beretta 93 R muni du réducteur de son.

Il marqua un temps, insista :

— Alors, tu t'appelles comment ?

— Raul. Raul Gardel, chuinta le Cubain.

— Tu bosses pour qui ?

Cette fois, le tueur garda le silence et l'Exécuteur lâcha :

— Va te faire foutre.

Il allait laisser retomber la tête de Raul à terre, quand celui-ci articula très vite :

— Pour... Pablo Costa.

L'Exécuteur tiqua. Pablo Costa ne figurait pas dans son *listing-computer*. C'était un nom facile à retenir et celui-là, il ne l'avait jamais vu.

— Qui c'est, ce Pablo Costa ?

Le blessé marqua un temps, déglutit péniblement avant d'avouer :

— Un Cubain.

Bolan fronça les sourcils.

— Tu veux dire qu'il appartient à la famille cubaine de Miami ?

— Non. C'est un Cubain... de Cuba.

Le cœur de Bolan s'accéléra un peu. Des Cubains aux Ruskofs, il n'y avait qu'un tout petit pas. Le jackpot était-il à portée de main ? Se penchant davantage, il poussa un pion. Celui du bluff. Juste pour vérifier :

— Des conneries, Raul. Tu dis des conneries.

— Non ! Je... je jure !

Bolan se prit à espérer.

— Et toi, questionna-t-il. Tu viens d'où ?

— Cuba.

— Comme Costa ?

— Si.

Bolan retint son souffle. Ça se précisait.

— Et qu'est-ce que tu es venu faire ici ?

— Un... contrat.

— Pour le compte de Costa ?

— Si.

— Qu'est-ce qu'il veut, Costa ? Implanter une nouvelle mafia cubaine aux USA ?

— Si.

— Pour son compte personnel ?

— Non.

— Pour qui, alors ?

— Pour... dis, Bolan. Tu vas vraiment l'appeler, l'ambulance ?

Dans son état, ça ne servirait pas à grand-chose. Il serait mort avant l'arrivée des secours. L'Exécuteur ne risquait donc rien à promettre.

— Promis, dit-il. Mais uniquement si tu dis tout. Pour qui il bosse, Costa ?

— Je crois que c'est... pour les Russes.

Cette fois, le cœur de l'Exécuteur s'emballa.

— Tu crois seulement, ou tu en es sûr ?

— Sûr !

— Tu bluffes, gronda Bolan.

— Non ! Je jure ! Je sais pas tout, mais... mais je sais qui est au courant.

Un silence plana, assez long. Le rythme respiratoire du Cubain devenait inquiétant et son regard commençait à chavirer. Il fallait faire vite.

— O.K., laissa tomber l'Exécuteur. Raconte. Raul Gardel toussa, cracha du sang et, après une reprise de souffle plutôt pénible, il se mit à parler. Quand il cessa, l'Exécuteur se redressa lentement et, dans son regard, brûlait un nouveau feu.

— C'est bien Raul. Très bien.

Mais Raul Gardel n'entendait plus. Les yeux fermés et le masque figé, il était déjà entré en agonie.

CHAPITRE XIV

Toto Sanjay arracha sa masse à l'attraction qui le clouait au sol. Il faisait complètement nuit et une torpeur nauséuse l'anesthésiait en partie. Sans ce malaise, l'eunuque se serait senti presque bien. Mais il aurait fallu être idiot pour penser que cet état allait durer et Toto n'était pas complètement stupide. Il savait que ses chances s'amenuisaient à chaque instant et qu'il tenait là son ultime occasion d'en sortir.

À condition d'arriver chez Doc J.B.

Il était presque minuit et il allait cueillir le toubib dans son premier sommeil éthylique.

Mais il fallait d'abord convaincre le gardien de nuit de cette putain de décharge de le conduire. Car Toto était incapable de conduire. C'est à peine s'il voyait clair, tant la fièvre lui brouillait le cerveau. Aussi fut-ce au prix d'un effort considérable qu'il put enfin se redresser complètement. Titubant, étouffant un grognement de douleur et le flingue en main, le monstre quitta son refuge pour s'aventurer à l'extérieur. Sitôt dehors, il fut pris d'un étourdissement et dut se retenir à un poteau. Mais, dans le noir, il n'avait pas vu le tas de ferrailles juste devant lui. Des pare-chocs et des tôles en équilibre instable et qui, en s'écroulant, firent un vacarme épouvantable qui résonna dans la nuit comme un tocsin. Quelque part, un chien se mit à aboyer. Déjà hors d'haleine, Toto Sanjay trébucha, s'accrochant à son poteau comme à une bouée de sauvetage. Puis le silence revint et, pendant un instant, le colosse crut qu'il ne se passerait plus rien. Mais alors qu'il allait reprendre sa progression vers la sortie de la cassé et vers la cabane du gardien, il y eut un grincement et une voix grincheuse cria à la cantonade :

— Y a quelqu'un, là-bas ?

Le rayon d'une torche électrique balaya les carcasses, arrivant sur Toto qui dut se baisser pour ne pas être découvert.

— Y a quelqu'un ?

La lampe entama un deuxième ballet, s'éteignit enfin avant que la porte de la cabane ne claque de nouveau. Puis le silence se réinstalla,

seulement troublé par le fond sonore de la route toute proche.

Seulement, Toto Sanjay avait présumé de ses forces. Il y eut comme un coup de flash devant ses yeux et le poteau glissa entre ses grosses mains. Quand il s'écroula dans le tas de ferrailles, il ne sentit même pas le choc.

Un choc qui creva le silence à la manière d'un gong.

— On dirait pas une boîte à putes.

— C'est pas une boîte à putes, corrigea ironiquement Pedro Batista à l'adresse du chauffeur. C'est un cabaret avec entraînuses. Nuance.

Situé dans Lincoln Road, le *Danube* ressemblait effectivement à un night-club classique. Voire même plutôt chic. Avec néons discrets en façade et portier galonné sur le trottoir. Mais pour Pedro Batista, c'était surtout un « contrat ». Il savait seulement que la boîte appartenait à un lieutenant du Jamaïcain Samuel Ortega et le patron, Pablo Costa, avait dit de ne pas faire dans la dentelle. Ils allaient exécuter les ordres. Si après ça, les Jamaïcains et les Portoricains ne s'anéantissaient pas mutuellement, ce serait à désespérer. Mais même dans ce cas, tout était prévu.

Raul, lui-même et ses *pistoleros*, finiraient le boulot.

Faute de place, la Ford bleue venait de se garer une dizaine de mètres au-delà du *Danube*, le long du trottoir d'en face. Sans importance. Les trois Cubains étaient rodés et le coup n'était pas compliqué. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Le chauffeur laisserait tourner son moteur, tandis que les trois autres, Batista compris, feraient incursion dans le night. Le reste ne serait que routine. Ils avaient fait ça des dizaines de fois.

— Fox *One* appelle Fox *Three*, Fox *One* appelle Fox *Three* !

C'était la voix de Pablo Costa. Un pli de contrariété se creusa sur le front du râblé qui empoigna le talkie-walkie pour lancer :

— Fox *Three* écoute.

— T'as des nouvelles de Fox *Two*, mec ?

Batista répondit, intrigué :

— Négatif. Pourquoi ?

— Personne ne répond plus sur sa fréquence.

— Personne ? s'étonna le Cubain. Même pas les chauffeurs ?

— Personne, insista la voix de Costa. Où vous en êtes ?

— On allait passer à la phase deux.

— *Bueno*. Dès que vous aurez fini, allez jeter un œil du côté de Fox *Two*. C'est anormal.

C'était anormal, en effet. Depuis que Batista le connaissait, c'était la première fois que Raul grippait la mécanique.

— Si tout est O.K., reprit la voix de Costa, vous passerez à votre phase trois.

Leur dernier contrat de la nuit. Un casino clandestin, dans une usine désaffectée de la périphérie ouest. Encore une affaire de la famille Ortega. En attendant, plutôt que les détourner sur un boulot de baby-sitter, Costa aurait mieux fait d'envoyer sa propre « couverture ». Mais, en bon ancien barbouze des services de Castro, Costa ne se séparait jamais de sa foutue Garde Noire. À croire qu'il se méfiait même de ses propres lieutenants.

— Tu m'entends, Fox *Three* ? s'impatienta Pablo Costa dans l'appareil.

Ce soir, Batista le savait, c'était pour Costa le rush final, côté portoricains : Pinero en personne. Un contrat qu'il allait « jouer » personnellement et à sa manière. Tout en douceur et en vice. Le coup du cheval de Troie, en quelque sorte. Alors, forcément, les contretemps, ça l'énervait. Batista aussi. Agacé, il répondit :

— Bien compris, Fox *One*. On y va.

Il avait horreur des incidents de ce type. Eux aussi, ça allait les retarder pour l'exécution de leur dernier contrat de la nuit. Coupant le contact, il inspira une large goulée d'air pour se détendre et lança sobrement à l'adresse de ses hommes :

— Go !

Ayant abandonné les fusils dans le coffrage ménagé sous leur siège, les deux *snipers* de l'arrière quittèrent la Ford et, encadrant leur chef, ils se présentèrent devant le galonné du *Danube*. Croyant avoir affaire à des noctambules ordinaires, ce dernier leur adressa un sourire avenant en lançant avec un enthousiasme de commande :

— Bravo, messieurs ! Vous avez choisi le meilleur night-club de tout Miami !

C'était très exagéré, mais personne ne releva et les trois hommes pénétrèrent dans un grand sas tendu de toile rouge, où une fille blonde à demi nue officiait derrière le comptoir d'un vestiaire. Surprenant pour l'endroit, les échos du *Printemps* de Vivaldi sourdaient de derrière un large rideau de velours noir. Nonchalamment accoudé au comptoir, un costaud en complet bleu se redressa, instinctivement alerté par les faces glacées des arrivants. Le trio ne ressemblait effectivement pas aux fêtards qu'il avait l'habitude de côtoyer. En professionnel, son regard avait également noté les protubérances suspectes sous les vestes fermées. Sans même répondre au sourire de la blonde, les trois tueurs s'apprêtaient à écarter le rideau de velours noir, quand le costaud s'interposa, bras légèrement écartés.

— Excusez, messieurs. Je...

Il n'acheva pas sa phrase. Jaillie comme par magie dans le poing de Pedro Batista, une lame fulgura dans l'air moite et enfumé. Le costaud amorça un mouvement d'esquive, mais n'eut pas le temps d'en faire davantage. La lame du rasoir de Batista lui avait ouvert la gorge,

quasiment d'une oreille à l'autre. Le balèze émit un affreux gargouillis, recula, heurta le mur et, tandis que la fille du vestiaire ouvrait la bouche pour hurler, il plia les genoux en portant les deux mains à sa gorge.

— La gonzesse, souffla Batista.

Rapide comme l'éclair, Reuter avait déjà ouvert sa veste et arraché l'Ingram M.10 de sa ceinture. Prolongé de son réducteur de son, le petit P.M. n'émit qu'un très léger bruit couvert par la sono du night. À peine sursauta-t-il légèrement en crachant sa mini-rafale de quatre 9 mm Para en direction de la vestiaire. Son hurlement bloqué dans la gorge, celle-ci tressauta violemment sous les impacts. Une balle l'avait atteinte en plein milieu du sein gauche et tandis qu'elle s'affalait en arrière, un jet de sang se mit à gicler sur le comptoir.

— Go ! lança de nouveau Batista.

Ils écartèrent le rideau noir, se retrouvèrent dans une grande salle tendue de rouge dans laquelle la sono distillait toujours son Vivaldi. Au fond, devant des tables éclairées par des lampes à abat-jour, une petite scène sur laquelle une jeune prestidigitatrice, brune et très peu vêtue, faisait sortir des colombes immaculées d'un chapeau noir. L'une d'elles, la dernière, se mit à voleter dans un battement d'ailes soyeux, avant de venir se poser sur l'épaule de la brune. Puis, dans un mouvement gracieux, elle inclina la tête vers le bas, effleurant du bec l'arrondi du sein nu. Des applaudissements plutôt mous s'élevèrent de l'assistance et, tandis que la brune disparaissait derrière un rideau pailleté, une autre fille apparut sur la scène. En maillot deux pièces piqué de strass et frangé de perles, elle se mit à danser au rythme d'une musique afro, ondulant suggestivement et adoptant des mimiques enamourées en direction du public. Au même instant, deux entraîneuses se précipitèrent vers les trois arrivants. Mais à l'instant où la première arrivait sur eux, elle vit jaillir les armes de sous les vestes et elle se statufia, hébétée. Sa copine la heurta, regarda par-dessus son épaule, ne comprit pas exactement ce qu'elle voyait. Puis il y eut une énorme explosion et tout s'arrêta en elle, quand les huit chevrotines du Pistol-Grip sans crosse de Ruiz lui firent sauter la tête et tout le haut du buste. Dans la foulée, l'Ingram de Reuter s'était remis à cracher, fauchant la première entraîneuse qui n'avait rien compris non plus, et criblant de 9 mm brûlantes les derniers rangs des spectateurs. D'une rafale, il cisaila les bustes des deux barmaids officiant au bar, éclatant du même coup plusieurs rangs de bouteilles, dont une explosa comme une grenade, éclaboussant tout sur des mètres à la ronde. Touchée, une des enceintes de la sono fit entendre un véritable coup de canon, avant de se mettre à fumer comme une locomotive. Il y eut des cris, des gens se jetèrent au sol, d'autres tentèrent de fuir. Un grand type en costume sombre et brandissant un

magnum de Moët se dressa soudain devant le trio, couvrant de sa carcasse une femme entre deux âges qui hurlait. Entrant dans la danse à son tour et délaissant le rasoir, Pedro Batista avait fait jaillir un micro-Uzi de sous sa veste et faucha le couple d'une petite rafale. À cause du volume, Batista n'avait qu'un seul chargeur non couplé engagé dans le micro-Uzi. 25 projectiles. Mais avec les cinq cartouches du Pistol-Grip, les 28 balles de 9 mm encore contenues dans l'Ingram et les siennes, il y avait de quoi perpétrer un beau massacre qui, d'ailleurs, ne dura que quelques secondes.

Dans le night, il n'y avait plus personne debout. Des râles montaient çà et là et, tout au fond de la salle, écroulée dans l'angle de la scène, une entraîneuse blessée à la tête pleurait nerveusement.

— C'est bon, grogna Batista. On les met.

En s'affalant, le cadavre du grand type en costume sombre avait failli le faire tomber. Vexé, il lui envoya un coup de pied en pleine face. Agonisante, la femme entre deux âges gémissait en se tordant au sol, essayant vainement de contenir les viscères qui s'échappaient de son abdomen ouvert. Sans un regard pour elle, le râblé pressa :

— Allez !

En repassant le rideau noir du sas d'entrée, ils tombèrent sur le galonné. Livide, il fixait la blonde d'un regard hébété. En voyant les trois tueurs, il eut un sursaut, voulut reculer, heurta le comptoir qui trembla sous le choc. Parfaitement rôdé, Reuter lui envoya une giclée de 9 mm en plein poitrail, lui faisant éclater le cœur. L'Ingram était la seule arme à réducteur de son du trio et il était inutile de rameuter les passants. Aux M.T.T. cubains, c'était le genre de truc qu'on apprenait à l'entraînement. Appréciant le réflexe, Batista souffla :

— *Das ist gut !*

Il adorait faire étalage de sa connaissance des langues.

Lorsqu'ils émergèrent sur le trottoir, les armes étaient de nouveau sous leurs vestes. Calmement, ils se mirent en marche, attendant sagement le passage d'une brochette de taxis, puis d'un mobil-home, avant de traverser. Ils étaient sur le trottoir d'en face, quand un autre taxi qui venait de stopper devant le *Danube* déchargea deux hommes et une femme. Surveillant leurs arrières, Reuter avait tout vu. Il lâcha entre ses dents :

— Faut pas traîner.

Batista avait également assisté à la scène. Il se contenta de hocher la tête et, sans un mot, ils hâtèrent le pas. Un instant plus tard, ils s'engouffraient dans la Ford, quand la femme et un des deux hommes jaillirent sur le trottoir. La femme hurlait et le type essayait de la calmer.

— Allons-y, lança calmement Batista. Pas de problème.

Il était parfaitement tranquille. Personne n'avait fait attention à eux

et pas un seul flic en vue. Il donna au chauffeur l'ordre de rallier les entrepôts de la *US Caribbean* et la Ford décolla du trottoir pour s'infiltrer dans la circulation. Il était minuit passé, et ils avaient encore une foule de choses à faire.

— Pas de problème, répéta Batista comme pour lui-même.

Puis imitant Reuter et Ruiz, il refit le plein de son arme.

CHAPITRE XV

— Ils sont là !

Les trois voitures étaient effectivement là. Deux Mercedes et une Pontiac. Sagement garées dans l'immense cour des entrepôts *US Caribian*, un peu à l'écart du troupeau des autres véhicules. Ceux des invités de la sauterie.

— Tout semble normal, commenta tranquillement Batista.

Les voitures de leurs copains étaient là, avec les chauffeurs au volant, leurs veilleuses allumées et l'avant tourné vers la sortie, comme l'exigeaient les consignes de sécurité. Pour mettre les voiles plus vite en cas de pépin. Mais cette nuit, malgré l'inquiétude de Costa, il ne semblait pas y avoir eu de coup dur. Simplement, pour une raison encore inconnue, l'équipe de Raul avait pris du retard dans son programme. Mais les gars étaient à leur volant et tout semblait normal. Une lumière diffuse filtrait sous les rideaux de fer baissés du quai de chargement. La Ford bleue avait passé la double grille de l'entrée restée ouverte et le chauffeur la fit rouler doucement jusqu'à la première Mercedes. À travers le pare-brise, il avait reconnu la silhouette massive de José. Ils étaient issus du même village de Las Canas et se connaissaient depuis l'école... de la rue. Nuque appuyée contre l'appui-tête de son siège et une cigarette fichée au coin de la bouche, il semblait rêvasser.

— Hé ! José !

Glace baissée, le chauffeur de la Ford s'était penché à la portière. À cet instant, Batista fut pris de doute. Leur arrivée n'étant pas programmée, les trois chauffeurs auraient normalement dû s'étonner. Bouger. Au lieu de ça...

— Hé ! Jo...

Cette fois, la fin de l'appel du chauffeur lui resta dans la gorge. Ni José, ni aucun des deux autres n'avait bronché. Incrédule, il se préparait à ouvrir sa portière pour aller voir de près, quand Batista ordonna d'une voix tendue :

— Démarre.

Son regard inquisiteur avait intercepté des taches suspectes sur le

col du nommé José, ainsi que son œil ouvert. On ne dormait pas avec un œil ouvert. Derrière Batista, les duettistes de l'exécution sommaire avaient déjà compris et aussitôt réagi. Des bruits de culasses avaient claqué dans le silence de l'habitable et Reuter commenta froidement :

— Y a une couille.

Instinctivement, Ruiz et lui avaient sélectionné les armes à la puissance de feu la plus grande, dans le coffre situé sous la banquette. Deux M.P. 5K. La version courte des fameux P.M. de Heckler & Koch. De calibre 9 mm Para, mais dotés de longs chargeurs couplés tête-bêche, spécialement « aménagés » par eux, et contenant chacun soixante cartouches imbriquées, au lieu des trente normalement acceptées par cette arme. Des engins de guerre particulièrement destructeurs et à peine plus encombrants que l'Ingram M.10.

Ils en avaient quand même chacun un, des Ingram. Posés près d'eux sur la banquette. Avec des chargeurs couplés aussi. Histoire de ne pas manquer.

— Roule, répéta Batista à l'adresse du chauffeur.

Mieux valait prendre du champ pour analyser la situation. José était mort, il en était certain. Les autres l'étaient sûrement aussi. Moralité, il y avait peut-être encore du monde dans le secteur. Il fallait se mettre à couvert et prendre les instructions de Costa. Mais à l'instant où la Ford entamait sa manœuvre pour virer sur les pavés de la cour, il y eut deux petits sons bizarres sous le châssis. Très rapprochés, et ressemblant à des coups de compresseur.

— Qu'est-ce que...

Le chauffeur n'acheva pas. Il y avait eu un autre bruit à la hauteur du pare-brise. Un bruit mat, comme une projection de caillou sur la route. La tête brusquement repoussée en arrière, le chauffeur émit une plainte sourde, tandis que Batista recevait des choses tièdes sur la figure. Interdit, il vit le pare-brise étoilé et la grosse tache sombre sur le front du chauffeur.

— Dehors ! cria-t-il. Vite !

Reuter et Ruiz n'avaient pas attendu son ordre. Jaillissant de la voiture, ils se mirent aussitôt à jouer du M.P. 5, arrosant droit devant, dans la direction supposée des tirs ennemis, courant en crabe vers un pan de mur censé les protéger. Mais contre toute attente, aucun autre tir ne vint les menacer et, tandis que Batista quittait la Ford en balançant quelques rafales d'Ingram dans la même direction, ils se retrouvèrent tout bêtes à l'abri de leur pan de mur.

Le *sniper* n'avait même pas essayé de les descendre ! Car c'était bien un tireur isolé qui avait crevé les pneus et tué le chauffeur. Un *sniper* qui s'amusait avec eux... et qui n'avait pas tiré sur Batista, qui venait de les rejoindre.

— Le *maricon* ! lâcha ce dernier en s'abritant avec eux. Où est ce

sale con d'enculé !

En bon professionnel, il avait emporté le talkie-walkie. Établissant le contact avec le Q.G. de Costa, il lança à voix contenue :

— Fox *Three* à Fox *One*, on a une merde, patron !

— Faut décrocher, intervint Reuter, toujours aussi calme. Raul et ses gars sont *out*.

— Ta gueule, gronda Batista.

Ça ne faisait maintenant plus l'ombre d'un doute qu'ils étaient *out*, les autres. Mais il fallait que Costa le sache. Il fallait...

— Fox *One* écoute, Fox *Three*. Quel est le problème ?

Batista résuma la situation, acheva en précisant :

— C'est un putain de *sniper*. Peut-être qu'il est tout seul, cet enfoiré, mais je...

— Décrochez, coupa la voix autoritaire de Costa. Décrochez et ralliez votre Q.G. Je vous rappellerai là-bas. Terminé.

Batista coupa le contact, maussade. Il le savait bien, qu'il fallait décrocher. Si possible sans se faire culbuter au passage. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. D'abord, il fallait supprimer les lumières. Les *snipers* équipés de visée de nuit ne couraient quand même pas les rues. Les feux des bagnoles, souffla-t-il à l'adresse de ses gars. Encore une fois, Reuter fut le premier à réagir. Pointant son Ingram pour économiser le M.P. 5K, il expédia de courtes rafales, faisant exploser les phares des deux Mercedes et de la Pontiac. Mais pour leur Ford, c'était plus compliqué. Tournée dans l'autre sens, ses phares étaient inaccessibles de cette façon. Il ne put qu'en faire éclater les feux arrière. Pour le reste, à moins d'attendre que la batterie ne se vide...

— À toi, lança doucement Batista à Ruiz. Fais le tour, on te couvre. De là-bas, tu t'arranges aussi pour péter les feux arrière des trois autres.

C'était extrêmement risqué mais, formé à la rude école des M.T.T., l'autre ne discuta pas. Laissant son M.P. 5 à Reuter, il empoigna son Ingram et, prenant son souffle, il quitta l'abri du mur pour se lancer dans une course éperdue. Dans le silence de la nuit, ses semelles de caoutchouc ne faisaient presque pas de bruit. Batista et Reuter se mirent à canarder droit devant, sachant que cela ne servait à rien d'autre qu'à rassurer Ruiz. Ce dernier franchit la moitié de l'espace le séparant de la Ford en un temps record, bifurqua brusquement, se remettant à courir en zigzags, arrivant derrière la Ford comme un boulet pour s'y plaquer dans un dernier élan. Batista et Reuter le virent reprendre son souffle, puis, comme un athlète au départ d'une compétition, Ruiz s'élança pour la partie la plus dangereuse du parcours. Plongeant le long de la Ford, il arriva soudain devant, lâcha une rafale à la volée qui fit mourir les codes de la Ford. Et tout ça, sans être le moins du monde inquiet par le mystérieux *sniper*. Si cela

se trouvait, ils l'avaient « accidentellement » descendu au cours de leur repli. Soulagés les deux Cubains distinguèrent l'ombre de Ruiz qui se déplaçait encore, avant qu'une nouvelle rafale d'Ingram n'aille volatiliser les feux arrière des trois véhicules de Raul.

— *Gut !* souffla Reuter pour lui-même.

Il avait toujours apprécié le professionnalisme de son équipier. Son courage aussi. Un courage qu'une fois encore, il était en train de prouver, car, bien que n'en ayant pas reçu l'ordre, il venait d'ouvrir la portière de la première Mercedes, d'en arracher le cadavre de José, pour prendre aussitôt sa place au volant. En fait, les deux hommes ne le comprirent qu'en entendant rugir le moteur de la voiture.

— *Gut !* souffla encore Reuter. *Sehr gut !*

La Mercedes fut à leur hauteur en cinq secondes, portière arrière ouverte à la volée. Ils s'y précipitèrent aussitôt, arrosant l'espace qui s'ouvrait devant eux par acquit de conscience. La portière à peine claquée, Batista lança :

— Roule !

Mais contre toute attente, Ruiz ne démarra pas et Batista hurla :

— Mais roule, merde !

Alerté, Reuter s'était penché en avant et, à la lumière du tableau de bord, il aperçut l'étoile dans le verre feuilleté du pare-brise.

— *Scheisse !* s'exclama-t-il en plongeant littéralement par-dessus le dossier.

Il avait également aperçu le sang sur la face de son équipier. Ruiz ne pouvait pas redémarrer, il était mort d'une balle en plein front. De son côté, Batista venait de réaliser. Brusquement moins calme, il cracha à l'adresse de l'Allemand :

— Magne ton cul, bordel !

Mais Reuter n'arrivait pas à faire basculer le cadavre de Ruiz à l'arrière. Ils durent s'y mettre à deux, avant que le mort ne s'écroule enfin entre la banquette et le siège du chauffeur, que venait d'occuper Reuter.

— *Schnell !* cria Batista.

Cette fois, le moteur rugit et la Mercedes bondit en avant. Mais, alors que le râblé voyait enfin les grilles de la cour se profiler devant eux, il y eut un choc du côté gauche de la voiture, suivi d'une explosion sourde.

Le verre securit de la glace avant gauche venait de voler en une myriade d'éclats et, devant les yeux hallucinés de Batista, la tête de Reuter parut frappée sur le côté par un énorme poing invisible. Comme sous le coup d'une décharge électrique, les épaules de l'Allemand sursautèrent violemment et il bascula sur la droite, disparaissant au regard du râblé. Néanmoins, coincé sous le tableau de bord, le pied de Reuter continuait à peser sur l'accélérateur. La

Mercedes fonçait vers la grille d'enceinte de la cour. D'un élan de tout le corps, Batista plongea sur le volant, essayant de redresser la trajectoire. Hélas, l'avant-bras gauche de l'Allemand avait basculé sous l'arrondi du volant et, dans sa hâte, Batista n'avait pas réalisé. Résultat : la Mercedes, qui s'était un instant dirigée vers l'ouverture du portail, se mit ensuite à foncer vers le quai de chargement et, lancée à pleine vitesse, la voiture arriva contre le quai avant que Batista ait pu réagir.

Le choc fut d'une violence inouïe. Catapulté de l'arrière à l'avant, Batista se cogna violemment le crâne au tableau de bord. La peau du front éclatée, il sentit le sang couler sur sa face et se dit qu'il était peut-être gravement blessé. Pourtant, avec les gestes de l'habitude, ses mains étaient parties à la recherche de son Ingram. En vain. Mais le M.P. 5K de Ruiz était sur le plancher et il s'en saisit. Instinctivement, il vérifia que la sécurité était ôtée et, dans un effort démesuré, il déverrouilla la portière et roula sur les pavés. Encore groggy, il se redressa, courbé en deux, et se mit à courir en zigzaguant.

— Inutile de courir, Pedro.

Batista crut devenir fou. Il bifurqua, voulut encore se précipiter vers la grille qu'il devinait dans la nuit. Mais dans son dos, tout près de lui, la voix reprit :

— Inutile, Pedro !

Une voix basse et glacée. Sinistre. Une voix d'outre-tombe qui semblait surgir de nulle part. Complètement dépassé, le râblé esquissa le mouvement de repartir dans une autre direction, mais la voix souffla à son oreille :

— Stop, Pedro. Te fatigue pas.

Cette fois, le Cubain s'arrêta, le cœur au bord des lèvres, complètement tétanisé, le cerveau largué. Il tourna la tête, à droite, à gauche, derrière lui. Il ne distinguait rien que la longue suite des entrepôts et les formes vagues des voitures.

— Ne cherche pas, Pedro, fit encore la voix tout près de lui. Je ne suis pas là.

— Hein !

Maintenant, Batista était complètement fou. Un mec qui n'était pas là était pourtant en train de lui parler à l'oreille. Le choc à sa tête avait été trop rude. Il n'avait pas quitté la bagnole et il était en train d'y agoniser. Par pur réflexe indépendant de sa volonté, il envoya une longue rafale de M.P. 5K dans la nature, tout en criant, la peur au ventre :

— Hé ! Qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

— Un merdier semé par ton copain Raul.

— Hein !

— Raul est mort, enchaîna la voix. Tous ses hommes sont morts

également. Comme tes deux copains. Et toi, tu vas mourir aussi.

— Qui tu es ? Où tu es ?

Batista tournait sur lui-même comme une toupie folle. Le silence plana et sentant la folie l'envahir au galop, le Cubain se mit à hurler :

— Merde, réponds !

— Tu m'entends, renseigne tranquillement la voix sinistre. Pourtant, je suis assez loin de toi. Mais ne te fais aucune illusion, je te vois parfaitement.

Continuant à tourner, au bord de la rupture d'équilibre, Batista cria encore, d'un ton presque plaintif :

— Dis-moi au moins qui tu es, merde !

Et l'ennemi répondit, comme un souffle à son oreille :

— Mon nom est Mack Bolan.

CHAPITRE XVI

L'écho de la voix inconnue résonna aux oreilles de Batista à la manière d'un glas. Pétrifié, il battit des paupières comme un hibou, manipulant son M.P. 5K sans très bien savoir qu'en faire. Toute sa raison basculait peu à peu et il était de plus en plus persuadé d'avoir été plongé dans le coma par son choc à la tête. Pourtant, devant ce nom qui renvoyait à une incroyable légende son cerveau refusait de fonctionner.

— Hein ?

— Tu as très bien compris. Je suis Mack Bolan. Le grand Fumier. Tous les autres sont morts et à la suite de votre tuerie du *Danube*, je vous ai suivis jusqu'ici, toi et tes deux rigolos.

Sans en avoir conscience, le Cubain s'était mis à trembler. Il ne comprenait rien à rien. Ce Bolan était un sorcier. Lui d'habitude si froid, quand il s'agissait de tuer les autres, ne parvenait pas à se faire à l'idée que sa vie pouvait sérieusement être menacée. Pourtant, il avait assisté aux exécutions de ses deux équipiers et, bien qu'elle n'ait encore proféré aucune menace, cette voix lui parlait de *sa* mort.

— Comment savais-tu, pour le *Danube* ?

— C'est Raul qui m'en a parlé. Hélas, je suis arrivé là-bas trop tard pour empêcher le massacre. Je vous ai vus quitter la boîte. Il y avait trop de monde dans le secteur. Impossible de vous intercepter sur place. Alors, j'ai mis mon petit gadget en batterie. Des senseurs acoustiques qui me permettent d'entendre une mouche voler à plus d'un mile. Et grâce à ça, j'ai pu écouter les indications que tu as données à ton chauffeur. Dès lors, je n'avais plus qu'à revenir ici. Heureusement, les flics ne savent visiblement rien encore de ce qui s'y est passé. On va être tranquilles.

Pendant la conversation, le son de la voix montait et descendait, le système montrant quelques faiblesse. L'Exécuteur espérait qu'il tiendrait le coup juste assez pour finir cette opération. Batista, lui, ne s'était visiblement aperçu de rien. Il cria :

— Montre-toi un peu, si t'es vraiment Bolan !

Rien que prononcer ce nom lui tordait les boyaux. Bolan ! Ce n'était

pas possible. On le disait tantôt en Pennsylvanie, tantôt au Pérou ou en Asie, et voilà qu'il se manifestait à Miami, précisément là où Batista et ses gars massacraient du mafieux !

— Hé, Bolan ! cria soudain Batista. Écoute... nous, on est là pour faire comme toi ! Pour bouffer de la mafia !

C'était une idée de génie ! Il pouvait prouver que lui et ses gus n'avaient fait que flinguer des éléments de la mafia locale. Exactement ce qu'était réputé faire ce fumier d'Exécuteur. C'était une idée fantastique. Un coup de chance qu'il fallait exploiter sans tarder et...

— Je sais, Pedro. Mais toi, tu flingues des mafieux pour le compte d'autres mafieux. Parce que toi aussi, tu fais partie de la grande famille. Et au *Danube* tu n'as pas fait le tri. Mafieux ou innocents, t'en as rien à foutre.

— C'est pas vrai ! Je...

— Tu vas dire des bêtises, Pedro, coupa la voix de l'Exécuteur.

— *Si, si* s'énerva le Cubain. *Si*, Bolan. Mais je comprends rien ! D'abord, je te vois pas ! Où est-ce que tu te planques ? Comment tu fais pour me causer alors que...

— Je ne me cache pas, Pedro. Cette voix... tu entends est bien... mienne, seulement elle est transportée jusqu'à toi par un système acoustique très spécial. Une sorte de canon qui véhicule les sons, selon un... principe qu'il serait trop long de t'expliquer. Sache seulement que je te vois comme... plein jour et que si je voulais, je pourrais même... tendre le bruit que font tes boyaux en ce moment.

Le son était devenu vraiment médiocre et comportait des ratés de plus en plus importants. Comme si ce détail avait soudain une importance considérable, Pedro Batista se sentit brusquement moins mal à l'aise. Et pour s'en convaincre, il hurla à la cantonade :

— Va te faire foutre, Bolan ! Montre-toi ! Viens avec ton putain de flingue. À découvert. Et on s'expliquera en hommes.

Il ne comprenait rien à ces histoires de canons acoustiques et s'en foutait complètement. Il était un tueur professionnel. Si, dans un premier temps, il avait eu une trouille bleue, il se reprenait. Et si c'était bien ce Bolan qui avait descendu Reuter et Ruiz, il fallait savoir comment et essayer de sauver sa peau. En négociant. Tant qu'on est vivante.

— Qu'est-ce que tu veux, Bolan ?

— Rien. Je ne veux rien, Raul m'a déjà tout balancé.

Un flot de sueur glacée coula dans la nuque de Batista.

— Impossible, grinça-t-il un peu trop hâtivement. Il était pas dans les secrets.

— Tu es sûr ?

La voix contenait une lourde menace. Quand elle s'éleva de nouveau, ce fut pour questionner d'un ton détaché :

— Et toi, tu le serais, sans doute...

— Un peu, oui !

— Quels secrets, Pedro ? Quels secrets détiens-tu qui puissent m'acheter ta sale vie de pourri ?

Le son sautait de plus en plus souvent et Batista se demandait ce que tout ce cirque voulait dire. Mais tout à son sujet, il s'emballa :

— Si je te dis pour qui je bosse, tu effaces mon ardoise ?

— Je le sais déjà. Tu travailles pour Pablo Costa. Un ancien, comme toi, des M.T.T. cubains. Comme Raul Gardel et ses hommes. Je sais aussi que vous êtes venus à Miami pour nettoyer la ville des clans latinos en place, y compris les mafieux d'origine cubaine. Une grande lessive destinée à implanter ici *votre* propre mafia cubaine.

— Ouais ! grinça Batista, quand même un peu déçu que Raul se soit montré si bavard. Mais si je te donne un vrai beau scoop, tu passes l'éponge ?

Il ne risquait plus grand-chose, il n'y aurait aucun témoin de sa débâllonnade. Dans la nuit menaçante, il y eut un silence assez long, durant lequel Batista calculait ses chances. En dehors d'un *deal*, elles étaient nulles. Ruiz et Reuter en étaient l'exemple.

— Tu ne peux rien me donner, Pedro.

— Tu crois ça, hein ?

Ce con de Raul ne connaissait pas vraiment la connexion russe de l'affaire. Il s'en doutait seulement. Donc, il n'avait rien livré d'important à ce propos.

— Je sais que Raul n'a rien pu dire de capital, renvoya Batista. C'était juste un flingueur. On lui disait que le nécessaire.

— Si tu en sais plus que lui, c'est le moment de cracher le morceau. Dans une minute, il sera trop tard.

Batista calculait à toute vitesse. Ayant pris sa décision, il finit par jeter d'un ton grinçant :

— Je parle pas aux voix, moi, Bolan. Viens discuter en face. Je garderai le canon de mon arme tourné vers le sol.

Il avait repris du poil de la bête et, surtout, une idée venait de s'imposer en lui. Négocier, c'était bien, mais s'il pouvait ramener la situation au point zéro, ce serait encore mieux. Il avait été le meilleur agent « action » des services spéciaux de Castro et il n'avait pas perdu la main. Avec un peu de chance...

— Je suis là, Pedro.

Malgré lui, le Cubain ne put s'empêcher de sursauter. C'était bien la même voix, aussi lugubre et aussi glacée, mais sans cette espèce de profondeur artificielle qui l'avait jusqu'alors caractérisée. Se retournant d'un bloc, Batista faillit pointer le court canon du M.P. 5K droit devant. Mais il se reprit à temps et eut conscience de sauver sa vie. Malheureusement, il ne voyait rien et dut battre des paupières

pour discerner enfin une ombre. Une haute et puissante silhouette qui se découpait vaguement sur le fond du ciel.

— Tu vois, Pedro, je t'ai écouté. Je suis venu, et sans le fusil à lunette I.L. qui m'a permis de descendre tes potes. Je n'ai en main qu'un P.M., on est à égalité. Je connais les idées qui se bousculent sous ton crâne de pourri. Tu te dis que tu finiras par m'avoir, et je suis prêt à relever le défi. Joue au con, et cette nuit, l'un de nous deux mourra. Et je crois que ce sera toi.

Malgré le choc que lui occasionnait cette apparition quasi mythique du grand Fumier, Pedro Batista ne put s'empêcher de crâner.

— Ça se pourrait que ce soit moi qui te baise.

— Parle, ordonna l'Exécuteur. Vite.

Dans la pénombre, Batista distinguait la silhouette caractéristique du micro-Uzi. Au repos, tenu le long de la cuisse de Bolan, canon vers le bas, comme promis. L'autre main était vide, posée le long de l'autre cuisse. Cet imbécile était trop orgueilleux. Il était venu se jeter dans le piège. Il ignorait à qui il avait affaire et il allait se faire descendre. Personne n'avait jamais réussi à battre Batista à ce petit jeu. Il avait flinguer le grand Fumier !

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Il fallait l'occuper. Accaparer son esprit et envoyer la sauce par surprise.

— Seulement savoir pour qui travaille Pablo Costa. Tu as dit le savoir, c'est le moment de le prouver.

— Donne d'abord ta parole. Quand j'aurai parlé, tu passes l'éponge ?

— Si tu me donnes du concret, peut-être.

— Ça suffit pas. Je veux l'assurance.

Devant Batista, la haute silhouette noire sembla se raidir.

— Tu es libre de te taire, renvoya l'Exécuteur, glacé. Je n'aime pas la torture, tu mourras donc.

Batista sentit que la situation allait se bloquer. Très vite, il soupira, apparemment vaincu :

— Ça va ! Ça va !

Surtout, endormir la méfiance du grand Fumier.

— Je sais deux trucs importants pour toi, avoua-t-il dans un souffle.

— Le premier ?

— Costa nous fait bosser pour les Russes.

— Ça, je le sais déjà.

De saisissement, le Cubain resta sans voix. Ce fut Bolan qui reprit :

— Raul me l'a dit. Il l'a su tout bêtement. En voyant un ex-agent du KGB qu'il avait vaguement connu à l'époque de l'Empire soviétique, quitter l'antenne secrète des M.T.T. de Cuba, juste avant votre infiltration en Floride. Il savait que depuis la chute du communisme, cet agent s'était reconverti dans la mafia ouzbek. C'est ce qui lui a mis

la puce à l'oreille. Il l'a filoché, l'a repéré en compagnie de Pablo Costa. La boucle était bouclée. Il savait donc qu'il bossait pour, ou en association avec la mafia russe, mais bien sûr, il ignore tout des tenants et aboutissants. De ce Russe, il n'a jamais connu que le nom de code : *Lioul'*. Ce qui signifie juillet.

Batista n'en revenait pas. Raul en avait su plus long que lui sur la question et ça lui ôtait son effet.

— Dis-moi où je peux trouver ce Russe, reprit l'Exécuteur, et tu pourras peut-être sauver ta peau.

Batista n'en savait strictement rien. Toute l'opération avait été très bien cloisonnée. Heureusement, il lui restait un joker. Un renseignement dont il était sûr que Costa ne l'avait donné qu'à lui. Par téléphone, bien sûr, parce que depuis leur arrivée en Floride, ils n'avaient plus communiqué que par ce moyen ou par talkie-walkie. Toujours le sacro-saint cloisonnement. Une des séquelles du temps des Services. Adoptant un ton de vaincu, Batista baissa la tête, lâchant du bout des lèvres :

— D'accord, Bolan. Le Russe, je peux pas te dire où le trouver.

— Tant pis...

— Attends ! Costa, lui, il sait où il est, le Russe !

— Et Costa, je le trouve où ?

— Au *Satanas*.

Batista ne remarqua rien, mais, dans l'ombre, l'Exécuteur avait tiqué.

— Au *Satanas* ?

Le *Satanas* était la boîte où Raul Gardel lui avait dit que Ramon Pinero allait tous les dimanches soir.

— Parole, répondit le Cubain avec l'accent de la sincérité.

Sûr de lui, il ne risquait rien à dire la vérité. Si, par malheur, il n'arrivait pas à baiser le Fumier, ceux du *Satanas* le feraient.

Soupçonneux, l'Exécuteur questionna :

— Et je le trouve quand, au *Satanas*, ton Costa ?

— Cette nuit.

De plus en plus incrédule, Bolan ne put s'empêcher de renvoyer, plus froid que la banquise :

— Tu te fous de moi, Pedro. Tu as...

— Parole, Bolan ! Costa, tu le trouveras au *Satanas* cette nuit !

Malgré lui, Bolan était ébranlé. Il insista pourtant, le ton chargé de doute :

— Et qu'est-ce qu'il irait y faire, au *Satanas*, d'après toi ?

Sentant l'intérêt du grand Fumier enfin capté, Pedro Batista marqua un petit temps, puis, d'un coup, il asséna son joker :

— Il va aller y tuer Ramon Pinero et ses potes. À une heure trente exactement.

Un silence plana, avant que l'Exécuteur ne questionne enfin :

— Ça doit se passer comment ?

Alors, omettant quelques détails, Batista raconta. Il vendit Costa sans l'ombre d'un état d'âme, le décrivit avec précision, afin que l'Exécuteur ne puisse pas le rater. Dans le métier, surtout chez les anciens « torpédos » des M.T.T., les sentiments n'existaient pas. Il parla des pokers, des filles mises en jeu, des pigeons plumés par Pinero et ses semblables et du plan de son boss. Quand il eut fini, l'Exécuteur interrogea d'une voix légèrement changée :

— Tu es sûr de tout ça, Pedro ?

C'était le moment. Le grand Fumier avait marqué le coup et relâché sa vigilance. Il fallait saisir la chance. D'un mouvement brusque, Pedro Batista leva le canon du M.P. 5K et enfonça la détente.

Dame la Mort pouvait donner son baiser glacé.

CHAPITRE XVII

L'évanouissement de Toto Sanjay avait été passager.

Du moins le crut-il en ouvrant les yeux. Il se demanda quand même comment la lune pouvait être aussi éblouissante.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

Malgré son état, Toto reconnut la voix. Encore plus grincheuse, et menaçante aussi. Il avait distingué un bref éclat métallique dans le pinceau de lumière qui l'éblouissait et quelque chose de dur s'enfonça dans son estomac.

— J'ai posé une question, Ducon !

Cette fois, la voix était vraiment mauvaise. Et la chose plantée dans l'estomac de Toto avait dangereusement frémi. Du coup, la douleur se réveilla dans la viande du colosse et la rogne le prit.

— Va te faire foutre, enculé.

— Hein ?

De saisissement, l'intrus en avait un instant dévié sa lampe et Toto eu le temps d'apercevoir une silhouette trapue, prolongée d'un fusil dont le canon demeurerait enfoui dans sa panse. Au même instant, il entendit un claquement sec en deux temps et il comprit que l'autre venait d'actionner la pompe de son riot-gun. Il sut alors qu'il n'avait plus que peu de temps pour réagir. Dans un effort surhumain, il roula sur le côté, faisant glisser le canon vers son flanc, puis vers le sol. Déséquilibré, le trapu faillit tomber et, avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, il reçut un choc à la tempe, des éclairs zébrèrent sa vue d'un seul coup, et il perdit connaissance quelques instants. Quand il rouvrit les yeux, il était allongé à terre à son tour, ses mains étaient vides et quelque chose de dur et de glacé lui vrillait le front.

— T'énerve pas, prévint Toto de sa voix bizarre.

Mais l'autre avait aussi mauvais caractère que lui et il eut un mouvement pour balayer le canon de Beretta qui meurtrissait son front. Toto esquiva, envoya la crosse vers la bouche du type à toute volée. Cela craqua sinistrement et le gardien poussa un couinement bref, tandis que ses incisives brisées lui tombaient dans la gorge, et qu'un goût de sang lui envahissait la bouche. Anéanti par son effort,

Toto insista en haletant :

— J'ai dit de pas t'énerver.

Dans le même temps, il avait poussé un peu plus sur le Beretta et l'autre grimaça.

— Qu'est-ce que tu veux ! chuinta-t-il en crachant son sang.

— Un médecin.

— Il est sorti promener le chien, renvoya le gardien dans un beau trait d'humour.

— Ta gueule, le doucha Toto en redressant péniblement sa monstrueuse carcasse.

Braquant sur la face du gardien la lampe torche qu'il avait récupérée, il nota la tignasse brune, les épais sourcils noirs et les petits yeux en boutons de bottines. Un latino bon teint. Avec un coup de pied dans les reins, il ordonna :

— Debout, connard.

Instinctivement, l'autre chercha son fusil des yeux et, encore une fois, Toto balaya ses illusions.

— Pas la peine de chercher. Je l'ai balancé.

D'un coup de menton, il avait désigné les amoncellements d'épaves qui les entouraient.

— T'as tes clés de bagnole sur toi ? questionna encore l'eunuque.

L'autre secoua la tête en crachant derechef un filet de sang, accompagné de quelques fragments de dents.

— Dans la cabane.

— On y va, ordonna le colosse en le poussant du canon de son flingue. Tu fais le con, t'es mort.

Il marqua un temps en tanguant sur ses jambes et, avisant l'expression attentive du gardien, il prévint :

— Si je sens les vapes m'arriver, je te bute.

Il ne pouvait prendre aucun risque. L'un poussant l'autre, ils arrivèrent au bungalow qui servait de poste de garde et, un instant plus tard, Toto s'affalait sur le siège du passager d'une vieille Ford à la peinture bleue écaillée. Le Beretta sur les genoux, canon pointé vers le chauffeur et la tête lui tournant comme un manège, il lâcha l'adresse de doc J.B. en précisant :

— Rappelle-toi. À ta première connerie, t'es mort.

La mort avait parlé, mais pas exactement comme prévu. Au quart de seconde près, les réflexes de guerrier solitaire avaient anticipé la manœuvre pourtant précise du Cubain. Résultat : la rafale de l'Uzi avait fait éclater tout le thorax et une partie de la tête de Batista. Exactement un quart de seconde avant que le M.P. 5K de ce dernier ne crache à son tour. Mais déjà, plongeant dans la nuit, le sergent Miséricorde avait roulé sur les pavés, n'échappant que de quelques

centimètres à une mort programmée. Batista avait perdu, il avait payé.

— Salut, beau brun !

Puisant dans ses talents de comédien, Mack Bolan baissa les yeux sur la fille en string qui venait de l'intercepter à son entrée dans la salle du *Satanas* et lui sourit d'un air niais.

— Salut, beauté.

La fille aux seins nus glissa son bras sous le sien, se hissant sur la pointe de ses escarpins à paillettes pour lui souffler à l'oreille :

— Tu cherches de la compagnie, mon chou ?

C'était un petit tanagra blond, aux longs cheveux permanentés, qui descendaient en une interminable cascade jusqu'à la lisière de son string rose. Elle était jolie et souriait de toutes ses dents, mais au fond de ses grands yeux clairs, il y avait comme une espèce de désarroi résigné. Une expression que Bolan avait souvent surprise dans les regards des filles qui dorment leur corps en spectacle.

— O.K., acquiesça-t-il d'un ton traînant, en changeant son attaché-case de main. Trouve-nous un coin pour discuter, chérie.

Dans son complet de toile et ses « mexicaines » aux pieds, il avait exactement l'air de ce qu'il souhaitait paraître : un pigeon texan à plumer.

Un moment auparavant, un paquet sous le bras et après un tour de reconnaissance dans le périmètre du night, Bolan avait repéré la Cadillac de Piñero. Elle était facile à identifier, Batista le lui avait confirmé : une Cad blanche, garée tout près du night. Avant de quitter le char de guerre, Bolan avait pu observer, non seulement le portrait du boss portoricain, mais aussi ceux de la plupart de ses homologues, grâce aux clichés fournis par l'imprimante de l'ordinateur du *listing-computer*. Un des rares éléments électroniques du mobil-home qui fonctionnait encore normalement. Il avait pu s'assurer que si Pinero était bien au *Satanas*, il pourrait le reconnaître au premier coup d'œil. Ensuite, continuant sa « promenade », il avait disparu dans l'ombre de la ruelle qui longeait l'arrière du night. Lorsqu'il était reparu un instant plus tard, il avait les mains dans les poches de la longue veste de toile un peu trop ample, et son paquet s'était volatilisé. Sifflotant une vieille scie de country, il avait regagné le char de guerre stationné tout près, en était ressorti un moment plus tard, lesté d'un attaché-case au cuir fatigué. Consultait sa montre, il avait traversé la rue, s'était enfin présenté devant l'entrée du *life-show*, un gros cigare entamé au coin des lèvres et l'air conquérant qui sied à tout Texan fier de sa condition.

Il était 0 h 40. Timing respecté.

Le *Satanas* était vraiment un établissement miteux. Dès l'entrée, l'impression se renforçait. Néons tapageurs, porte à petits carreaux

aveugles et portiers-gorilles aux regards soupçonneux et aux vestes chamarrées gonflées par l'artillerie. Derrière l'entrée, un vestiaire avec une hôtesse quasiment nue, un long couloir à la moquette bleue élimée. Derrière un rideau de cuir marine, sur une longue salle en deux niveaux, terminée par une troisième en forme de L, où se trouvaient des boxes, le bar et une scène avec rideau.

Tout à fait le style des boîtes minables de la périphérie. Avec glaces aux cadres dorés et odeurs de tabac, d'alcool, de parfums bon marché et de sueur mélangés. La ventilation et la clim fonctionnaient mal et une fumée à couper au couteau stagnait à mi-hauteur. Ici, on risquait davantage le cancer des poumons que le rhume. Dans l'angle de la salle en L, une fille dansait sur la scène. Déguisée en soubrette, elle s'évertuait à simuler le plaisir sous les caresses osées d'un plumeau plutôt dégarni. Les murs et les plafonds étaient laqués de rouge sang et la moquette était grenat. Derrière le bar, deux filles en string préparaient des cocktails avec des airs d'ennui profond, sous les regards encore plus mornes de deux costauds aux complets défraîchis. Les baby-sitters de service.

Le volume sono était au paroxysme et les « hôtesse » affairées forçaient sur le champagne californien.

Dès son entrée, Bolan avait été agressé par une véritable meute de filles plus « motivées » les unes que les autres, mais finalement, il avait jeté son dévolu sur la petite blonde.

— Je m'appelle Deborah, lui envoya la blonde dans les oreilles, alors qu'elle le poussait dans une des alcôves du fond de la salle.

Ses parents avaient dû l'appeler Jenny ou Kate, comme tout le monde mais, dans l'univers de la nuit, les prénoms devaient être le reflet du rêve. Déjà, une serveuse se précipitait pour demander d'une voix suave :

— Champagne ?

— Il est bon, mon chou, intervint aussitôt Deborah en le poussant sur la banquette au velours plus que lustré. Et il ne fait pas mal au crâne.

Prudent, Bolan avait repéré les bouteilles sur les rayons du bar. Si le Moët et Chandon était absent, il y avait en revanche du Johnnie Walker Black Label et, miracle, un magnum de Hennessy XO. Sans doute au prix du caviar, mais les poisons violents n'étaient pas son fort.

— Champagne pour *miss* Deborah, commanda-t-il. Et Hennessy-Glace pour moi.

— Hennessy-Glace pour moi aussi ! corrigea le Tanagra blond.

Où elle connaissait trop bien le champagne californien, où le Hennessy était encore plus cher. En attendant qu'ils soient servis, Deborah commença à le baratiner, lui racontant une fable qui était

sensée être sa vie. À côté de ça, *Les Misérables* de Victor Hugo n'était qu'une contine-guimauve. Tout juste si son salaud de père ne l'avait pas violée. Puis les boissons arrivèrent et, comme parler lui avait donné très soif, elle commanda aussitôt une deuxième tournée, sans lui demander son avis. Laissant faire, Bolan continuait à jouer son personnage. Lui aussi s'était inventé une vie. Né de parents fermiers modestes, il avait su faire fructifier le capital et, aujourd'hui, ses terres texanes s'étendaient « aussi loin que porte le regard ».

D'où son envie dé s'éclater quand il sortait.

Un quart d'heure plus tard, après avoir discrètement consulté sa montre et singé un début d'ivresse, il entrouvrait son attaché-case au cuir fatigué pour bien montrer à quel point il comptait s'amuser.

Un attaché-case bourré de dollars.

Sous le regard très attendri de Deborah, il graillonna enfin, confidentiel en diable :

— J'ai entendu dire qu'on cherchait un vrai joueur de poker, dans le secteur !

Encore cinq minutes, et Deborah et lui étaient copains depuis toujours. Dans un bel élan d'altruisme, lui soufflant son haleine parfumée au Hennessy dans l'oreille, elle proposa :

— Si tu veux, pour le poker, je peux t'arranger ça.

Et trente secondes après, avec l'accord de son « grand cow-boy d'amour », elle allait distiller l'info à deux gorilles toujours plantés près du bar. Du coin de l'œil, Bolan les avait vus lui jeter un bref regard inquisiteur, avant que l'un d'eux ne disparaisse derrière une porte située près du bar.

La ligne était lancée. Restait à savoir si Piñero mordrait à l'hameçon.

CHAPITRE XVIII

— Alors comme ça, vous voulez jouer.

Après avoir traversé une pièce enfumée et bourrée de flingueurs jouant aux cartes, l'Exécuteur venait de pénétrer dans le fief des boss. Les cinq hommes étaient assis autour de la table ronde, des verres et une bouteille de Johnnie Walker posés sur le tapis vert. Mack Bolan les avait tous identifiés au premier regard. Il y avait là Manoel Garcia, petit boss de la pègre cubaine du cru et son lieutenant Miguel Saurel ; Jesu Parolo, le mac en chef de la famille jamaïcaine, accompagné du big-boss de celle-ci, Samuel Ortega en personne. Et, bien sûr, Ramon « Santo » Piñero, avec sa gueule d'archange. Complet d'alpaga mastic et chemise de soie noire. Comme sur les clichés fournis par le FBI au *listing-computer* du char de guerre. Impossible de se tromper. Une des plus belles brochettes de pourris dont puisse rêver l'Exécuteur. Dans un coin de la pièce, un téléphone trônait sur un vieux fauteuil qui vomissait son crin. Un téléphone rendu parfaitement inutile. Du char de guerre, et grâce à une manipulation relativement simple du *scramble* il avait « bretellé » la ligne du *Satanas*, de manière à ce qu'elle sonne toujours occupé. Le bricolage avait été effectué avant son départ des entrepôts d'*US Caribbean* pour le cas où quelqu'un essaierait de prévenir l'un des chefs réunis autour de la table des divers blitz de cette nuit. Mieux valait les fixer sur place, et dans l'ignorance.

— Deborah m'a dit que vous vouliez flamber. C'est vrai ?

Sous les accents graves de ses sourcils noirs soigneusement entretenus, les yeux fixes et durs de Pinero observaient Bolan avec intérêt et méfiance à la fois. Avec ceux de ses quatre copains, plus ceux des balèzes du comptoir qui l'avaient escorté jusque dans la pièce qui servait de salle de jeu, cela faisait beaucoup de regards scrutateurs. Adoptant une attitude de matamore des prairies, Bolan gaillonna avec un épouvantable accent texan :

— *Yeah, men !* Pour flamber, je veux flamber ! Et j'ai de quoi.

Des étincelles s'étaient allumées dans les prunelles des cannibales.

— Ouais, renvoya Ortega d'un ton vaguement méprisant. La même

nous a dit ça. Mais, nous, on vole à vue. Si tu vois ce que je veux dire.

Bolan voyait. Avec le rien d'emphase puérile qui caractérisait son personnage d'emprunt, il fit deux pas, posa l'attaché-case sur la table et, sentant la méfiance des gorilles qui s'étaient également avancés, il proposa :

— Ouvrez vous-même.

Bien qu'ayant été fouillé avant son entrée dans le saint des saints, on se méfiait encore. Ce fut Ortega qui prit l'initiative. Il fit claquer les serrures du bagage, souleva le couvercle et, à la vue des paquets de billets verts, ses petits yeux secs s'étrécirent comme des lames de rasoir. Apparemment, le fric lui faisait un effet très spécial. Il faut dire que dans l'attaché-case, il y avait 25 000 dollars. De quoi allécher n'importe quel mafieux. Après qu'un des gorilles fut venu vérifier que les Masses ne dissimulaient aucune arme, l'ambiance se détendit enfin vraiment.

— T'en as d'autres ? crut bon de plaisanter Jesu Parolo.

Bolan sourit niaisement.

— J'en aurai beaucoup d'autres, quand je vous aurai tous plumés.

Des petits rires mi-figue, mi-raisin lui répondirent, mais la glace était vraiment rompue et sur un signe d'Ortega, les baby-sitters quittèrent la pièce. Tandis qu'on faisait une place à la table pour Bolan et qu'on lui servait une ration de Johnnie Walker à assommer un mammoth, il questionna, fanfaron :

— On peut s'égoutter le colosse, dans ce palais ?

Le mac pouffa dans son verre, et le lieutenant de Manoel Garcia désigna une porte au fond de la pièce.

— Les chiottes, c'est par là, renseigna-t-il. Tout au bout du couloir.

— Et n'essaie pas de t'échapper ! plaisanta le mac en désignant l'attaché-case resté sur la table.

C'était un joyeux drille.

Toujours fidèle à son personnage franc et naïf, Bolan eut l'air d'hésiter, avant de laisser finalement le fric où il était. Dans un rire, il lança en franchissant la porte du fond :

— Gaffe, les gars, mon cheval surveille la sortie.

Le mac s'esclaffa, puis l'Exécuter n'entendit plus rien. La porte s'était refermée dans son dos. En quelques bonds, il fut devant une porte marquée WC, la poussa, fit de la lumière... et poussa un « ouf » muet de soulagement. C'étaient bien les toilettes aperçues du soupirail de la ruelle.

Il grimpa sur la cuvette, inspecta la grille qui condamnait l'ouverture, tira un peu, sentit bouger, mais tout resta en place. Son bricolage demeurait indétectable, les quelques coups de pince coupante qu'il avait donnés lors de son passage dans la ruelle, et qui lui avaient permis de glisser son petit paquet derrière le réservoir de la

chasse d'eau. Il sauta à terre, vérifia qu'on ne voyait rien d'en bas, tira la chasse et regagna la salle où les autres l'attendaient. Les jeux de cartes neufs étaient sur la table et, dans les regards des cannibales, on pouvait lire toute l'innocence du monde. Une serveuse en string vint déposer boissons, glace et cigarettes, avant d'être congédiée par Ortega qui grogna :

— Dis aux gars qu'on nous dérange plus.

La partie pouvait commencer.

Les caves forent fixées à mille dollars, les ouvertures du pot à la hauteur de celui-ci et liberté fut accordée de quitter la partie en fin de cave ou de se re-caver. Rien que de très classique. On tira les cartes, avec charge au plus petit tirage de distribuer. Et bien sûr, comme par hasard, l'honneur échut à l'invité, histoire de le mettre en confiance. Toujours dans le même but, on le laissa gagner quelques coups, en perdre quelques autres. Les vraies hostilités n'étaient pas commencées... la triche non plus. Discrètement, tandis qu'un petit paquet de fric commençait à s'amonceler devant lui, Bolan avait déjà consulté l'heure deux fois. Buvant sec et commentant les coups avec énergie, il était le reflet exact du gogo type.

— Deux cartes, demanda Ortega.

C'était le mac qui distribuait. Bolan avait beau faire attention, il ne parvenait pas à surprendre ses manipulations frauduleuses. Pourtant, il en était sûr, la triche avait commencé. Cela se sentait à des riens qui ne lui avaient pas échappé.

— Une carte, demanda-t-il à son tour.

Il avait deux paires en mains. Une aux dix, l'autre aux sept. Il cherchait le full. Et comme il commençait à s'y attendre, il reçut un troisième dix. Full en mains et jouant parfaitement le rôle du flambeur comblé, il simula une indifférence trop ostensible à l'ouverture du mac à cent dollars, fit mine d'hésiter, finit par relancer de deux cents. Exactement ce qu'aurait fait un pigeon. Ils étaient encore trois en piste et, bien sûr, de relance en relance, le paquet de fric qui s'étalait au milieu de la table ne permettait plus de se coucher. Secrètement amusé, l'Exécuteur remplissait son rôle à merveille. Et ce qui devait arriver survint. Ortega finit par lâcher d'un ton faussement découragé en lançant ses derniers biffetons sur la table :

— O.K. les gars. Pour voir.

— Bre lan de six, annonça le mac, jouant le type sûr de ramasser.

Simulant le flambeur décidément malin, Bolan fila ses cartes par le brelan de dix, puis découvrit un sept... et un autre sept. Un soupir passa autour de la table et Ortega ralluma son cigare avec des lenteurs de prélat, avant d'étaler tranquillement une suite de... cinq piques en ordre croissant.

Quinte flush à l'as !

Imparable. Avec des mines de circonstance, Ortega ramassa le fric, tandis que, l'air écoeuré, Bolan consultait discrètement sa montre pour la énième fois avant de soupirer :

— Je vais pisser.

— Moi d'abord, ricana le mac. Ça presse.

D'autorité, il devança Bolan, franchit la porte du fond dans la foulée. C'était la catastrophe. Il était 1 h 26 et avant de tomber sous les balles de l'Exécuteur, Batista avait évoqué l'opération commando de Costa pour 1 h 30 exactement, car il devait le rejoindre sur place en couverture. Si l'ex-tueur des M.T.T. était ponctuel, il allait débarquer dans moins de quatre minutes.

— Bon, grimaça Bolan en se dirigeant à son tour vers la porte du fond. Je vais faire la queue.

Sans paraître remarquer les rictus suffisants de ses partenaires, il franchit de nouveau la porte du fond, longea le couloir jusqu'à la porte restée entrouverte des toilettes. De l'autre côté, le mac se soulageait en sifflotant. L'Exécuteur tira la porte et dans la foulée, envoya un terrible atémi de ses doigts repliés dans la nuque du mac. Il y eut un craquement sinistre, le pourri émit une plainte, s'affala sur la cuvette en exhalant un bref soupir. Tué net.

Repoussant le Jamaïcain, l'Exécuteur grimpa de nouveau sur la lunette des WC, attrapa le paquet, le défit en sautant à terre. Dedans, son Beretta 92 F, un Ingram M. 10 et son réducteur de son, plus deux chargeurs scotchés de 36 cartouches chacun. Avec les gestes de l'habitude, il engagea le bi-chargeur, ôta la sécurité, fit monter la première balle dans la chambre et, en deux bonds, il fut à l'autre bout du couloir, contre la porte de communication. Prenant une inspiration, il l'ouvrit à la volée, s'inscrivant dans le cadre en lançant calmement aux quatre cannibales effarés :

— Tricheurs !

— Qu'est-ce que..., commença Ortega en amorçant le mouvement de plonger la main sous sa veste.

— Pas de ça ! jeta l'Exécuteur en braquant l'Ingram.

Il fallait qu'en débarquant, Costa trouve une situation apparemment normale. Complètement dépassés, les quatre pourris demeuraient statufiés et, hormis les accords étouffés de la sono du night, le silence était presque palpable. Reculant contre le mur, près de la porte d'entrée de la pièce, Bolan ôta le Beretta de sa ceinture. En toute logique, il aurait besoin de toutes ses forces dans peu de temps.

— T'es dingue ! cracha Piñero d'une voix blanche. Qu'est-ce que tu veux ?

À l'expression de leurs regards, on devinait qu'ils cherchaient tous des solutions. Mais comme pour mieux les décourager, il y eut soudain une surenchère dans les décibels de la sono du night et derrière la

porte, Bolan entendit un remue-ménage. Puis il y eut des cris très brefs, aussitôt suivis par plusieurs rafales. Par pur réflexe, les quatre pourris avaient sursauté dans leurs fauteuils. Mais alors que le lieutenant de Manoel Garcia esquissait malgré tout le mouvement de se redresser en portant la dextre sous sa veste, le battant près de Bolan fut brutalement repoussé, manquant percuter le canon de l'Ingram.

Et ce fut le carnage.

Dans un déchaînement de feu qui ne leur laissa aucune chance, les quatre joueurs de poker encaissèrent la sauce sans comprendre. L'Exécuteur les vit tressauter sous les impacts, crachant le sang par tous les orifices. Seul, Ortega avait eu le temps de sortir son arme. Hélas pour lui, une rafale lui fit éclater le thorax. En s'écroulant, les corps firent basculer la table qui se renversa dans un vacarme d'enfer, répandant au sol bouteilles, verres et dollars, pendant qu'une brochette de types se ruait dans la pièce. Trois flingueurs et un petit gros, en complet beige et mains dans les poches. Pour Bolan, c'était le moment. Jaillissant de derrière la porte qui l'avait jusqu'alors caché, il leva le canon de l'Ingram et arrosa à son tour.

Sélectivement.

C'est-à-dire qu'il truffa les trois flingueurs, épargnant soigneusement le petit gros habillé de clair. Grâce à la description de Batista, il l'avait déjà identifié : Pablo Costa.

— Pas bouger ! gronda-t-il en lui enfonçant le canon de l'Ingram dans la nuque.

Il avait passé le Beretta dans sa ceinture et tout en fouillant sommairement Costa pour subtiliser un petit Colt Agent porté dans un holster d'épaule, il avait jeté un regard dans la pièce voisine. Il distingua six corps affalés dans des positions diverses. Il y avait du sang partout sur les murs et l'odeur de cordite prenait aux narines. Enfonçant cette fois le canon du Beretta dans sa nuque, il questionna :

— Tu as combien d'hommes, à part ceux-là ?

Encore sous le choc, le Cubain parut chercher, avoua enfin :

— Deux au comptoir. Pour surveiller les arrières.

— Et dehors ?

— Mon chauffeur. Dans la bagnole. Une Audi bleue. Garée en face.

Ça ne collait pas. Avec les deux flingueurs annoncés du comptoir, plus les trois tués par Bolan, cela faisait en tout sept gus. D'où l'utilité de deux voitures au moins.

— Tu ne devrais pas mentir, Costa.

Du pouce, l'Exécuteur avait relevé le chien du Beretta et cela avait fait un bruit métallique qui réveilla la mémoire de Costa.

— Plus le chauffeur de la bagnole des gars !

— C'est mieux, félicita Bolan.

Attrapant Costa par son col, il le poussa vers la sortie en prévenant :

— Fais le con et c'est fini pour toi.

— D'où tu sors ? Qui tu es ?

Apparemment le Cubain s'était ressaisi. Bolan gronda :

— Mack Bolan.

Sous sa poigne, il sentit le pourri se raidir un peu plus. Bolan le savait, depuis son blitz à Cuba(7), sa réputation n'y était plus à faire.

— Bolan ! fit Costa d'une voix blanche. Merde ! Je t'ai rien fait, moi !

— Si, répondit seulement l'Exécuteur de sa voix sépulcrale. Avance.

Il ne pouvait pas interroger sérieusement le Cubain id. Il fallait l'embarquer dans le char de guerre. Ils traversèrent la première pièce en enjambant les cadavres, se retrouvèrent dans l'encadrement de la porte donnant sur le night. Devant le comptoir, il y avait effectivement deux flingueurs. Armés de P.M. Uzi, ils couvraient la salle et son public muet de terreur. À l'instant où l'Exécuteur et Costa passaient la porte, l'un d'eux les vit et il y eut une seconde de flottement.

— Hé ! cria le type, qu'est-ce que...

Ce furent ses dernières paroles. D'une rafale courte et précise, Bolan leur fit éclater la tête à tous les deux. L'effet de surprise, cela avait du bon. Puis poussant Costa sans ménagement, il lança au public toujours étonnamment silencieux :

— Police ! Ne bougez pas.

Honteux mensonge qui avait en général le mérite de dissuader les aspirants héros.

— En avant, toi, intima-t-il à Costa.

Tout en foulant la moquette en direction de la sortie, le Cubain qui avait décidément de bons nerfs opposa :

— Merde, Bolan ! On peut s'arranger, nous deux !

— C'est à voir, fit évasivement l'Exécuteur.

Même s'il arrivait à tirer les vers du nez au Cubain, il devrait quand même le tuer. À moins qu'il ne le livre à Hal Brognola. Le FBI serait sûrement très content du cadeau. Mais on n'en était pas là. Il fallait quitter le night et interroger Costa. Après, on verrait. Déjà, ils longeaient le couloir. Ils atterrirent dans le sas d'entrée où un type armé montait la garde. Costa était décidément un menteur. En les voyant arriver, il marqua lui aussi un temps d'hésitation qui lui fut fatal. Il y eut le « flop » du Beretta et il s'écroula à la renverse, le front creusé d'un petit trou rond d'où s'échappa aussitôt un jet de sang.

— Avance !

Costa avait sûrement encore menti sur d'autres points. D'ailleurs, l'Exécuteur ne s'était pas fait d'illusions. En arrivant sur le trottoir, il eut la confirmation de ses soupçons. Quatre gus en noir qui bayaient aux corneilles près d'une Rover grise au moteur ronronnant. Quatre

baby-sitters qui furent saisis du même étonnement que leurs prédécesseurs. À cette différence que leurs réflexes étaient nettement plus aiguisés. À peine si l'Exécuteur eut le temps de voir les armes jaillir dans leurs poings. Mais le guerrier solitaire n'avait plus rien à apprendre dans ce domaine et, déjà, son doigt enfonçait la détente de l'Ingram, avec un quart de seconde d'avance sur les hommes en noir. Sous l'impact des ogives mortelles, ces derniers semblèrent pris de la danse de Saint-Guy. L'un d'eux effectua même une espèce de saut périlleux arrière, avant de retomber sur le capot de la Rover. Resté à ses commandes, le chauffeur encaissa un pruneau en pleine tempe et, en s'affalant sur le volant, il déclencha le klaxon qui se mit à hurler. À cet instant, un flot humain jaillit du *Satanas*, bousculant les deux hommes sur son passage. Des coups de feu furent tirés d'une Audi stationnée presque en face et une femme se mit à hurler :

— Ne tirez pas ! C'est la police !

Elle faisait allusion à Bolan. Bonne réaction qui fit instantanément taire le flingue du chauffeur de l'Audi. Tuer un flic coûtait trop cher. Profitant de la diversion, l'Exécuteur entraîna Costa vers le char de guerre. Ils n'en étaient plus qu'à quelques pas quand, surgi de la nuit, un gros 4 x 4 arriva sur eux en grondant. D'instinct, l'Exécuteur avait aussitôt réagi. D'un croc en jambe, il avait propulsé Costa à terre, plongeant lui-même à sa suite et braquant le canon de l'Ingram sur le véhicule. Tout se passa alors si vite qu'il eut à peine le temps de lâcher une mini-rafale. Par une glace baissée du 4 x 4, un canon d'arme automatique avait jailli et des éclairs fusèrent, accompagnés de staccati lugubres. Bolan sentit des zonzonnements lui frôler les oreilles et ressentit un petit choc à la joue. Juste un éclat du trottoir. Mais, contre lui, le Cubain avait violemment sursauté, tandis qu'un râle s'échappait de sa bouche. Le 4 x 4 disparu, l'Exécuteur vit le sang sur le trottoir. Il se redressa, secoua le Cubain. Criblé de balles, il était mort sur le coup. En servant de rempart à Bolan, bien involontairement.

Cinq secondes plus tard, l'Exécuteur se jetait au volant du char de guerre et démarrait en trombe. Mais le 4 x 4 était hors de vue.

Comme venait de disparaître l'unique occasion pour Bolan d'en savoir davantage sur ces Russes qu'il n'avait pas encore pu localiser. Costa étant mort, il ne voyait pas qui pourrait maintenant le renseigner.

Puis l'idée lui vint d'un seul coup, comme une illumination.

Une chance sur un million, mais c'était mieux que rien.

CHAPITRE XIX

— Ça va, maintenant ! Ralentis !

Assis près du chauffeur, Dimitri Khourodiev fulminait intérieurement. Ces Cubains étaient décidément des imbéciles. Costa s'était fait piéger comme un amateur. Dimitri Khourodiev ne savait pas ce qui pouvait bien s'être passé au *Satanas*, mais il avait entendu de loin la bonne femme crier que c'était la police. S'il n'avait pas pris la précaution de « couvrir » Costa à son insu, cet abruti serait en ce moment en train de cracher le morceau aux flics. Tout ça devenait très dangereux. Costa mort, il subsistait encore un vrai danger de fuites : Toto Sanjay.

S'il était encore vivant et s'il parlait, la situation risquait de lui échapper. Avec toutes les conséquences que cela impliquait, y compris la rancune féroce de Vassov. C'est-à-dire, la mort à plus ou moins brève échéance. Il fallait à tout prix reprendre le contrôle. Et pour ça, il n'y avait qu'un seul moyen : trouver Toto Sanjay.

Affalé en travers du lit crasseux, sa face ravagée d'alcoolique offerte à l'éclairage glauque de l'ampoule pendue au plafond et la bouche ouverte sur un ronflement sifflant, Doc J.B. avait l'air d'un moribond.

Ce qu'il était en puissance.

Car dans sa vie de sexagénaire, il avait au moins passé cinquante ans à boire. Du gin le matin et du whisky l'après-midi, le soir et une bonne partie de toutes ses nuits. Dans le temps, il avait commencé au bon whisky. Mais l'engrenage des quantités aidant, il avait dû abandonner son cher Johnnie Walker Black Label, au bénéfice de divers tord-bouyaux plus ou moins additionnés d'acide sulfurique. Résultat : les neurones de J.B. le mal nommé commençaient à faire sérieusement la colle. Aussi le médecin marron ne comprit-il pas tout de suite ce qui lui arrivait. Brutalement arraché à son coma d'alcoololo, John Barlow se sentit catapulté contre le mur. Ouvrant des yeux égarés, il bêla un vague grognement indigné, où il était question d'un fils de pute sodomisé par un bouc particulièrement lubrique.

— Ta gueule ! cracha Toto en lui redressant la tête d'une claque affectueuse. J'suis mal en point, Doc. Faut me soigner.

— Qui c'est, l'éclopé ?

Professionnel en diable, J.B. avait avisé la bouche éclatée du gardien que Toto venait d'envoyer dinguer au fond de la chambre-gourbi.

— Personne. Soigne-moi.

Doc J.B. plissa les paupières, regarda tout le sang qui maculait les vêtements du colosse et, lâchant un petit rire sarcastique, il ironisa méchamment :

— Pas la peine d'user les pansements, t'es saigné à blanc.

La mornifle qu'il encaissa le renvoya au fond de la pièce. Quand il reprit conscience, ce fut pour s'exclamer, plein de rancune :

— Merde ! T'es con ! D'abord, comment t'es entré ?

— Par la porte.

Longtemps que les serrures n'opposaient plus de résistance au monstre. De toute façon, celle de l'entrée de chez J.B. était au moins aussi déglinguée que son propriétaire. Et Toto risquait de connaître le même état, s'il n'était pas soigné tout de suite. Pointant le canon du Beretta vers le toubib, il ordonna :

— T'as dix secondes pour sortir ton matériel. Et pas de piquouse pour dormir. Seulement du local, comme anesthésiant. Si je me sens partir, je flingue.

C'était sérieux et J.B. le comprit. Deux minutes plus tard, allongé sur le lit d'examen du cabinet, sous le coup d'une injection de simple calmant et d'une anesthésie locale, le colosse menaçait toujours Lopez de son calibre en prévenant de sa voix insolite :

— Toi, tu tousses, t'es mort.

— Bouge pas, merde ! grinça Doc J.B. Je vais te blesser.

La plaisanterie était douteuse. En plus, Doc tremblait dangereusement et son scalpel n'était pas très sûr. Serrant les dents et transpirant comme un malade, Toto subissait ces soins approximatifs, lâchant parfois un grondement de douleur. Mais Doc J.B. en avait vu d'autres et, moins d'une heure plus tard, il redressait sa carcasse efflanquée en poussant un soupir à rendre l'âme.

— Voilà, dit-il. T'es comme neuf.

Il avait très envie d'un méga whisky. Et en plus, il mentait effrontément. Si la blessure à la jambe de Toto ne présentait plus de vrai danger, celle de la poitrine, en revanche, était beaucoup plus inquiétante et aurait nécessité des soins plus poussés, voire une hospitalisation. Mais Doc avait toujours cordialement détesté le flingueur et le savoir dans la merde le ravissait. Et ce n'était pas fini. On ne baisait pas Doc J.B. comme ça.

Dans une minute...

Ahanant sous l'effort, le colosse s'était redressé sur la table et, l'œil indécis et le geste mou, il hocha lentement sa grosse tête en grommelant d'un ton bizarre :

— T'auras ma reconnaissance, Doc. Ma reconnaissance éternelle.

Sur ce, il pointa résolument le canon du Beretta sur le front de J.B. et enfonça la détente. La détonation résonna sinistrement et à deux mètres de là, le front du vieux médecin marron éclata comme une pastèque trop mûre. Des geysers de sang fusèrent, constellant les murs de taches pourpres et arrosant à brefs jets gluants le pauvre Lopez tassé sur sa chaise. Terrifié, celui-ci bêla :

— Tu vas quand même pas...

— Non. Il ne va pas.

Ses réflexes émoussés par la piqure de calmant, il sembla à Toto Sanjay qu'il mettait un temps fou à tourner la tête. Quand son regard hébété se posa sur l'athlétique silhouette noire inscrite dans l'encadrement de la porte, il se secoua comme un boxeur sonné. Dans sa pogne, le Beretta encore chaud pesait soudain des tonnes et il avait l'impression d'être en bateau.

— Laisse tomber ton flingue, ordonna une voix qui semblait venir de l'au-delà. Vite !

Sanjay voulut tourner le canon du Beretta vers le grand type en noir, se trouva tout bête de ne pas y arriver et, comme on tombe dans le sommeil par surprise, il plongea dans un abîme noir et sans fond. Ce vieux salaud de J.B. l'avait finalement baisé. D'où il était, il devait bien se marrer.

L'Exécuteur bouillait de rage glacée. Aidé par un Lopez qui s'était ensuite esbigné sans demander son reste, il avait réussi à embarquer le monstre à bord du char de guerre et à quitter le secteur sans se faire remarquer. Puis il avait arrêté le van dans un coin tranquille pour interroger Toto. Mais, par deux fois, le colosse s'était contenté de lui opposer un silence de caveau mortuaire. Dans les vapes ou trop tête, l'Exécuteur n'avait pas le temps de chercher. Il voulait des résultats. Il avait été bien inspiré d'aller chercher Toto chez Doc J.B. dont lui avait parlé feu le petit tueur aux oreilles de cocker, et cela le galvanisait. Si Toto Sanjay savait quelque chose à propos des Russes, il fallait le lui faire cracher. Par n'importe quel moyen.

Tout à ses préoccupations, il avait failli rater le croisement de la lie Rue. Heureusement, à cette heure, les artères de Miami étaient beaucoup moins fréquentées et il vira sur les chapeaux de roues pour s'arrêter un instant plus tard devant le *Holiday Inn Civic Center*. Abandonnant provisoirement le colosse dûment menotté dans le module de repos, il quitta le char de guerre pour faire irruption dans le hall et se précipiter vers le desk de la réception.

— Miss Monroe, demanda-t-il. Chambre 203. Il lui sembla que le concierge compassé lui lançait un regard étrange, avant de déclarer dans un soupir en désignant le fond du grand hall :

— Miss Monroe ne semble pas encore avoir quitté le bar, *sir*.

Intrigué, l'Exécuteur fonça, passa l'ogive de l'entrée du bar, tomba sur une petite foule... exclusivement masculine et poussant d'étranges exclamations.

Des Japonais !

Rien que des Japonais. Appareils-photos et flashes frénétiques, ils mitraillaient à qui mieux-mieux une frêle silhouette actuellement juchée sur un tabouret-gratte-ciel.

Betty Monroe, avec sa mini de cuir et son T-shirt dix tailles trop petit ! Betty Monroe, qui prenait des poses et qui jouait les stars !

— Betty !

Tel un chien dans un jeu de quilles, Mack Bolan avait bousculé le cercle de Japonais et saisi le bras de la « vedette » en soufflant :

— Qu'est-ce que tu fiches avec tous ces... gens !

— Ben, tu le vois, ce que je fais ! Des photos ! Veillant à ne pas offrir son visage aux objectifs, Bolan gronda :

— Tu es dingue, ou quoi ?

Un voile passa dans les yeux verts de Betty qui fronça les sourcils :

— Mack ! Mais ce sont des professionnels ! Tout un congrès de photographes de mode ! Takano m'a juré que je serai une star en moins de deux jours !

Elle désignait un des fils du Soleil-Levant qui se tenait un peu à l'écart, semblant superviser la séance.

Bolan souffla à Betty :

— Donne-lui rendez-vous pour plus tard et rejoins-moi dans le van. J'ai besoin de toi. Urgent.

— Faudrait savoir, hein ! l'invectiva Betty Monroe, tandis qu'il s'éloignait. Un coup tu me jettes, un coup tu me veux...

Mais l'Exécuteur n'écoutait plus. Il avait vraiment besoin de l'aide de Betty pour exploiter au plus vite sa petite idée.

— Eh ! Où je suis, là !

— Aux portes de l'enfer, Toto. Et si tu ne réponds pas à mes questions, elles s'ouvriront pour toi.

La voix semblait tout droit sortir de cet enfer qu'elle évoquait. En être simple, Toto Sanjay sentait monter en lui une peur qu'il avait crue oubliée à jamais. Une peur venue de son enfance et qui rejaillissait cette nuit plus fort que jamais.

La peur du noir.

Il s'était toujours senti capable d'affronter les pires ennemis, capable d'écraser n'importe qui de ses monstrueux poings. Mais dans le noir il paniquait. Parce qu'il ne voyait rien, bien sûr, mais aussi et surtout parce qu'il ne comprenait pas. Il était attaché aux poignets et ses bras le tiraient si fort vers le haut qu'il ne pouvait qu'être suspendu. Avec

un énorme poids aux pieds qui l'empêchait de bouger. Et puis, outre le noir et la voix sinistre, il y avait cette odeur à la fois lourde, tiède et musquée. Une odeur qui portait au cœur.

— Tu vas répondre à mes questions, Toto ?

Épuisé et tout le corps en loques, le colosse secoua sa grosse tête, buté.

— Va te faire foutre, enculé !

Ce n'était pas le langage d'un hindouiste contemplatif.

— Comme tu voudras, Toto. Comme tu voudras.

Il y eut un grincement au-dessus de sa tête et toute sa carcasse enregistra un frémissement, suivi d'un léger balancement. Il comprit alors qu'on le descendait et ses pieds touchèrent quelque chose. Pas vraiment comme un sol ferme. Quelque chose qui s'ouvrait sous lui à mesure qu'on le descendait. Il souffrait le martyr et il avait de plus en plus peur. Mais dès que ces enfoirés rallumeraient, tout irait mieux.

— Alors, Toto. Tu es décidé à parler ?

— Va niquer ta mère ! Et d'abord, qui tu es, sale con ?

— Je m'appelle Mack Bolan, répondit aussitôt la voix.

— Hein !

Toto Sanjay connaissait la légende de Bolan le Fumier. Mais justement, il avait toujours cru à une *vraie* légende. Alors, ou ce type était un dingue, ou lui, Sanjay, avait vraiment du souci à se faire. Il se sentait toujours descendre et, quand cette espèce de sol mou vint envelopper ses jambes, puis ses cuisses et enfin son bas-ventre, il réalisa qu'il était entièrement nu. Il ignorait si on lui avait laissé ses pansements, mais il ne comprenait rien à tout ce cirque. De quoi déjanter. D'ailleurs, il ne se sentait pas vraiment très bien du côté du raisonnement.

— Hé ! cria-t-il en se tordant. Qu'est-ce que c'est que ce merdier !

Il sentait sur sa peau cette étrange gangue et il avait l'impression que cela bougeait. Juste un peu. Une impression pas vraiment désagréable, qui ressemblent à un massage très léger. Mais il descendait toujours et bientôt, cette chose tiède qui le massait doucement fut à la hauteur de ses épaules. Puis la voix d'outre-tombe revint, pour annoncer :

— Voilà, Toto. C'est bientôt fini. Regarde.

Éblouissante, la lumière vint brusquement, obligeant l'eunuque à fermer les yeux. Quand il les rouvrit, il ne comprit pas tout de suite où il était. Puis, tout à coup, il réalisa et sa peur du noir lui sembla bien bénigne. Comme dans un cauchemar, il vit sous lui le bac en ciment dans lequel, suspendu au bout d'un câble relié à un treuil, on venait de le plonger tout entier. Un grand bac rectangulaire, rempli à ras bord... d'asticots !

Perché sur une sorte de galerie qui courait tout autour d'un atelier

qui ressemblait à une serre, le grand balèze en noir qui l'avait coincé chez Doc l'observait d'un regard attentif. Dans sa main droite, le boîtier d'une commande électrique.

— Alors, Toto. Si tu me disais tout ?

— Va te faire mettre !

— Tu as tort, Toto. Ces petites bêtes ont très faim. Chez toi, elles vont commencer par tes blessures. La chair y est plus tendre.

— Hé ! Ça va pas ! s'égosilla l'eunuque. Sors-moi de là !

— Parle !

Bien qu'affichant une tranquillité glacée, Mack Bolan était mal à l'aise. Ce type d'interrogatoire n'était pas dans son style et il avait hâte d'en finir. Heureusement, Toto ne risquait absolument rien.

Raphi, que Betty avait réveillé en pleine nuit et qui avait accepté de les aider... contre quelques dollars, l'avait assuré : les petits asticots blancs du bac en ciment étaient destinés à la pêche et, même avec ses blessures, le colosse ne risquait rien. D'ailleurs, l'Exécuteur n'avait pas touché à ses pansements.

— Détache-moi, espèce de salaud ! Je... Sors-moi de là !

Il semblait soudain complètement paniqué. Quelque chose avait craqué en lui et il s'agitait en tous sens. Si ses jambes n'avaient pas été solidement ligotées et lestées d'un poids de quarante kilos, il aurait été capable de tout envoyer balader. Malgré ses blessures, malgré sa faiblesse, il restait une force de la nature.

— Sors-moi de là !

Toto avait cessé de hurler. Maintenant, il suppliait carrément, et l'Exécuteur en fut soulagé. Il allait parler.

— Je le ferai, promit-il. Dès que tu m'auras dit ce que tu sais des Russes.

Devant le silence qui succéda à la question, Bolan sortit son joker :

— S'ils te retrouvent avant que je les coince, ils finiront ce qu'ils ont raté chez le fils Caluntera. Ils te tueront.

Là, il allait un peu au hasard. Après tout, ses infos manquaient de consistance. Si Toto n'était pas lié aux assassins de Gino Caluntera et si ceux-ci n'étaient pas russes, il allait pouvoir se rhabiller.

— D'accord. Je vais parler.

Cette fois, la voix bizarre de l'eunuque était plate, complètement atone, épuisée. Il était vaincu.

— Je vais parler, mais sors-moi de là !

En actionnant la commande du treuil pour remonter Toto, l'Exécuteur pensait déjà aux détails du piège qu'il avait imaginé. En espérant très fort qu'il fonctionnerait.

En attendant, il allait devoir passer quelques coups de téléphone.

CHAPITRE XX

— Ils viendront pas !

— Ils viendront, assura Bolan.

En fait, il n'en était pas aussi sûr. S'il croyait les Russes capables de venir jusqu'ici flinguer Toto pour l'empêcher de parler, fallait-il encore qu'ils aient eu vent de sa retraite au Temple de Tampa. Bolan comptait sur la rumeur qu'il avait fait circuler dans les milieux interlopes de Miami, mais ne pouvait qu'espérer qu'elle soit parvenue jusqu'à eux.

— Ils viendront pas, répéta Toto Sanjay. Ils sont pas si cons.

Allongé sur une des couchettes du module de repos du char de guerre, le monumental eunuque semblait aller un peu mieux. Soigné depuis deux jours par ses coreligionnaires du Temple de Tampa où Bolan l'avait emmené, il était hors de danger et ses forces commençaient à revenir. Au cours du voyage, l'Exécuteur lui avait exposé son plan. Le colosse semblait gagné à sa cause. Non par idéal ou simple contrition, mais parce que cette alliance avec le grand Fumier pouvait lui sauver la vie. Il avait donc tout déballedé : la prise de contact de Costa, son refus à lui de travailler pour « ces salopards de castristes », l'assurance de Costa qu'il allait en fait travailler pour la puissante mafia ouzbek et qu'il y gagnerait un paquet de fric. En contrepartie, on lui demandait juste de détourner les yeux, quand on viendrait flinguer Gino Caluntera.

L'éternel système mafieux.

Il ne savait pas trop qui étaient les Ouzbeks, mais le fric, c'était un truc qu'il comprenait très bien, Toto. Alors, il avait plongé. D'autant qu'il n'aimait pas ce gros con de Gino et que le père Caluntera le méprisait ouvertement. Avec ses nouveaux boss, il aurait un territoire à lui et du pognon plein les poches. C'étaient des arguments suffisants pour gommer les scrupules, si Toto avait été susceptible d'éprouver des scrupules, ce qui n'était pas le cas. Et, puisque les choses ne s'étaient pas passées comme prévu, il lui restait à tenter sa chance avec Bolan. Pour sauver sa peau.

Seul point noir, il détestait leur situation actuelle. Cette planque lui foutait la trouille. Presque autant que la nuit.

— Si ça se trouve, il n'est même pas là, ce connard !

Mauricio Gomez grillait cigarette sur cigarette en triturant nerveusement le volant de la jeep bâchée. Assis près de lui, le gros Carlos Morales ricanait dans sa barbe noire mal rasée. Avec son ventre de baudruche, ses épaules de débardeur, sa trogne de bon vivant et sa frange de cheveux noirs de jais, on aurait dit un moine. Cela tombait bien, à proximité d'un temple. Mais la comparaison s'arrêtait au physique. En réalité, Carlos « Navaja » Morales était sans doute le meilleur chef de mission jamais formé aux M.T.T cubains. Un meneur de troupes sans égal et un tueur sans pareil. Et sobre. Jamais d'éclats en marge qui font les héros mythiques, mais un sens de l'efficacité élevé au rang de religion. Pourtant, *gaspadin* Dimitri, le Russe auquel son boss de La Havane l'avait adressé en urgence, s'était montré catégorique. Cette fois, il fallait faire fort, vite et sans quartier. Quel que soit les risques et quel que soit le nombre de victimes. Un discours que « Navaja » Morales avait souvent entendu lors de son passage aux services spéciaux cubains, mais pas encore depuis qu'il était entré en mafia. D'habitude, on le laissait organiser ses coups sans intervenir et il donnait toujours satisfaction. Mais cette fois, il le savait, c'était spécial. Gardel et Batista avaient été tués et Costa avait été mystérieusement abattu devant un *life show* de Miami.

« Mystérieusement, mon cul », pensa « Navaja ».

Selon des témoins, Costa avait été abattu alors qu'un flic tentait de l'embarquer à sa sortie du *Satanas*. Mais Carlos Morales en était sûr, le chef de mission du plan « Cheval de Troie » avait été abattu sur ordre de ses patrons, les Russes.

C'était bien dans la manière des anciens instructeurs du KGB ou du GRU qu'il avait connus aux M.T.T. Des méthodes que « Navaja » admettait, d'ailleurs car, étant le meilleur, c'était toujours sur les autres que tombait l'anathème. La preuve : tous ses prédécesseurs dans cette affaire étaient morts.

— Si ça se trouve, ce *maricon* de Toto a déjà bavé aux flics, reprit Mauricio Gomez, le chauffeur.

Bien que n'étant pas dans le secret des dieux, il avait plus ou moins été briefé par « Navaja » sur l'objet du contrat.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, ça ressemble pas à un temple, ce truc.

Le « truc » en question n'était en fait qu'une vaste ferme à plusieurs corps. Ceinturé de murs, coiffé sur le toit du bâtiment principal d'une espèce de tour carrée et flanqué d'un petit château d'eau cylindrique en tôle, l'ensemble se découpait sur le paysage plat à la manière d'une peinture inachevée. Seuls sacrifices apparents du temple hindouiste de Tampa au progrès : une caméra vidéo fixée au-dessus de la porte en bois de teck massif constamment close. Les hindouistes du secteur semblaient peu portés sur la transparence. « Navaja » ignorait par quel

canal le Russe avait eu cette info faisant état de la présence de l'eunuque au temple. Mais « Navaja » était à peu près certain d'une chose ; *gaspadin* Dimitri n'avait pas ordonné ce siège sans être sûr de son coup : Toto Sanjay était planqué derrière ces murs et ils allaient le débusquer.

Pour cela, Carlos « Navaja » Morales avait levé une véritable petite armée. Rien que des anciens des troupes d'intervention des M.T.T. De vrais pros qui savaient gérer n'importe quelle situation d'urgence. Des spécialistes de la guérilla, formés sur le terrain, notamment en Angola et dans quelques autres républiques bananières. Les recruteurs de mercenaires auraient payé cher pour les avoir. Seulement, grâce aux prodigieux bénéfices qu'elle réalisait, notamment avec la drogue, la galaxie mafieuse payait beaucoup mieux que les rois africains ou les présidents fantoches. Alors...

— *Caballo Un à Caballo Dos, Caballo Un à Caballo Dos !*

La voix à l'accent slave avait résonné sur la fréquence radio qui équipait la voiture. « Navaja » Morales saisit le micro et lança dans un espagnol chantant :

— *Caballo Dos écoute, Caballo Un.*

— Toutes tes unités sont prêtes ?

— *Si*, répondit « Navaja », laconique.

Les unités qu'il lançait sur un terrain d'opérations étaient toujours prêtes. Mais après tous ces cafouillages, *gaspadin* Dimitri commençait à se faire des cheveux et il y avait de quoi. À Moscou, ses patrons avaient peut-être déjà transmis ses mesures au croque-mort.

— *Bueno*, enchaîna la voix de Dimitri. Top action dans une minute. Terminé.

— Bien compris, *Caballo Un*. Top action dans une minute. Terminé.

Sans la moindre émotion apparente, Carlos « Navaja » Morales changea de fréquence, se calant sur celle de ses troupes en stand-by. Dans la nuit, un petit vent tiède s'était levé, faisant frissonner les feuilles rabougries des petits bosquets de laurier derrière lesquels les cinq 4 x 4 de l'opération « Cheval de Troie » s'étaient planqués. Autour d'eux, répartis selon le relief du terrain, cinq autres véhicules tout-terrain assureraient la couverture, prêts à intervenir en cas de nécessité. De gros effectifs pour une si petite affaire. Mais *gaspadin* Dimitri s'était montré formel : mieux valait un surcroît de précautions qu'un échec. Aux USA, certaines confréries religieuses cachaient en fait les agissements de sectes plus ou moins dingues. Certaines étaient même mieux armées que la police. Le temple hindouiste où l'eunuque avait trouvé refuge pouvait aussi bien être un de ces repaires de cinglés. Pourtant, à moins d'un mile de là, tout seul sur le terrain nu et tel un navire échoué, le temple de Tampa semblait bien innocent. Y brillaient encore quelques lumières éparées. La veille et aujourd'hui, il

avait frémi des préparatifs d'une fête religieuse prochaine, dont « Navaja » n'avait pas saisi le sens. Maintenant, alors que tous semblaient dormir dans le temple, deux ou trois irréductibles continuaient à veiller. C'est notoire, la prière ne connaît pas les contraintes du temps. Il était pourtant trois heures du matin, le surlendemain de la Saint-Valentin.

— *Caballo Dos* à *todos*, top dans trente secondes.

— Bien compris, renvoyèrent quatre voix distinctes et tout aussi calmes.

Carlos Morales consulta sa montre, attendit patiemment que le temps soit écoulé puis, approchant le micro de sa bouche, il lança :

— *Vamos !*

Aussitôt, les quatre véhicules s'élancèrent sur le chemin caillouteux qui menait au temple, suivant le 4 x 4 de *Caballo Dos*. Les véhicules roulaient sans papiers, comme leurs occupants, tous habillés de treillis militaires de surplus et anonymes. À cet instant, dans le dos de Carlos « Navaja », l'homme qui était jusqu'alors demeuré silencieux et immobile s'anima enfin. Connaissant à la seconde près le déroulement de sa mission, il défit les attaches de la bâche, roula celle-ci sur ses ridelles, boucla les courroies qui la retenaient dans cette position et, ouvrant la grande boîte en bois posée entre ses pieds, il en sortit un tube grisâtre qu'il inséra à l'extrémité d'un autre tube, celui-là équipé de divers instruments : une poignée de prise, une crosse verticale munie d'une détente et une lunette de visée sur le dessus. Dans le premier tube, il y avait une roquette explosive antichar de 82 mm. De quoi transpercer un blindage léger ou un mur de béton moyen. Dans la caisse en bois, deux autres tubes étaient déjà prêts à l'emploi, chacun contenant les mêmes charges explosives, capables d'atteindre des objectifs situés à quatre cents mètres. L'ensemble chargé ne pesait pas plus de huit kilos et portait le nom de B-300, le fameux lance-roquettes israélien, dont les Américains avaient tiré une copie appelée SMAW.

Déjà, l'homme était debout, jambes écartées, dos calé à la ridelle arrière renforcée, engin sur l'épaule et index posé près de la détente. Devant lui, jumelles infrarouges aux yeux et toute son attention fixée sur l'objectif, la grande porte de teck massif, Carlos « Navaja » Morales comptait mentalement les secondes. Pas un pli de sa large face rubiconde ne frémissait. L'action était son univers et, dans ce domaine, il n'avait jamais connu d'échec. Peu à peu, la grande porte du temple grossissait dans les jumelles et il savait exactement à quel moment il devrait lancer l'ordre. Les mètres défilaient sous les roues et, dans les cahots et la poussière, la distance se réduisait. Enfin, il leva un bras sur le côté et, derrière la jeep, les autres véhicules s'écartèrent pour former un dessin d'aile delta. Alors que le mur du

temple n'était plus qu'à trois cents mètres environ, Carlos Morales abaissa son bras en criant :

— *Fuego !*

Il y eut un bruit sourd au-dessus de sa tête, une langue de feu gicla en avant, tandis qu'une comète flamboyante fulgurait dans l'espace, filant vers son objectif comme un busard sur sa proie. Une comète qui acheva sa course au plein milieu du grand portail. Il y eut une explosion, un feu d'artifice bref et rouge, et la porte disparut.

— *Vamos !* lança Morales dans le micro de sa radio.

L'instant d'après, la jeep franchissait le porche, tressautant sur les débris fumants, jaillissant dans une immense cour pavée, suivie des quatre autres véhicules.

Hormis une tribune tubulaire à gradins, l'ossature inachevée de l'estrade mobile qui servirait de scène pour les festivités de Gudi Parawa et quelques caisses vides, la cour était vide et absolument déserte. Au loin, on apercevait les sillons d'un grand potager, séparé de la cour par une grande mare sur laquelle flottait une barque en mauvais état. Dans les faisceaux des phares, les dix-neuf hommes de l'opération pouvaient voir... qu'il n'y avait rien à voir ! Ni sous les tubulures de la tribune, ni sous la structure inachevée de la scène mobile. Nulle part, personne ! « Navaja » n'arrivait pas à y croire, mais l'évidence crevait les yeux : ils avaient été repérés par les Hindous. Furieux, il laissa son regard glisser sur le décor puis, désignant le petit château d'eau, il commanda :

— Truffez-moi cette saloperie.

Aussitôt, un feu nourri convergea en direction de la citerne et, crevée de toutes parts, celle-ci libéra son précieux liquide. Visiblement, personne ne se cachait là-dedans. Avec le plomb qu'ils venaient d'y envoyer, l'eau serait très vite devenue rouge. Rouge sang. « Navaja » esquissa un rictus de dérision. Ces dégonflés se terraient dans les bâtiments. Ils avaient donc quelque chose à se reprocher. Pas de doute, l'eunuque était bien là. Il ordonna calmement :

— Fouillez tout. Deux hommes en couverture dans chaque véhicule, les autres en procédure de quadrillage.

Ce qui signifiait qu'on passerait chaque mètre carré du temple hindouiste au peigne fin.

— Et tuez tout ce qui bouge, ajouta-t-il d'un air blasé. Quand vous aurez trouvé l'eunuque, amenez-le-moi. Vivant.

En ordre parfait et dans le calme, dix hommes sautèrent au sol et, M.P. 5 en batterie, se déployèrent vers les trois corps de bâtiments. Quand ils reparurent, à peine cinq minutes plus tard, leurs mines incrédules en disaient long.

— Tout a été visité, *commandante*, déclara le chef de section en claquant les talons devant Morales. Le secteur est entièrement

inoccupé.

Incrédule, Carlos « Navaja » regardait tour à tour les bâtiments, les rares fenêtres éclairées et son lieutenant. Il ne comprenait pas. Ou plus exactement, il ne comprenait pas la nature de l'entour-loupe. Car, il le sentait dans toutes les fibres de son corps, il était tombé dans un piège. Restait à savoir lequel. S'emparant du micro, il lança dans la radio restée sur la fréquence de commandement :

— *Caballo Dos* à toutes unités, *Caballo Dos* à...

— Hé, *commandante* !

Arrêté dans son élan, Carlos Morales tourna la tête, regarda sans comprendre ce que lui montrait son lieutenant et il se dit que, vraiment, quelque chose n'allait pas.

CHAPITRE XXI

La barque... La barque délabrée s'était soudain mise à tanguer sur la pièce d'eau. À tanguer de plus en plus fort, bousculée par les vagues qui s'étaient formées sur toute la surface jusqu'alors dormante. Dans les rangs cubains, il y eut diverses réactions. Certains se mirent à crier, d'autres à reculer, d'autres encore à vider leurs chargeurs sur la malheureuse embarcation. Mais alors que Morales commençait à croire qu'il rêvait, l'eau de la mare parut s'éclaircir de l'intérieur, formant une masse liquide et mouvante d'un beau jaune-vert limoneux.

— Attention ! cria un homme en vidant son chargeur vers la mare. Attention !

À croire qu'il imaginait le monstre du Loch Ness réincarné en Floride. Au même instant, un engin sortit de l'eau, précédé de deux gros phares blancs, et grimpa à l'assaut de la berge. Deux phares blancs éblouissants, encastrés dans le mufler d'un monstre dégoulinant d'eau et grondant comme un dragon.

— Vous avez eu tort de venir, clama une voix métallique sortie de nulle part.

Le son répercuté semblait venir de tous les côtés à la fois. Une voix désincarnée, froide comme celle du jugement dernier. Dans un sursaut, Carlos Morales hurla à l'intention de ses hommes :

— *Fuego ! Fuego !*

Mais ils ne l'avaient pas attendu pour agir. Un déluge de plomb jaillit de tous les canons d'armes. Dans sa hâte, le servant du B-300 installé derrière Morales se mélangeait les crayons. Étant enfin parvenu à engager un nouveau tube-container dans son lanceur, il allait le porter à son épaule quand, surgissant d'alvéoles situées de chaque côté de la tête du dragon d'acier, deux tubes sombres se mirent à cracher le feu à leur tour. Des staccati appuyés et sourds, qui rappelaient ceux de mitrailleuses, et que l'esprit pourtant perturbé de Morales identifia comme étant du calibre .50.

— AHHH !

Derrière lui, le servant du B-300 venait d'écopier. Littéralement

coupé en deux au niveau du buste, il pissait le sang de partout, souillant le treillis et les cheveux de Morales.

— Attention ! hurla à son tour Mauricio Gomez, le chauffeur.

Il venait de voir un drôle de truc émerger sur le dos du bolide. Une sorte de tourelle de char d'assaut. Dans le même temps, Morales vit un tube pointer dans leur direction et, dans un réflexe de vieux baroudeur, il sauta à terre pour rouler loin à l'écart. Tandis qu'il s'immobilisait contre la carrosserie d'un autre véhicule, il vit une langue de feu jaillir du tube de la tourelle et une comète semblable à celle du B-300 fusa en chuintant vers la jeep qu'il avait occupée. Il y eut une explosion énorme, le souffle le coucha au sol et dans une furie de débris et d'éclats, la jeep se volatilisa dans la nuit. Comme un fou, Morales plongea sur la radio du 4 x 4 le plus proche, voulut s'emparer du micro, entendit plusieurs explosions, ressentit des brûlures dans le dos et eut l'impression qu'on lui enfonçait des fers rouges dans les poumons. Il se mit à tousser, à cracher un liquide bizarrement salé et douceâtre à la fois, eut un étourdissement qui le fit tomber en avant. Se reprenant au prix d'un gigantesque effort de volonté, il parvint à enfoncer le bouton du micro et à lancer d'une voix mourante :

— *Caballo* à toutes les uni...

Il n'acheva pas. Partie d'on ne sait où, une rafale claqua, des cris fusèrent et il ressentit un choc dans les reins. La vision trouble et une impression de grand froid en lui, « Navaja » Morales distingua des formes allongées près des 4 x 4, vit presque distinctement les tripes d'un de ses soldats répandues sur les pavés. Sa bouche s'ouvrit sur un borborygme, du sang coula sur son menton et il cracha dans le micro :

— Ce connard est venu... avec son char de... guerre.

Puis il mourut.

Bolan avait eu la bonne idée, sitôt qu'il avait vu la grande mare au milieu de la cour du temple. Il l'avait fait sonder, avait répété la scène. Herman Schwarz Gadgets le lui avait garanti quand il était venu remettre les circuits électroniques en état : l'engin avait été conçu pour être amphibie et il pouvait demeurer sous l'eau plus d'une heure sans risquer d'avaries ni d'infiltrations. Il avait suffi à Herman de réparer les dégâts légers provoqués par le blitz de la nuit précédente, ce qui avait tout de même pris une journée entière, et le Tacom s'était trouvé opérationnel.

L'Exécuteur enfonça la pédale d'accélérateur et le char de guerre bondit en avant, balayant au passage un 4 x 4 imprudent et écrasant son chauffeur qui n'avait pas eu le temps de prendre ses distances.

— Bute-les, ces salauds ! hurlait Toto Sanjay en martelant le tableau de bord. Bousille-les !

L'Exécuteur n'avait pas besoin de ce type d'encouragement. Mais puisque l'eunuque semblait avoir retrouvé une partie de son énergie,

autant l'utiliser.

— Là, lui ordonna-t-il en désignant le viseur électronique des lance-grenades latéraux du van. C'est de la défensive. Tu localises l'objectif sur l'écran LCD et tu appuies sur le bouton rouge.

— *Yeah !* meugla le monstre. Venez que je vous encule, bande de putes !

Un œil sur le moniteur de la caméra panoramique de queue de char, Bolan poursuivait sa traque. À l'aide de son objectif, à la fois grand angle et télé, il pouvait tout observer dans un rayon de plus d'un mile de distance. Sur l'écran, il avait assisté à la mort de Morales et, maintenant, avec les deux Hotchkiss de .50, il arrosait le décor, déchiquetant sur place tout ce qui vivait autour du van. Sans inquiétude pour les pensionnaires du temple, réfugiés dans les profondeurs de leur souterrain secret.

Par le biais des senseurs acoustiques qui équipaient le nouveau char de guerre, l'Exécuteur avait pu suivre les messages radio échangés entre les différentes unités et le commandement. En entendant l'accent du grand boss de l'opération, il avait senti un frisson de plaisir lui parcourir l'échine. Cet accent-là ne pouvait tromper : c'était celui d'un Russe.

Et ce Russe, il devait le coincer. Maintenant.

Aucun être vivant ne subsistant plus dans les rangs ennemis venus *intra muros*, il décida de passer à la phase finale de son blitz, et de balayer l'adversaire demeuré à l'extérieur. Le Tacom se rua en avant, repoussant tout sur son passage. Roulant en souplesse sur les accidents de terrain, il fonçait à 80 km/h vers ses nouvelles proies. Complètement hystérique, Toto Sanjay arrosait toujours le décor à coups de grenades quadrillées.

— Crevez, bande de cons ! cria encore le colosse. Crevez tous !

Il ne fallut que quelques minutes pour arriver au contact. Un premier 4 x 4 dessina soudain sa silhouette dans le pinceau des phares halogènes, facilitant ainsi parfaitement le travail de visée. D'une roquette ajustée, l'Exécuteur le transforma en chaleur et en lumière, tandis que deux autres engins apparaissaient déjà sur son flanc droit.

— Attention ! hurla Sanjay.

Bolan avait vu : un des deux 4 x 4 était doté d'un lance-grenades à bandes MK 19. Des projectiles tirés à la cadence de 375 coups/minute et dont les charges perforantes étaient capables de faire très mal au mobil-home. Mais le servant ne devait guère être habitué à son engin. Empêtré dans le réglage de sa visée et déstabilisé par les mouvements de son véhicule en marche, il ne parvenait pas à trouver le bon angle. L'Exécuteur, d'une seule roquette, arrêta le 4 x 4 dans sa course. Le char de guerre tangua légèrement sous le souffle et le véhicule ennemi disparut dans un ouragan de feu. En quelques minutes tous les

véhicules ennemis subirent le même sort. Ce fut un carnage, bref, efficace, chirurgical. Et, enfin, Mack Bolan découvrit ce qu'il était venu chercher : là-bas, filant sur la piste comme un boulet, une grosse Mercedes s'échappait en soulevant un nuage de poussière.

Le Russe avait compris que les carottes étaient cuites et il s'enfuyait. À cette distance, en utilisant les systèmes de visée à l'optique électronique à infrarouges passifs qui étaient couplés à l'ordinateur de tir, l'Exécuteur aurait facilement pu volatiliser la berline. Mais il fallait absolument faire parler ce pourri car, il en était convaincu, ce Russe-là ne représentait que la partie visible de l'iceberg russo-mafieux qui s'attaquait à Miami. Hal Brognola ne lui pardonnerait pas une exécution sommaire de ce type. Il fallait savoir. Alors, poussant le Toronado de toute sa puissance, il fit bondir le Tacom en avant et s'élança à sa poursuite.

Une poursuite facile car, ne pouvant que suivre la piste, la Mercedes perdait du terrain. Au contraire, le van faisait corps avec le sol, quelle qu'en soit sa nature et quelle que fut la vitesse. Bientôt, les deux véhicules ne furent plus qu'à une cinquantaine de mètres de distance et, coupant soudain la route à la Mercedes, le char de guerre vint piler juste en face d'elle, soulevant un véritable cumulus de poussière ocre. Quand celle-ci retomba, l'Exécuteur vit la Mercedes tenter un manœuvre arrière pour essayer de gagner une fourche de la piste, d'où elle pourrait repartir vers le nord. Cette fois, Bolan n'avait plus envie de s'amuser. D'une seule rafale de mitrailleuse à ras du sol, il fit éclater les quatre pneus de la berline. Cette dernière s'affaissa, parut sur le point de vouloir repartir, quelques cailloux et un peu de terre giclèrent derrière ses boudins éclatés, puis elle se stabilisa enfin.

Un assez long moment passa. À travers le pare-brise de la Mercedes, Bolan devinait la silhouette du chauffeur. Trapue, comme tassée elle aussi sur elle-même. Derrière, à peine discernable, une autre qui ne pouvait être que celle du Russe, dont il avait capté la voix, grâce aux senseurs. Dirigeant le canon acoustique vers la voiture, il lança :

— Descendez ! Tous les deux !

Sa voix résonna lourdement dans la nuit et d'abord, il sembla que rien ne se produirait. Puis, comme à regret, les portières avant et arrière s'ouvrirent et deux hommes apparurent. Le chauffeur, un costaud court sur pattes, et puis un colosse d'au moins un mètre quatre-vingt-dix, habillé d'un strict costume gris clair. S'adressant à Toto Sanjay, l'Exécuteur ordonna :

— On va sortir tous les deux. Toi, tu restes à l'écart. Sans broncher.

Il n'avait qu'une confiance très relative dans le monstre.

Sitôt dehors, et tandis que Sanjay claudiquait péniblement pour s'éloigner du groupe, l'Exécuteur, micro-Uzi en main et l'œil attentif, fit quelques pas en direction des deux hommes pour s'arrêter à moins

d'un mètre du grand Russe. Ils s'observèrent un moment en silence, puis, avec une expression mi-figue, mi-raisin, l'homme à l'accent slave questionna d'une voix lasse :

— Tu es donc ce Mack Bolan dont ils parlent tous, hein ?

L'Exécuteur hocha la tête :

— Affirmatif.

Il ajouta, toujours aussi froid :

— Tu n'avais droit qu'à une seule question. Maintenant, c'est à moi.

Si tu parles, je te livre au FBI. Si tu refuses, tu meurs. Compris ?

— Compris.

— Tu es armé ?

— *Niet*.

— Et ton chauffeur ?

— *Niet*. Son arme est dans la boîte à gants. Bolan hocha la tête, questionna à brûle-pourpoint :

— Ton nom ?

— Dimitri Khourdiev.

— Tu peux le prouver ?

— *Niet*.

C'était évident.

— Tu es venu sous une fausse identité ?

— *Da*. Mais pour le FBI, ce ne sera pas un problème.

Il parlait parfaitement l'américain, avec juste cette petite pointe d'accent que Bolan avait enregistré plus tôt. Mais aux States, les Américains à l'accent slave étaient légions.

— Tu vis aux États-Unis ?

— Non. J'ai vécu en Italie pendant longtemps. D'abord en tant que dormant du KGB, puis comme *free-lance* après la chute du communisme.

Il parlait sans émotion apparente. En professionnel, il avait analysé la situation et il la gérait. Le FBI, c'était mieux que la mort.

— Tu étais ici pour quoi faire ?

Khourdiev esquissa un petit sourire de dérision.

Il savait que Bolan savait. Il répondit calmement :

— Pour infiltrer une famille à nous dans la mafia de Miami.

Il savait que, tôt ou tard, les flics sauraient tout. Alors, autant collaborer tout de suite, ça les mettrait dans de meilleures dispositions à son égard. Mais ce qu'il ne comprenait pas bien, c'était le rôle de ce Bolan dans l'histoire. Devinant son trouble, l'Exécuteur le renseigna :

— D'habitude, je me contente d'éliminer ceux dans ton genre, tous ceux qui touchent à la mafia, d'où qu'elle vienne. Mais cette fois, je dois savoir. Tout savoir. Alors, raconte.

Relevant le court canon de l'Ingram vers le Russe, il ajouta, froid comme la mort :

— Et tâche de me passionner.

L'avertissement était clair. Alors, Dimitri parla.

Longtemps. Il raconta tout, absolument tout ce que Vassov lui avait ordonné de mettre sur pied... en collaboration avec la famille Scarlene. Il parla de feu Don Solo Scarlene et du deal passé entre Vassov et lui, puis de son fils et enfin de ce Don Fabio Nardoni qui présidait actuellement aux destinées de la *Cupola Siciliana*. Bolan écouta jusqu'au bout, notant chaque détail, chaque nom dans sa formidable mémoire. Enfin, alors que des teintes indigo commençaient à pastelliser le ciel de l'Est, Dimitri Khouardiev se tut.

— O.K., fit Bolan en allant décrocher le combiné du radiotéléphone du Tacom.

Il composa un numéro, attendit un instant, avant qu'une voix claire ne s'élève dans l'appareil :

— *Yeah*, Striker. On est aux ordres. Tout va bien ?

Une ombre de sourire effleura les lèvres de l'Exécuteur et il lança d'une voix presque détendue :

— Le colis est prêt.

— Bien reçu, fit une autre voix dans le combiné. On arrive.

La voix d'un autre ami. Un homme qui, lui aussi, passait sa vie à lutter contre le crime. Hal Brognola. Le numéro Deux du *Justice Department*. Pour lui, Khouardiev était une prise capitale. Pour l'Exécuteur aussi. Grâce aux renseignements du Russe, sa lutte contre le crime allait prendre d'autres dimensions.

— *Congratulations, Striker !* lança encore la voix de Brognola.

Puis il y eut des parasites et les voix se brouillèrent un peu. Mais ils n'avaient plus besoin de parler. L'essentiel était dit. Ils venaient prendre livraison de celui qui allait peut-être permettre de repousser un des plus graves dangers menaçant actuellement le monde occidental : l'émergence et l'infiltration des mafias de l'Est.

— Hé !

Plongé dans ses pensées, Bolan avait vu trop tard l'immense Toto Sanjay arriver sur Dimitri Khouardiev. Bondissant en avant pour intervenir, il le vit prendre le Russe à la gorge et le soulever comme un vulgaire paquet.

— Empaffé ! hurla l'eunuque. Espèce de pourriture ! Tu voulais me buter, hein !

Khouardiev rua violemment, envoya ses mains, parvint à saisir les cheveux du colosse et à tirer. Mais malgré ses blessures, Toto Sanjay était vraiment une incroyable puissance naturelle. Ses énormes pognes serraient si fort le cou du Russe que, déjà, les yeux de ce dernier lui sortaient de la tête.

— Stop ! cria Bolan en arrivant sur le géant comme un boulet de canon. Stop !

Il lui envoya un coup de poing en pleine nuque, mais le colosse déchaîné ne frémit même pas. Emporté par son élan et mais ayant sans doute quand même un peu trop présumé de ses forces, Toto vacilla, tomba sur le côté, entraînant sa proie dont les yeux menaçaient de sauter des orbites. Bouche ouverte sur un cri qui ne pouvait pas sortir, le Russe était au bord de la syncope. Bolan frappa encore l'eunuque, sans plus de résultat. Il cogna de la crosse de l'Ingram, le cuir chevelu de Sanjay éclata, mais le géant ne lâchait pas prise pour autant. Alors, résigné à commettre la seule chose possible en pareille circonstance, l'Exécuteur posa le canon du P.M. sur la nuque de Toto et cria :

— Toto ! Je vais te tuer !

Il y eut un instant de confusion : alors que Sanjay desserrait légèrement sa prise, le chauffeur de Khourdiev qui avait roulé sur le côté pour éviter la masse conjuguée de son boss et du colosse, se redressa soudain comme un diable, hurlant quelque chose en russe et brandissant un poignard au-dessus de Toto. Bolan avait vu briller l'acier dans le pinceau des phares. Dans un réflexe fulgurant, il avait relevé le canon du P.M. Un réflexe qui coïncida exactement avec le mouvement violent du couteau vers le bas. Avec horreur, l'Exécuteur vit nettement la lame acérée se planter jusqu'à la garde dans la nuque du monstre. Cela fit un petit bruit hideux, quand l'acier ripa sur les vertèbres, puis du sang se mit à gicler partout.

Mais le chauffeur ne put jouir de sa victoire. La rafale de 9 mm lui avait fait exploser le crâne, juste au-dessus de l'oreille gauche. Quasiment décapité, il fut agité de quelques soubresauts *post mortem*, puis s'immobilisa. Piètre revanche, son poignard était resté dans la nuque de Toto. Bolan se pencha sur lui et vit tout de suite que c'était fini. Il lui ferma les yeux, puis, comme il faut bien aller jusqu'au bout des choses que l'on choisit de faire, il dénoua les monstrueux doigts de l'Indien qui enserraient toujours le cou du Russe.

Celui-là devait vivre.

Plus tard, alors que le jour se levait et qu'un grondement caractéristique commençait à se faire entendre, l'Exécuteur s'adressa une dernière fois à l'ancien kagébiste :

— C'est là qu'on se sépare, Khourdiev.

Le Russe hocha lentement la tête, esquissa une grimace de douleur en se tenant le cou et, d'une voix encore cassée, il répondit seulement :

— *Da.*

Mais l'Exécuteur n'écoutait plus. L'hélico approchait et, pour cette fois encore, il avait rempli son contrat.

ÉPILOGUE

— Arrête-moi ici, demanda de sa voix douce Don Fabio « Medico » Nardoni, le successeur de feu Ernesto Montagora au sommet de la *Cupola*.

— Qu'est-ce que je fais, patron ?

Comme la fois précédente, Nino, l'orang-outan au crâne pelé qui lui servait de chauffeur, avait stoppé la Lancia à l'entrée du chemin caillouteux qui s'élançait à l'assaut du mamelon piqueté d'oliviers.

— Tu m'attends, répondit Don Fabio.

Il n'y avait pas à discuter.

Don Fabio « Medico » Nardoni gravit le sentier à pied, franchit le sommet de la colline et vit tout de suite la voiture. La même Mercedes wagon rutilante. Dans le soleil couchant, sa masse gris anthracite luisait comme la livrée d'un fauve. En quelques enjambées, Don Nardoni fut près de la voiture et il adressa un signe de tête au boiteux.

— Bonsoir, « Zoppo ».

— Bonsoir, Don Nardoni, répondit l'échalas efflanqué, avec ce qui semblait être un rictus moqueur.

Il avança sur Nardoni, glissa ses grandes pattes osseuses sous la veste du *capo* et de sa voix de chanteur d'opéra, il ajouta, faussement contrit :

— Faut m'excuser, Don Fabio. C'est l'usage.

Nardoni bouillait de rage. Ce salaud jouissait visiblement de lui infliger l'affront de cette fouille. Mais il ne fallait pas lui montrer combien ça l'agaçait. Il fallait jouer le jeu. On verrait plus tard. Quand on ferait les comptes. Lançant un regard toujours aussi haineux en direction de la longue limousine grise, Don Fabio Nardoni se molesta mentalement. Il n'avait rien à foutre de ce petit salaud. Rien à foutre de cette convocation clandestine. Et un jour, il les buterait, ces deux-là.

Le plus tôt possible.

— Montez, Don Fabio. Montez ! Toi aussi, « Zoppo » !

L'héritier des Scarlene avait cette même voix cassée qui rappelait étrangement son père. Et, dans sa face maigre et blême, ce regard

mort impressionnant.

— Prenez place, Don Fabio. Buvez quelque chose.

Voulant ignorer « Zoppo », qui s'asseyait dans le fauteuil flanquant le sien, Don Fabio Nardoni secoua la tête.

— Non, merci, Don Vito.

Il n'avait rien à foutre de son bar de mégalo. Rien à foutre non plus de ce ton mondain. Ce petit salaud l'avait convoqué pour quelque chose de précis et...

— Tout ceci est très regrettable, Don Fabio, n'est-ce pas ?

Ça y était !

— C'est le mot, renvoya le *capo di tutti capi*. C'est très regrettable.

— Nous n'avons vraiment pas eu de chance, dans cette affaire, n'est-ce pas, Don Fabio ?

— Non. Pas de chance.

Le jeune Vito-Donato Scarlene observait son vis-à-vis avec un regard d'entomologiste blasé. Quelques instants passèrent, puis, se laissant aller contre son dossier, il soupira, l'air désolé :

— Dommage. Vraiment.

Il sortit un pli de sa poche intérieure de veste, l'ouvrit, commença à lire :

— « Moi, Don Solo Scarlene, né le... »

Il cessa de lire, adressa un sourire de chacal à Don Fabio Nardoni vert de rage et de trouille et, d'un ton badin, il annonça :

— Vous connaissez la suite, n'est-ce pas ?

Nardoni ne répondit pas. Il avait très envie de tuer. Ce fut le jeune Vito-Donato qui reprit, l'air soudain absent et méprisant à la fois :

— Je vous laisse encore une chance, Don Fabio. Vous avez une semaine, pour convaincre notre ami Vassov de reprendre les affaires avec nous puisque son adjoint n'a pas été à la hauteur. Une semaine, Don Fabio.

Il se tut un instant, plongea son regard de reptile à travers la vitre blindée de sa portière et, avec un petit geste d'insouciance feinte, il articula, l'air d'être déjà ailleurs :

— Bonsoir, Don Fabio.

FIN

-
- 1 Voir Alerte à Seattle, L'Exécuteur N°111.
 - 2 Boiteux.
 - 3 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 4 Les contrats siciliens, L'Exécuteur N°108.
 - 5 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 6 Alerta à Seattle, L'Exécuteur N°111.
 - 7 Le parrain de Nettuno, L'Exécuteur N°83.